BARRICATA

FANZINE DE CONTRE CULTURE DU RASH PARIS-BANLIEUE



FEU AUX PRISONS!

DOSSIER FESTIVAL: CONFLICT-INNER TERRESTRIALS
JEUNESSE APATRIDE-GUARAPITA-PALESTINE SUITE
J.B POUY-GEE CRASS-LA FRACTION-HANK WILLIAMS

- NUMÉRO 12 - JUIN 2004 - 2,50 EUROS -



EDITO MENU



De la consommation à l'action…

Douzième numéro de *Barricata* mais deuxième seulement de la nouvelle formule au format A4, inaugurée il y a six mois. Vous avez été nombreux à saluer le changement et le gain qualitatif, nous vous en remercions sincèrement. Il est vrai que désormais, nous disposons de plus d'aisance pour mettre en valeur dessins et photographies, donc pour soigner l'iconographie. Bref, *Barricata* poursuit sa longue marche, et ne semble pas prêt de s'arrêter. La diffusion a fortement augmenté, le comité de rédaction s'étoffe. Le journal reste le témoin et le relais de nos passions présentes, et corollaire essentiel, de nos colères. Il tend également à s'ancrer dans un rôle de Passeur.

Qu'on s'entende bien, pour la plupart, cela fait peu ou prou dix à quinze ans que nous militons, un peu moins longtemps que nous organisons des manifestations, des fêtes de soutien, des concerts, des actions de toute sorte, et nous nous sentons généralement trop seuls. Ce n'est pourtant pas faute d'appel à l'action collective, et d'effort de transmission.

Ces derniers mois, nous avons constaté l'émergence d'une nouvelle génération militante, active et enragée, mais manquant de repères. C'est à celle-ci, et aux autres bien entendu, que *Barricata* s'adresse et aimerait fournir des armes pour l'esprit, d'où la création de la rubrique « dossier » (sur la Palestine dans le #11, sur la prison dans ce numéro). « Instruire pour révolter », disait Fernand Pelloutier, fondateur des bourses du travail et du syndicalisme révolutionnaire. Instruire sans dogmatisme, divertir en refusant la logique du profit, donner des outils pour structurer une révolte qui se limite trop souvent à l'esthétique, à l'éphémère… Tapoter sur un clavier et communiquer sur un forum pendant que les copains défilent, diffusent des tracts, s'opposent aux fachos ou aux dernières mesures scélérates (retraites, sécu) de l'État capitaliste, ce n'est pas faire preuve de militance ! Qu'on se le tienne pour dit : lever le poing vengeur lors des concerts, et se limiter à cela, c'est n'être qu'un consommateur.

Ce dont nous avons besoin, c'est d'acteurs autonomes, d'individus libres qui se prennent en main, agissent et refusent l'apathie généralisée. Hélas, il y a toujours moult personnes pour critiquer le moindre fait, mais plus grand monde pour agir au quotidien. Que de feints dissidents autour de nous ! Allez, petit panorama et arrêt furtif, un peu amer, sur trois figures récurrentes. Il y a d'abord le « bourgeois bohème anar », qui dénonce précieusement l'évolution de la société autour d'un verre de Bordeaux, qui parle sans cesse de la situation (« c'est de pire en pire »), mais qui ne fait rien pour la combattre, et pour inverser la tendance ; il s'accommode, se résigne et sauve sa propre peau. Après tout, pourquoi contester un système qui lui a tant accordé, y compris le droit de critiquer ? Il y a ensuite l'étudiant rebelle. Pendant quelques mois, voire quelques années, il s'encanaille, connaît le grand frisson. Il côtoie la marge politique, puis, son petit diplôme en poche, il se range, sagement. Il lira encore la presse, et évoquera, le reste de sa vie durant, avec nostalgie, le temps d'avant, quand on était jeune, et qu'y'avait de la pugnacité, ma brave dame… Il y a enfin celui qui se croit militant, parce qu'il porte sur le monde un regard critique, mais se limitant à la contemplation, il n'est finalement qu'un contestataire de salon. Un « salonnard » qui n'hésitera pas à se montrer très critique face à ceux qui bougent, qui agissent, qui justifiera toujours son inactivité à l'aide d'excuses oiseuses (« cette organisation, c'est une secte », « ils ont un discours archaïque, voyons ! »), lui dont la dernière manif remonte à la grande messe républicaine du 1er mai 2002…

Alors, toi qui nous lis, refuse d'être un pantin, un simple pion. Ne délègue plus ta voix ! Prends ton destin en main, laisse exploser ta rage. Rejoins ceux qui, ici et ailleurs, luttent consciemment, consciencieusement, collectivement. Construis pierre par pierre l'Autre Futur, contre-culturel, libertaire, et dégagé de toute forme d'exploitation et d'oppression.

« Vivre de telle sorte qu'il te faille désirer revivre, c'est là ton devoir ». Nietzsche. *Fragments posthumes.*

Rédaction et maquette: Pâtre, Mateo, Alice, Fred, Géraldine.
Collaborateurs: Grégor Markowitz, Thierry Turtle, Yves, Renato, Ludo ABC, Christophe, Fred Skactiviste, Frank Mintz, Baxter, Aurélie, Alex, Solen.
Photographies: Yann Derais.
Dessins: Gil, Nono.

Contact: BARRICATA / RASH Paris, c/o Crash Disques, 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris.
Site Internet: enligne.net/barricata
E-mail: rashparis@hotmail.com

Abonnement: 10 euros pour 3 numéros pc.
Cash, timbres, chèques sans ordre.



Ombre et lumière

Un lieu où la vie ne vous appartient pas.

Où la vie extérieure vient au compte-goutte.

Où la vie est concentrée parfois à la limite du supportable: corps entassés dans des ESPACES RÉDUITS.

Corps à corps: gardants, gardés.

Rires de folie, rires de tristesse, rires nerveux, rires simples et résignés.

Des briques et des grilles, des ombres et des lumières, des paroles de haine et d'espoir, des chiffres, des additions et des soustractions, LE TEMPS QUI COULE MAIS NE S'ÉCOULE PAS, l'attente, visites de l'un, visites de l'autre, des demandes qui transitent, qui ne cessent de transiter, des demandes en sursis.

Des murs percés d'une lucarne qui, parfois laisse mal passer l'air.

Des **MURS** auxquels on se cogne.

Des murs que l'on quitte, journellement, pour le travail en atelier. Pour revivre son corps dans la salle de muscu. Pour rester soi-même et vivre.

BRUITS DE CLÉS.

Parfois, à bout de droit, à bout de patience, l'explosion, pire l'implosion, ou l'évasion.

Sinon, s'évader de l'intérieur. Le médecin. Oublier ses attaches, oublier ces murs. Repeindre en ciel bleu des murs lépreux.

Ceci est un paysage, ceci est la liberté.

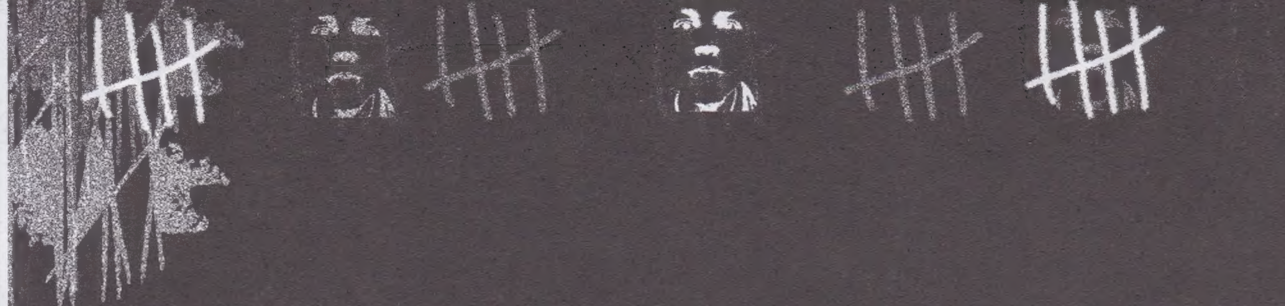
S'abrutir, se mutiler, se punir pour crier, clamer, démontrer. Créer son handicap pour le prouver.

Déchirer son corps pour montrer à coeur ouvert tant de blessures antérieures.

La prison, ce n'est que ça et c'est tout ça.

Le résultat de nos manques de courage, de nos manques de patience, de nos manques d'engagement.

Yves Peirat. Texte sur le ressentir, écrit pendant ma détention.



QUELQUES FAITS ET CHIFFRES INCONTESTABLES

1) La prison, c'est :

- Une cellule de 9 m2 pour trois à cinq personnes; ou bien l'isolement, qui achève de déconstruire la personne.
- Des soins inexistants pour les détenus malades, mais des «calmants» pour tous.
- 23 heures de cellule par jour, à tourner en rond ou à exécuter des travaux pénibles, répétitifs, pour un salaire dérisoire.
- Le mitard sur décision arbitraire de n'importe quel maton (cellule disciplinaire: pas de contact, d'effets personnels, de journaux, pas de témoin pour les tabassages).
- 35 surveillants et un travailleur social pour cent prisonniers.
- Parloirs épiés non-stop, attentes et vexations pour les familles.

2) **- 1981: 30567 détenus.**
- 1985: 42886 détenus.
- 1986: 50000 détenus.
- 2003: 60963 détenus pour une capacité théorique de 49120 places.
- 13200 places en construction.
- 542 personnes enfermées à perpétuité.

3) 33% des détenus sont en détention provisoire, 90% d'entre eux attendent leur premier jugement. La durée moyenne de cette attente est de près de 4 mois, au mépris de la « présomption d'innocence ». La détention provisoire concerne 80% des mineurs en prison.

4) 30 à 40% d'usagers de drogues mais seulement 2% qui bénéficient d'un traitement de substitution (Subutex, méthadone). En revanche, plus de 50% des détenus sont soumis à la camisole chimique.

5) Le travail en prison est rémunéré 80 euros par mois, dont 20 % sont bloqués par l'administration pénitentiaire (AP). Dans le même temps, l'AP leur vend les produits de première nécessité à un prix deux fois plus élevé qu'à l'extérieur !

6) 80% des détenus libérés n'ont bénéficié d'aucune remise de peine.

7) Chaque jour, trois prisonniers tentent de se suicider et trois entament une grève de la faim. Tous les trois jours, une tentative de suicide est «réussie».

8) L'enfermement est un secteur en plein développement : 25474 agents gèrent 186 établissements, plus trente en construction. A ceux-là s'ajoutent les Centres Fermés, les Centres de rétention, etc.

(Informations extraites d'un tract distribué lors d'une manifestation de soutien aux prisonniers d'AD.
Contact des rédacteurs : 32akc@voila.fr)



ALEXANDRE DUMAL CONTRE VENTS ET MARÉES

Rencontre avec un romancier noir, qui n'aime ni le Travail ni les Prisons...

Un jeudi après-midi du mois de mars, nous retrouvons Charlie Maestracci , alias « Alexandre Dumal », aux Éditions de l'Insomniaque, à Montreuil. Auteur de polars sur la prison, notamment l'excellent « Je m'appelle Reviens » (Série Noire), vieux copain de Battisti, poète lyrique et révolté… Reflet d'un entretien chaleureux.

Barricata : J'ai en main *les Ecrits* de Marius Jacob, on est au local de l'Insomniaque. Tu peux nous parler, en préalable, de cette petite maison d'édition ? Est-ce que tu interviens dans le choix des ouvrages publiés, je pense à tous ces livres qui ont pour principale thématique la Prison ?

Alexandre Dumal : L'Insomniaque, c'est un collectif. Sur *les Écrits* de Jacob, on a dû bosser à une quinzaine au moins. Chacun assume une tâche.

Pour *Au pied du Mur*, je fais partie de ceux qui ont lancé l'idée. On a été très nombreux à travailler sur ce projet. C'était un moment exaltant. Le mouvement d'*Au pied du Mur* a duré un an. Les copains/copines ramenaient des textes, on les discutait.

Barricata : Tu fais partie de l'Insomniaque depuis le début, non ?

Alexandre Dumal : Oui, donc depuis une dizaine d'années.

Barricata : Vous avez toujours des petits problèmes de distribution ?

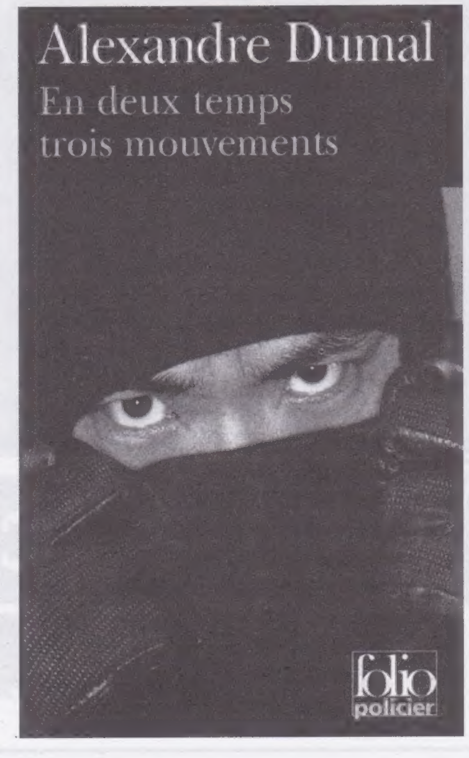
Alexandre Dumal : Oui, on avance au coup par coup. On vient de publier un livre de Sergio Ghirardi sur les Situationnistes et notre temps. Le Jacob vient d'arriver ce matin. Il ne faut pas qu'on se plante, ça cela nous a coûté très cher…

Barricata : Comment avez-vous débuté pour publier des bouquins à si petit prix ?

Alexandre Dumal : Chacun y mettait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait, les uns du fric, les autres du temps, de l'énergie…ça continue ainsi. C'est une association, une libre association…

Barricata : Vous recevez des manuscrits. Qui choisit ?
Alexandre Dumal : On les lit, et on tranche. Si l'un de nous dit non, c'est déjà mauvais signe. Tu vois, sur celui-ci, on a noté : « qui se charge de répondre non ? »…

Barricata : *Je m'appelle Reviens* est un bouquin sur la prison, mais tu le fais débuter en 1968. Comment as-tu fait le lien entre ton parcours et l'édition ?
Alexandre Dumal : *Je m'appelle Reviens* est mon premier livre, ça date quand même de 1995. Je parle de 1968, car cela m'a bouleversé. J'étais en province, mais pas politisé. J'étais pour la bagarre. On était une bande de jeunes, dès qu'il y avait de la baston, on y allait. Je ne connaissais pas Geismar et toute la clique, je n'avais pas de dimension politique. Après 68, c'est rapidement redescendu. A l'époque, j'étais employé de bureau depuis trois ans. J'ai démissionné, et j'ai pris ma route qui a tourné en délinquance. J'ai décidé de quitter le monde du travail. J'ai attaqué des banques. Et puis voilà… J'étais un révolté.



Barricata : Tu avais des connexions avec des libertaires ?
Alexandre Dumal : Non, aucune connexion. Je ne savais pas ce que c'était que les anarchistes. Tout était interne. J'ai fait le choix de ma liberté, je suis sorti du train-train, ça m'a coûté cher, mais j'ai vécu des choses fantastiques. Pauvre à la base, je me suis retrouvé avec tout un tas de fric. L'objectif, c'était de prendre du blé, avec une distribution amicale.
C'est dans la taule que j'ai fait des études. J'ai tendance à dire que j'étais plus subversif que voyou. Le Milieu, c'était pas mon truc. Je me suis donc mis à fréquenter, en prison, des personnes, qui elles, étaient politisées.

Barricata : T'as repris tes études en prison ?
Alexandre Dumal : Oui, j'ai passé plusieurs diplômes. Je voulais écrire, réfléchir, et puis chaque examen te permettait d'avoir trois mois de remise de peine. Donc tous les ans, j'ai passé un diplôme. On a monté des filières de triche pour réduire la peine de plusieurs personnes, dont nous-mêmes. J'ai été libéré en licence, mais si j'avais pris perpette, j'aurais fini docteur…
Ils m'ont maltraité, j'étais en Quartier de Haute Sécurité, car on faisait venir des intellos en prison, on contestait…

Barricata : Tes années de détention correspondent aux années 70 ?
Alexandre Dumal : Oui, 1974-1984. Je n'ai pas participé au mouvement de 1974, aux grandes émeutes, car j'étais blessé par balle et je m'occupais de mon corps… Mais il y a eu d'autres mouvements, c'est pour cela qu'ont été créés les QHS. On refusait les gamelles, on ouvrait notre gueule, on sortait les mecs du mitard, mais je n'ai pas foutu le feu à une prison.

Barricata : Tu travaillais avec qui à l'extérieur ? Quels réseaux, quels intellos, Foucault ?
Alexandre Dumal : Foucault devait venir en 1984, mais il est mort peu avant sa visite. Oui, c'était des gens comme lui. On était à la centrale de St-Maur à l'époque.

Barricata : T'as beaucoup goûté au QHS ?
Alexandre Dumal : Une seule fois, mais pendant plusieurs mois. Peyrefitte était au pouvoir, et il a jugé que j'avais une « mauvaise influence sur mes codétenus », parce que j'ouvrais trop ma gueule.

Barricata : T'étais toujours un révolté, ou ta révolte s'est structurée. Adhésion tripale ou plus rationnelle ?
Alexandre Dumal : Chez moi, c'est tripal, c'est de l'ordre de l'affectif. Il y a des trucs qui me tordent le bide.

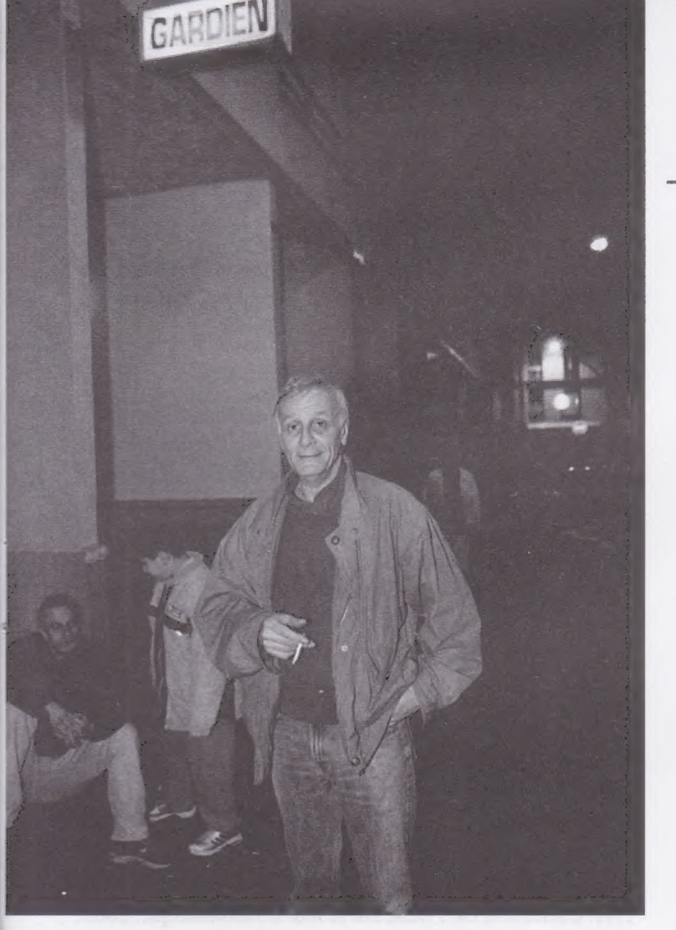
Barricata : C'est en QHS que tu as fais une grève de la faim ?
Alexandre Dumal : Oui, mais ce ne fut pas la seule. 30 jours secs ! Je suis allé au cachot en plus !

Barricata : Le cachot, tu veux dire le mitard du QHS ?
Alexandre Dumal : Oui, là, tu n'as plus rien. C'est le Moyen-Age !

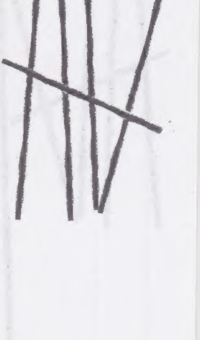
Barricata : Et ton comité de soutien ?
Alexandre Dumal : C'était des copains à moi qui étaient dehors. Des relations liées à ma poursuite d'études. Mais tu sais, moi, j'ai traversé assez discrètement l'époque par rapport à d'autres qui ont défrayé la chronique.

Barricata : Tu es tripalement anti-travail. Comment tu t'es organisé à la sortie, tu n'en parles pas beaucoup dans tes livres…
Alexandre Dumal : J'ai repris quasi-immédiatement les armes, et j'ai recommencé. J'ai arrêté à la naissance de ma fille, il y a maintenant 17 ans, j'ai dit « stop » car il n'était pas question qu'elle vienne me voir au parloir.

Barricata : Et au niveau de la distribution ?
Alexandre Dumal : J'aidais ceux qui avaient besoin d'acheter du matériel, je filais des coups de main. Le fait d'avoir récidivé, et d'avoir réussi, malgré la trouille au ventre, ça m'a apaisé. Je me suis dit : « je les ai niqués ». Je me suis tu pendant toute la prescription. Mais mon sentiment, c'est d'avoir rendu la monnaie de ma pièce. Et puis après, il y a



DOSSIER PRISON



eu la naissance de ma fille, et l'âge…

Barricata : Donc, tu n'as jamais bossé ?
Alexandre Dumal : Non, j'ai vécu quelques temps de ma rente. Mais ça a vite brûlé.

Barricata : C'est ce que tu racontes dans *Deux temps trois mouvements*… Un vieil héritage…
Alexandre Dumal : J'en dit davantage dans *l'Ouvreur.*

Barricata : Et tes années de cavale au Mexique ?
Alexandre Dumal : En fait, c'était au Brésil, mais je voulais éviter les recoupements pour pas faciliter le travail des flics.

Barricata : Tu y es retourné ?
Alexandre Dumal : Non !

Barricata : Pages fortes pourtant…
Alexandre Dumal : Et oui, mais bon…

Barricata : Après, il y a eu l'écriture… Ton premier bouquin ?
Alexandre Dumal : C'est *Je m'appelle Reviens*, mais j'ai mis longtemps à l'écrire. C'est à la sortie que j'ai été touché par la passion de l'écriture.

Barricata : Ce premier livre, il a été très bien accueilli. Déjà, une préface de Manchette, ça aide…
Alexandre Dumal : Je ne connaissais pas du tout le monde du polar. Je n'avais rien lu, pas d'influences, rien, libre !

Barricata : Tu as envoyé ton manuscrit à la Série noire ?
Alexandre Dumal : Non, on avait publié 500 ou 1000 exemplaires avec la maison qui a précédé l'Insomniaque. Manchette est tombé dessus, l'a chroniqué. Raynal m'a appelé et me l'a pris en Série Noire. Et c'est ainsi que je suis entré dans le « monde du polar ».

Barricata : T'en as pas écrit tant que ça ?
Alexandre Dumal : Quelques-uns… 6 ou 7 bouquins, ça fait un rythme d'un tous les 18 mois…

Barricata : Et le prochain ?
Alexandre Dumal : Une bande de copains d'un mec en taule cherchent à retrouver des jurés… Je travaille dessus.

Barricata : Tu l'as fini ?
Alexandre Dumal : Là, j'en suis à la moitié, mais pour boucler la boucle, je suis en train de chercher la fin, la chute… Je pense l'avoir trouvée.

Barricata : Tu les fais relire ?
Alexandre Dumal : Oui, je les passe à mes proches. Et puis, j'ai un problème avec les temps, le plus-que-parfait, tout ça, donc ils corrigent.

Barricata : Le monde du polar, c'est un milieu que tu côtoies ou tu t'en fiches un peu ?
Alexandre Dumal : J'ai appris à rencontrer les gens, et c'est surtout là que j'ai fait la connaissance de Cesare Battisti, mon meilleur ami dans ce monde. Il y a des embrouilles dans ce milieu, mais cela fait plaisir de voir qu'ils sont tous capables de dépasser leurs divergences pour soutenir Cesare.

Barricata : Côté Battisti, quoi de neuf ?
Alexandre Dumal : Notre prochain petit mensuel, le 9ème numéro de l'Huile sur le feu, c'est sur lui, ça s'intitule *Via Libre !* C'est pour ça que je me suis documenté sur le sujet. Il faut replacer dans le contexte, expliquer au gars du coin ce qu'étaient les années 70 en Italie.

Barricata : Tu ne lis pas davantage aujourd'hui ?
Alexandre Dumal : Non, même les livres de Cesare pour être franc. Je n'ai pas le temps… Si, j'en ai lu un !

Barricata : Il faut lire *Dernières Cartouches*, sur l'Italie des années de plomb, c'est vraiment bien.
Alexandre Dumal : Il m'a raconté. Et oui, j'écris, je participe à une maison d'édition, mais je ne lis pas, pas le temps. Heureusement que je ne bosse pas !

Barricata : Dans *Au pied du mur*, tu parles de Victor Dojlida, l'ancien résistant devenu braqueur, tu peux nous en dire un mot ?
Alexandre Dumal : Je l'ai rencontré à la prison de Poissy, dans une aile spéciale, où il y avait essentiellement des vieux et des handicapés. Comme moi, c'était un mec de l'Est. C'est un des rares gars que j'ai revu à la sortie. On a bien rigolé ensemble. C'était un enragé, il ne se laissait pas faire, le vieux Victor.

Barricata : A la fin de *Je m'appelle Reviens*, tu dis que la prison ne sert à rien. Qu'est-ce qu'une prison ? Le reflet d'une société sécuritaire, d'une société d'enfermement, de cloisonnement ?
Alexandre Dumal : J'ai toujours pris ça pour des camps. Je suis pour la destruction totale des prisons.



DOSSIER PRISON

Barricata : La prison ne « guérit pas ».
Alexandre Dumal : Je n'étais pas malade !. C'est pas une maladie de se rebeller… La prison est une véritable saloperie. Le bagne a disparu, la prison disparaîtra…

Barricata : Tu crois à « l'humanisation » des prisons ?
Alexandre Dumal : Ce n'est pas possible, on te prive de ta liberté ! La prison est une horreur, c'est comme un aquarium, t'es dans un bocal, tu tournes en rond. Je pense qu'il faut les raser et les transformer en parcs floraux. Les matons seront employés pour entretenir et surveiller, puisque c'est leur dada, mais ils surveilleront les fleurs.

Barricata : Que penses-tu de tout ce qui arrive aux anciens d'AD ? A Nathalie Ménigon, de plus en plus malade ?
Alexandre Dumal : ils crèvent à petit feu, c'est un truc de fou. Les potes de *l'Envolée* ont raison : la guillotine n'existe plus mais la prison tue encore. J'y suis resté dix ans et j'ai encore des stigmates.

Barricata : Toi, tu étais respecté en tant que braqueur, non ?
Alexandre Dumal : C'est un monde de force. Et les rapports de force, ça te tape sur le système. En sortant, j'étais paumé. Mais j'ai beaucoup été aidé par les femmes…

Barricata : Un dernier mot ?
Alexandre Dumal : Le truc qui me prend aux tripes en ce moment, c'est que je ne voudrais pas que Cesare retourne en Italie. Je pense aux gens d'Action Directe, je souhaite bien sûr qu'ils sortent, mais c'est plus lointain pour moi. Cesare, non seulement, ce serait dur, mais ça me pose une problématique directe : que faire, s'ils l'emmènent en Italie demain ? Cela pourrait enclencher des réactions de violence. Je me dis : « là, vraiment, ils cherchent. » Ce qui arrive à Cesare, cela me perturbe pas mal… ★

Bibliographie :
Je m'appelle Reviens. Gallimard Série noire. 1995.
Noir-Suie et les sept géants. (conte pour enfants). Aubernoir, 1999.
L'Ouvreur, l'Insomniaque, 2002. Sous le nom de Charles Maestracci.
En deux temps trois mouvements. Gallimard Folio 2004.
TNT. Collection De l'huile sur le feu. L'Insomniaque. 2003.

L'Insomniaque, 63 rue de Saint-Mandé, 93100 Montreuil.
Tel : 01 48 59 65 42



CROIX NOIRE ANARCHISTE



Pour commencer, faisons un petit retour historique. L'histoire de l'A.B.C. commence en Russie tsariste, l'organisation apparaît afin d'assurer une aide aux prisonnier-e-s politiques et aux victimes des raids de l'armée cosaque. Suite à la grande désillusion d'octobre 1917 et au début d'une politique bolchévique de nettoyage contre les milieux anarchistes, les bureaux de l'A.B.C. déménagent à Berlin, et de là, ses membres poursuivent le travail de solidarité avec les prisonnier-e-s politiques du nouveau régime en Russie, ainsi qu'avec les militant-e-s ciblé-e-s par le fascisme italien.

A la fin des années 30, l'ABC disparaît (le contexte politique en Allemagne n'est à ce moment pas très favorable aux anarchistes…). Elle ne réapparaîtra qu'à la fin des années 60 en Angleterre pour soutenir cette fois-ci les résistant-e-s antifascistes espagnol-e-s qui ont poursuivi la lutte sous le franquisme. Depuis, le réseau A.B.C. ainsi que la catégorie des prisonnier-e-s soutenu-e-s par l'organisation se sont fortement élargis.

Actuellement, il existe des groupes ABC en Amérique du Nord et en Amérique du Sud, en Pologne, Italie, Allemagne, Danemark, Belgique, France, Espagne, Australie…

Il y a quelques années, un réseau de groupes autonomes a établi les statuts de l'Anarchist Black Cross / Cruz Negra Anarquista : « *Nous croyons à l'abolition du système carcéral, mais pas seulement cela, à la destruction du capitalisme et toutes sortes d'autorités. Nous croyons à la lutte contre le sytème judiciaire, qui comme le capitalisme, est international.[..] Nous respectons les différents moyens que des personnes utilisent pour résister à la violence des gouvernements et au terrorisme d'État, et nous soutenons celles et ceux incarcéré-e-s par l'État. Nous nous efforcons de fournir de l'aide pratique et matérielle aux prisonnier-e-s de la lutte de classe et encourageons le soutien envers elles/eux. Ces statuts respectent l'autonomie de chaque groupe pour agir dans le cadre de la réalité locale. Nous encourageons le soutien aux prisonnier-e-s politiques car Ils/Elles sont dedans pour nous, nous sommes dehors pour elles/eux .* »

En France, l'A.B.C. soutient la lutte des prisonnier-e-s et les prisonnier-e-s en lutte, en essayant de sortir régulièrement un bulletin, en envoyant de l'argent, en organisant des concerts, des manifs de temps en temps, en écrivant à des prisonnier-e-s, en diffusant du matériel… en essayant de manifester au mieux notre solidarité.

L'État français s'enflamme dans son offensive répressive, les prisons sont au bord de l'explosion et la situation est intenable. Le gouvernement tente d'étouffer les voix qui se dressent derrière les murs de la honte à coup d'intoxication médiatique et de matraques. Il est temps de faire comprendre à l'Etat français que jamais par la répression il n'obtiendra la paix !

Affirmer sa solidarité avec les prisonnier-e-s, c'est aussi faire prendre conscience aux emmurés, à ceux qui sont hors de la société , ou peut-être trop dedans, que des personnes partagent la souffrance de l'enfermement et que la baston pour survivre est aussi dehors.

Pour finir, nous encourageons fortement tout le monde à écrire aux prisonnier-e-s, un petit mot, une carte et des timbres, et puis peut-être une correspondance, ce sont autant de petites choses qui permettent d'avancer dans la lutte.

Quelques adresses :

- Louis Gaiffe, MAH1 216, MA Seysses, BP85, 31603 Muret cedex

- Bernard Castelli, 23142 E A1 118, Avenue du moulin de la josse, M.A. de V.L.M., 34753 Villeneuve les maguelone.

- Germain Gaiffe, QH1 121, MA de Gradignan, BP 109, 33173 Gradignan cedex.

Ils ont été incarcérés pour de très nombreuses années, 30 ans avec 20 ans de sureté.

- Thomas Meyer-Falk, c/o JVA, Z.3117, Schönbornstr. 32, D-76646 Bruchsal, Germany.

Contact de l'ABC :
A.B.C. c/o Maloka, BP 536, 21014 Dijon cedex.

abcdijon@free.fr

DERRIÈRE LES MURS DE MAUBEUGE

Une lettre de Christophe, emprisonné depuis six ans.

Je suis incarcéré depuis le 19 mars 1998, j'ai tiré un an à la Maison d'Arrêt (M.A.) de Bonneville (Haute Savoie), puis j'ai été transféré à la M.A. de Grenoble où je suis resté 15 mois. Le 31 mars 2000, je suis sorti en chantier extérieur, je me suis évadé à cause des contraintes ! Le 3 mai 2000, je suis allé à Toulouse pour assister à un concert des Stéroïds et de Road Rage. Deux jours après, le 5 mai 2000, suite à une vengeance personnelle, j'ai mis deux coups de couteau à une balance ! Résultat : mandat de dépôt à la M.A. de Saint Michel à Toulouse où je suis resté 14 mois et demi, j'ai écopé de 6 ans fermes. Le 11 juin, j'ai frappé un maton. Résultat : 45 jours de mitard et 6 mois fermes de plus. A ma sortie du mitard, j'ai été transféré à la M.A. de Perpignan où j'ai eu plusieurs problèmes : mitard, grève de la faim, isolement.

Le 17 mai 2002, après 10 mois, j'ai été transféré une nuit à Montpellier pour partir ensuite sur Fresnes, mes affaires ont toutes été oubliées à Montpellier… Le 13 juin, j'ai été transféré à la M.A. de Douai (Nord). Là-bas, j'ai passé des tests pour une formation où j'ai obtenu 16/20, mais, malgré cela, ma candidature a été rejetée ! Je participais à l'activité « journal », et du jour au lendemain, on m'a interdit d'y aller sans aucune explication, jusqu'à ce que le directeur me dise que cette activité servait à la réinsertion et que mes idées politiques étaient incompatibles ! Pour protester contre ce refus de formation mais aussi pour demander la suppression des prétoires, des quartiers d'isolement, des quartiers disciplinaires, la libération immédiate de tous les prisonniers politiques, mais aussi en solidarité avec les prisonniers Turcs en grève de la faim contre les quartiers d'isolement, les prisons de type F et les FIES en Espagne, je me suis taillé les veines !

On me bloquait plus que régulièrement mes zines, journaux et courriers, un jour je me suis même taillé les veines jusqu'à ce que l'on me remette une lettre de l'ABC que l'on me bloquait depuis plus de 15 jours. La goutte d'eau, ce fut le 24 décembre 2002. Un brigadier est venu me faire signer une saisie de lettre que j'avais écrite la veille à l'ABC. J'ai refusé de signer, je l'ai repoussé violemment de ma cellule. Résultat : 35 jours de mitard et 6 mois fermes. Avant mes trois premières semaines de cachot a eu lieu devant la taule un rassemblement de soutien en ma faveur, une banderole a été déployée. Du coup, au bout de mon vingtième jour de trou, j'ai été transféré ici à Maubeuge et les 15 jours qu'il me restait à tirer ont été graciés.

A mon arrivée ici, le 15 janvier 2003, j'ai été mis en M.A. Le 15 février, on m'a mis au quartier d'arrivant du Centre de détention (CD). Au mois de mars 2003, j'ai fait trois tentatives de suicide en une semaine, ce qui m'a valu un mois et demi d'hospitalisation d'office à l'hôpital psychiatrique de Maubeuge, où j'ai été attaché pieds et mains au lit, et bardé de piqûres de neuroleptique. A mon retour ici, j'étai un vrai légume. Si à présent cela va mieux, c'est uniquement du fait qu'ils ont oublié de m'appeler pour renouveler ma piqûre et du coup, voyant que cela allait mieux, la psy m'a dit que je pouvais remonter dans ma cellule et que si ça n'allait pas, je ne devais pas hésiter à lui écrire, ce que je n'ai jamais fait, comme si j'allais demander à ce que l'on me cachetonne !

Un mois après, j'ai été transféré dans un quartier normal du C.D., et la différence avec la M.A., c'est que je peux téléphoner deux fois par mois pendant 20 minutes par appel, à condition d'avoir une carte ! Nos cellules sont ouvertes de 07 heures à 12h30 et de 13h à 18h30.

Le 15 septembre 2003, j'ai entamé une formation de cuisinier, il n'y avait aucun respect entre détenus. Au bout de 2 mois et demi, fin novembre, je me suis battu et l'on m'a gentiment remercié, ce qui fait que je n'ai plus aucun revenu. Comme je ne paye pas mes parties civiles, dernièrement, je suis passé en commission pour mes remises de peine et j'ai eu droit à zéro mois et zéro jours !!!

Depuis le mois dernier, j'ai le droit de demander des permissions et aussi une liberté conditionnelle, il me faut un travail pour la conditionnelle et je l'ai peut être trouvé, mais dans les deux cas il me faut un certificat d'hébergement que mon père que je n'ai pas revu depuis presque dix ans m'a fourni ! Une enquête d'hébergement a eu lieu mais contrairement à ce que prévoit la loi, personne n'a été chez lui pour voir dans quelles conditions je serais logé si je venais à sortir. Il a juste été convoqué chez les keufs qui lui ont parlé uniquement de mon passé judiciaire. L'enquête est revenue défavorable, ce qui fait que je ne pourrais avoir aucun aménagement de peine !

Pour protester et pour avoir des explications du Juge d'Application des Peines (JAP), j'ai entamé une grève de la faim, que j'ai stoppé au bout de 7 jours après avoir vu ce dernier, qui a donné raison aux keufs et qui m'a bien dit que tant que cette enquête ne serait pas favorable, je ne pourrais pas sortir avant deux piges. Sinon, il y a quinze jours, j'ai demandé au directeur de pouvoir récupérer le zine « Contre-Culture » que Maloka m'a fait parvenir et que l'on m'a bloqué. Je l'ai finalement récupéré lundi dernier, ainsi qu'une quinzaine de zines, une dizaine de *Monde Libertaire* et une dizaine de lettres, dont la plus vieille date de février 2003, il y a plus d'un an ! Pour protester contre cette saisie abusive, j'ai porté plainte auprès du procureur de Douai il y a trois semaines, qui ne m'a toujours pas répondu.

Il y a deux fachos dans mon bâtiment, mais depuis que l'on est au courant, crois-moi, ils se font tout petits ! Si j'ai la télé ce mois ci, qui se loue 22 € par mois, c'est grâce à l'ABC qui m'a fait parvenir un mandat. D'ailleurs, ils le font à chaque fois qu'ils peuvent. Vendredi, j'ai appris par les médias nationaux le rejet de la demande de suspension de peine pour raisons médicales de Nathalie d'A.D. alors que la veille, Le Floch Prigent (l'ancien PDG crapuleux d'Elf, atteint d'eczéma. Ndlr) est sorti lui, c'est dégueulasse !

Si vous pouviez m'envoyer les albums de la Brigada, ce serait vraiment très cool, mais pour cela, il faut utiliser une enveloppe officielle, type celles de la CNT, libellée au nom du « service cantine ». La musique, ça aide à tenir le coup grave et ça remonte le moral.

Merci pour tout, votre soutien, votre aide, votre amitié. ★



Rencontre avec Jacques et Nicole, animateurs de l'émission anti-prisons de Radio Libertaire.

Barricata : Depuis quand existe l'émission Ras les murs ?

Jacques : Depuis 1989. A Radio Libertaire (RL), il existe une émission sur la prison depuis la création de la radio, en 1981. La première équipe était animée par Floréal. En 1988, une autre émission a commencé, remplacée en 1989 par Ras les Murs. Ce sont les anciens du Comité d'Action des Prisonniers (CAP), notamment Nicole et moi, qui avons été contactés pour lancer une nouvelle mouture de l'émission. Comme technicien, on a demandé à Bernard de nous rejoindre, déjà technicien à RL.

Nicole : Suite à une décision prise lors d'un congrès de la Fédération Anarchiste (FA), les animateurs d'émission radio doivent appartenir à la FA. Nous étions anarchistes, mais pas à la FA. Nous sommes entrés au groupe historique " Camillo Berneri ", dont Pascal, de Ras les Murs, est également membre, ainsi que Serge Livrozet, un autre fondateur du CAP dans les années 70.

Barricata : Vous avez déjà évoqué plusieurs fois le CAP en peu de temps. On peut en savoir un peu plus sur ce comité ?

Jacques : Avant le CAP, il faut signaler qu'il y a eu le Groupe Informations Prisons (GIP), en 1971, avec Michel Foucault, Pierre Vidal-Naquet, Daniel Defert, quelques taulards, et moi-même. Cela a duré un an. On a fait quelques brochures, notamment " les intolérables, cahier des revendications des mutineries de l'année 1971 ", un manuel de l'arrêté, il y en a eu 3 ou 4 depuis, mais c'était le premier. Est arrivé Serge Livrozet qui sortait à l'époque de la centrale de Melun (c'est maintenant un centre de détention), Serge considérait qu'il n'était pas question que les intellectuels donnent la parole aux taulards, seuls les taulards ont le droit de parler de la taule. Les gens comme Foucault étaient mal à l'aise, ils nous ont rejoints. Entre temps, ils ont créé l'Association pour la Défense des Droits des Détenus (ADDD). J'ai rejoint le CAP en considérant moi aussi que c'était aux taulards de prendre leur lutte en main, même si je n'étais absolument pas contre les intellectuels. Souviens-toi qu'il y avait beaucoup de mouvements spécifiques à l'époque (Handicapés, MLF, comités Français Immigrés, le Groupe Informations Asiles, etc.).

Nicole : Précisons que pratiquement tous ces mouvements étaient d'obédience libertaire.

Barricata : Toi, tu étais en prison quand ?

Jacques : Je suis tombé en 1957, je suis sorti en 1968. J'ai ensuite essayé de survivre en faisant plein de boulots de merde, docker, déménageur… En 1957, j'avais 18 ans. Je suis sorti à trente ans et c'est là que j'ai débuté comme un fou ma vie militante. Ma seule prise de conscience politique en prison, c'était l'idée de créer un syndicat de prisonniers, idée qui n'a émergé qu'en 1985 avec l'Association Syndicale des Prisonniers, créée par les taulards eux-mêmes. Elle rassemblait 1700 taulards sur les 42000 de l'époque (61000 aujourd'hui. Ndlr). Le président était Jacques Gambier, à Fleury-Mérogis. Ils m'ont demandé d'être le

président extérieur. Il n'y avait rien en prison, pas de télévision, pas de journaux, rien, rien, rien avant 1974…
Nicole : Et puis Jacques était un petit voyou…
Jacques : Oui, j'étais un casseur braqueur. C'est la répression qui a entraîné chez moi une prise de conscience. J'étais déjà anar, je le suis devenu vers 17 ans, mais je pensais que l'anarchisme, c'était la Bande à Bonnot. J'avais tenté de rejoindre les communistes, je suis même allé jusqu'en Roumanie. Comme on m'a coursé avec des mitraillettes, je me suis dit que je ne pouvais pas être avec ces gens-là… Mes prises de conscience datent de 1971-1972, du GIP. Ensuite, toutes les actions du CAP étaient franchement libertaires et vraiment offensives.
Cela reste pour moi l'exemple de la lutte anticarcérale, sachant que tout ce que j'ai vu ou fait depuis n'est que de l'ersatz de pacotille, je ne suis pas nostalgique, je suis simplement un peu désespéré politiquement de voir la merde dans laquelle on surnage aujourd'hui quand on demande l'abolition de la prison. Je reste sur les mêmes positions qu'au CAP où l'on se battait pour l'abolition, avec des militants qui, eux-mêmes, se battaient à l'intérieur des prisons comme des fous, c'était fantastique.

Barricata : Tu peux nous parler des luttes des prisonniers dans les années 70 ?
Jacques : Il y a eu plein de mutineries en 1974, il y en a eu partout. Il faut dire que les maos venaient d'être arrêtés, Livrozet était mao à la base, il a ensuite basculé vers le courant libertaire. Quand on voit tous les gens du Mouvement du 23 mars, peu étaient libertaires…

Barricata : Quel 23 mars ?
Jacques : 23 mars 1968 ! Oui, on a eu un autre 23 mars, nous, en 1979, à l'Opéra. C'était la fin de mon rêve. J'ai compris ce jour-là qu'on ne ferait pas la Révolution. Jusque-là, j'y croyais. Le 23 mars 1979 , on était 400000 à manifester, y'avait les sidérurgistes de Longwy, et nous, les autonomes ; tout a été pété, ça été la mise à sac d'une partie de la ville de Paris, mais c'était pas la Révolution. On a continué l'Autonomie un an… Mais pour revenir au CAP, il y avait sans arrêt des plate-formes de revendication : abolition du mitard, abolition du prétoire, abolition des quartiers d'isolement, droit d'association, parloirs intimes, tarifs décents pour les travailleurs (l'équivalent du Smic), soins médicaux et dentaires corrects, bref, des plate-formes en dix points, mais pharaoniques par rapport à ce qu'on ose maintenant ! On réclame une douche de plus, c'est un peu désolant tout ça...
Les détenus faisaient leurs revendications, quand l'administration les repoussait, ou pire ne les entendait même pas, ils passaient à l'action et cramaient entièrement les taules. En 1974, 35 taules ont brûlé, il y a eu 100 blessés et 8 morts chez les détenus, aujourd'hui, on ne s'en souvient pas ! C'est une époque où on a pu rêver, croire que c'était possible, parce que c'était comme ça en prison et dans la rue. On était 30 au CAP, mais par exemple 800 à Colmar pour soutenir Serge Livrozet qui avait hurlé : « pourriture de justice française». Tu connais un appel sur les luttes anticarcérales où on est plus de trente aujourd'hui ? Ou alors, on est aidé, parce que d'autres gens sont là pour autre chose, comme ça, on croit qu'on est 800.

Barricata : Je ne connais pas grand chose de Livrozet, j'ai juste lu *De la Prison à la Révolte* (éditions Mille et une Nuits).
Nicole : C'est le meilleur, un super bouquin. Tu peux aussi lire *Hurle* et *la dictature démocratique*.
Jacques : En 1974, Livrozet est un des principaux animateurs du CAP, il fait des débats partout, des articles fracassants dans le Journal des prisonniers qui sort tous les mois…
Nicole : Qui est vendu à la criée devant les prisons et qui devait être diffusé à 5000/10000 exemplaires.

Barricata : C'était vendu devant les prisons !!!
Jacques : Oui, mais on se faisait embarquer, on était jeté dans la campagne, sans transport, on rentrait à 03h du mat. Les ventes étaient très organisées, il y avait le groupe de Fresnes, le groupe de la Santé, le groupe de Fleury… En 1974, il y a eu aussi la mobilisation de la prison de Mende, contre le quartier d'isolement, on parlait alors de Mende comme du « chef-lieu de la Lozère et de la torture ». Mes 120 étudiants de Vincennes se sont répartis en 4 groupes de 30, ils ont vendu tous les journaux du CAP dans toute la fac de Paris-8, c'était autre chose que les étudiants ou les profs d'aujourd'hui, en connivence avec les entreprises ! Grâce à cela, on a pu affréter un bus de 60 militants, les autres sont descendus en voiture, et 500 personnes ont tourné une heure autour de la prison, Livrozet haranguait les détenus avec son mégaphone, et ils répondaient. Les opérations étaient à la hauteur des luttes de l'époque. Chaque action était un coup de poing. Les gens de l'intérieur se battaient vraiment, et ceux de l'extérieur étaient efficaces. Il n'y avait pas cette espèce de queue de comète des luttes d'aujourd'hui, qui fait qu'il y a des tas de groupes qui n'arrivent pas à s'entendre ensemble. Il y avait un mouvement de lutte qui était le mouvement anarchiste du Comité d'Action des Prisonniers, qui officiait bille en tête contre la prison.
Nicole : Aujourd'hui, tu as plein de groupuscules, mais cela ne donne rien, il y a trop de dissensions. Avant, quand le CAP lançait un appel, il était suivi…

Barricata : Toi, Nicole, tu faisais également partie du CAP ?
Nicole : Oui, mais vers la fin. Le CAP a duré de décembre 1972 à février 1980. Moi, j'y suis arrivée en 1977. Il faut bien comprendre qu'à l'époque, 10 à 15% de la population carcérale se battait. Or, nous, on ne se battait pas pour des prisonniers mais contre la prison, institution totalitaire !
Jacques : On ajoute que " tout prisonnier est politique ". En 1985, l'Association Syndicale des Prisonniers a fait la synthèse entre politiques et droits communs en affirmant que tout prisonnier était d'abord un prisonnier social.
Nicole : Ce concept de prisonniers sociaux est repris aujourd'hui par Ne Laissons Pas Faire.

Barricata : J'aimerais bien que tu nous parles de ton livre, *la Guillotine du sexe*…
Jacques : Il faut savoir qu'ayant fait partie des taulards démolis psychologiquement, affectivement et émotionnellement par la prison…
Nicole : Ce que les détenus ne veulent pas reconnaître !



DOSSIER PRISON

Jacques : J'ai été éminemment détruit par mes onze ans et demi de taule. Parmi les causes de ma destruction, un des facteurs prévalant avait été la frustration affective et sexuelle. Ayant fait mes études en taule, bac, licence es lettres mention psychologie, j'ai choisi comme sujet de thèse de doctorat la frustration affective et sexuelle du détenu. Je ne l'ai jamais soutenue, j'ai tellement travaillé, milité et vécu que j'ai plutôt…

Nicole : Et baisé… que tu n'as pas eu le temps…

Jacques : Oui, mais pour rattraper onze ans et demi de frustration, il faut baiser pendant 50 ans ! Même ainsi, cela n'a rien réparé, il y a toujours un manque définitif, et en cela, on rejoint le concept lacanien, on a compris qu'on a terminé sa thérapie quand on s'aperçoit qu'on sera toujours en manque. Cette idée-là m'a amené à interviewer soixante codétenus, c'était à la Centrale de Caen, 50 à l'intérieur et dix dehors, en semi-liberté. C'est ce qui a permis qu'en 1978 j'ai pu faire paraître la première édition de " la Guillotine du sexe ". Il a été réédité deux fois, aux éditions du Monde Libertaire, puis aux éditions de l'Atelier. Il essaie d'expliquer pourquoi une frustration affective et sexuelle finit par créer un espèce de circuit cybernétique auto-érotique où l'émetteur est son propre récepteur et fonctionne en vase clos, ce qui fait qu'après, il est incapable de fonctionner dans la relation duelle. Le regard de l'autre est pour lui une accusation. Son univers est un univers de solitude et de désespoir. J'ai appelé cela le syndrome de sur-sollicitation, et j'ai cité une quinzaine de cas. Ce livre a bien marché. J'ai voulu transformer cela en roman, avec un type qui ressemble à Tapie, il s'appelle Gérald et s'en sort brillamment après 12 ans de taule. Il est complètement destroy avec les nanas, il ne fait que des conneries, se plante, car il est en décalage complet, affectivement et sexuellement, avec ce qu'il est socialement. Je n'ai pas réussi mon opération. Il n'y a eu que 700 exemplaires de vendus de *L'homme de métal*, alors que la *Guillotine du sexe* a été diffusée à 11000 exemplaires. C'est pour moi un échec très douloureux, car je pensais que sous forme de roman, ce serait davantage lu que sous forme d'essai.

Barricata : Est-ce que tu peux m'expliquer ce que signifie pour toi, concrètement, l'abolition de la prison ?

Jacques : En tant qu'anarchistes, c'est un principe, on ne peut accepter aucun internement, psychiatrique, intellectuel, ostraciste, carcéral, l'enfermement du handicap, etc.

Barricata : A-t-on déjà connu une société sans prison ?

Jacques : Il y a des sociétés tribales. Tu lis ça dans " Tristes Tropiques " de Claude Levi-Strauss.

Nicole : Chez les Kanaks, il n'y a pas de prison. La prison existe car on a créé une société de consommation, où il y a des biens…

Barricata : Connaissez-vous un exemple d'expérience libertaire sans prison ?

Nicole : Non ! Durruti a ouvert les prisons, il laissait une chance aux mecs. S'ils recommençaient, ils avaient droit à une balle dans la tête, c'est un peu expéditif !

Barricata : Revenons à l'argumentaire anti-prison.

Nicole : La seule chose qu'il faut dire, c'est que s'il y avait moins d'inégalité sociale, il n'y aurait pas de prison, et s'il y avait une éducation sexuelle, il y aurait moins de problèmes de déviation sexuelle.

Mais reprenons point par point. Parlons des 61000 détenus. Premièrement, la prison est faite pour les pauvres. Avec plus d'égalité économique, tu supprimes une partie des détenus. Deuxièmement, si tu légalises la drogue, (comme l'alcool et les médicaments aujourd'hui !), toute une partie de la population carcérale disparaît. Troisièmement, 30% des mecs sont en prison pour raisons psychiatriques. Il faut qu'ils soient suivis. Enfin, quatrièmement, en 1999, 5000 personnes n'étaient incarcérées que pour des problèmes de papiers ! Ce n'étaient pas des délinquants ! Si tu ajoutes à cela, ceux, qui sans-papiers, ne peuvent pas travailler et se livrent à des délits, et bien, objectivement, il reste des vrais loubards, des prédateurs, mais qui n'ont pas toujours été des voyous, mais des délinquants.

Jacques : Charlie Bauer était un petit délinquant des quartiers nord de Marseille avant de devenir le lieutenant de Mesrine…

Nicole : Avec une Éducation Nationale un peu réformée, il ne resterait en prison que 5% des détenus. Il faudrait prendre des mesures d'éloignement pour ceux-là, avec toute une prise en charge psychologique, éducative, pour sans danger, les remettre ensuite dans la vie publique. Mais il faudrait s'en occuper réellement, les prendre en compte ! Alors que là, on te fiche des milliers de gens dans les taules, ils passent la journée à se défoncer aux médicaments, à fumer du shit et à regarder la télévision ! Ceux qui sont pauvres sortent encore plus pauvres qu'ils ne l'ont été, avec des ma-

LES PRISONS INSALUBRES…



ladies chopées en taule. Ils se retrouvent du jour au lendemain à la rue, sans rien ! C'est le cercle vicieux. La société se sent protégée ainsi, c'est une mascarade ! Si on faisait tout ce qu'on vient d'évoquer, ce serait une Révolution ! Et c'est ce qu'on demande ! Une grille des salaires différente, une révolution sociale. C'est aujourd'hui, et pas dans une société anarchiste de demain, qu'on pourrait mettre en place tout cela !!!

Jacques : Ce que je vais ajouter n'est pas du tout opposé. Tout d'abord, il y a une brochure qui a été publiée sur ce thème : " Déviance en société libertaire ", éditions ACL, elle est disponible à la librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris (7 euros pc). Premièrement, si on prétend être humain, que penser d'une institution où il y a 7 fois plus de suicides que dans la société ? Et au mitard, on se suicide 7 fois plus que dans la prison classique, donc 49 fois plus que dehors ! Une institution comme celle-là n'est pas défendable ! Deuxièmement, la récidive oscille entre 50 et 70%. Existe-t-il une seule entreprise en société capitaliste, puisque hélas, nous sommes dans une société capitaliste, qui peut se permettre un tel échec ? Troisièmement, en ce qui concerne les jeunes, c'est le plus important. Lorsqu'ils sont primaires, ils ne récidivent qu'à 50%. Mais dès lors qu'ils retombent, le taux de récidive passe à 70%. Les multirécidivistes, c'est à dire trois délits ou plus, récidivent à 90%. Que penser d'une institution qui échoue à 90% ? Elle est indéfendable politiquement et économiquement !

Maintenant, remettons en place tous les arguments que Nicole t'a donné. Sans–papiers, usagers de drogue, délinquants économiques, baisse de la grille des salaires de 1 à 2 au lieu de la grille actuelle qui va de 0 à 100. Tout le monde aurait de quoi vivre. Ceux qui veulent bosser davantage auraient un peu plus. Peinture, musique, poésie, bref la création, seraient considérées comme un travail ! Dans une société comme la nôtre, il est possible que tout le monde gagne, de la naissance à la mort, de 1200 à 2000 euros. Si on reprend le calcul de Nicole, la population carcérale tomberait à 5000 détenus !

Et là, j'entends déjà le « qu'est-ce que vous feriez si on violait votre fille, vous le mariole, vous l'abolitionniste ? » Et bien, la chose est réglée théoriquement. A la Fédération Française de Santé Mentale, on a créé, avec le Docteur Roland Broca et les 80 spécialistes français, québécois et belges, une commission d'éthique pour le traitement des criminels sexuels. J'ai eu des criminels sexuels en thérapie. Ce n'est pas ce qu'on raconte dans les médias. Là, les médias, c'est de l'ordure, c'est pour vendre du papier ou faire de l'audimat ! Relisez *la dictature de l'audimat* de Noël Mamère, il a dit la vérité, à l'époque.

Si tu t'occupes de ces gens là, tu commences déjà par la victime. Tu ne tiens pas un discours politique démagogique (« votez pour moi, je vais vous mettre de la sécurité, il n'y aura plus de victimes.»), l'être humain ne changera pas, il aura toujours des tendances criminelles car il veut posséder, il veut prendre, il veut imposer sa loi et son pouvoir. Si on prend en compte la victime, que demande-t-elle ? Que tu souffres et que tu ailles en prison ? Alors il y a un travail de prévention et d'éducation à faire, ce n'est pas la souffrance du criminel qui va réparer la souffrance de la victime. Il faut arriver à la vraie réparation, c'est la culture Ras les Murs, et cela commence toujours par le livre *Peine perdue*, de Louk Hulsman publié en 1982 aux éditions Centurions, et par le livre *La Réparation* de Maryse Vaillant, édité en 1999 par Gallimard, par une chercheur-psychologue du CNRS. C'est une personne qui a permis que se mette en place en France l'Association de Médiation Pénale, où effectivement délinquant et victime se rencontrent. On demande à la victime ce qu'elle souhaite comme réparation, et c'est souvent de l'argent, des soins, un travail pour la maison, pour la famille, une reconnaissance de la souffrance infligée, mais ce n'est pas la détention, ce n'est pas la mort lente ! Que remarque-t-on, chose stupéfiante ? Que ceux qui ont été criminels jusqu'à avoir des traits pervers, sans parler du grand pervers qui lui ne prendra pas conscience, ceux qui sont appelés " psychopathes caractériels ", en entendant la souffrance de la victime, sont renvoyés à ce qu'ils ont daigné en eux, leurs propres souffrances, celles qu'ils ont connues, petits, et qui sont à l'origine de leurs crimes sexuels. Ils sont tellement démolis, qu'il y a une période de décompensation, et à ce moment là, on peut amener l'incitation à la rencontre qui débouchera sur la thérapie bifocale (avec deux thérapeutes. Ndlr), le traitement médical, et le traitement psychologique. Le délinquant, bousculé par la prise de conscience de la souffrance infligée à l'autre, qui l'a tout simplement renvoyé à la sienne, est prêt pour la réparation. J'ai eu un criminel sexuel, sa réparation symbolique a consisté à travailler pour des associations humanitaires. Le traitement est long, suivi, mais efficace. Il faut créer des lieux de thérapie, il ne sert à rien de mettre des 15 ou 20 ans de prison, car on va libérer au bout de 23 ans un type qui va revioler et tuer. De telles peines, c'est du laxisme. Par contre, quand on s'aperçoit qu'il va mieux, et ce n'est pas le thérapeute qui décide, mais un expert extérieur, on continue la thérapie, mais dehors. Les gars sont dans la rue, et ils ne violent personne ! ! ! Face au dernier carré de détenus, ceux qu'on nous met systématiquement dans la gueule, on répond : thérapie bifocale dans des lieux alternatifs.

Nous, on a voulu créé ce lieu alternatif dans le Val de Marne, on a fait les démarches nécessaires, mais cela a été refusé, pour des raisons politiques évidemment. Ce serait très emmerdant que l'ultime argument pour l'abolition de la prison réussisse, car il faut que la prison existe pour gérer les populations, pour manipuler les pauvres ! Je te renvoie aux *Prisons de la Misère* de Loïc Wacquant (éditions Liber). Le meilleur moyen d'éradiquer la pauvreté dans les sociétés capitalistes, c'est de la foutre en prison... La prison est un spectre, une menace, c'est un des leviers de manipulation les plus puissants de la dictature démocratique !

Barricata : Bien... Je pense qu'on a fait le tour des questions sur la prison, est-ce qu'on peut maintenant parler un peu de l'Autonomie ?

Jacques : En 1974, tous les mouvements dont on parlait tout à l'heure se rassemblent pour créer la Fédération de Lutte des Actions Marginales, la FLAM. Les leaders se sont tellement foutus sur la gueule que cela a échoué. Par contre, à Vincennes, peu après, on crée Marge, avec un discours radical. Tous les libertaires, délinquants, toxicomanes, étrangers, sortants de psychiatrie, femmes, pédés, c'était Marge !

On a lancé un journal et des actions tout de suite spectaculaires : occupation des ambassades d'Espagne, d'Allemagne de l'Ouest, d'URSS. On dénonçait le franquisme, l'autoritarisme de la RFA, notamment l'exécution des militants de la Fraction Armée Rouge (RAF). Notre troisième occupation fut celle de l'ambassade russe pour dénoncer le goulag. Je me suis retrouvés en taule, ainsi que Walter Jones. Le comité de soutien fut monstre et la lutte fantastique. On est passé en appel. Pendant l'audience, 150 à 200 personnes se battaient avec les gardes mobiles à coup de barrières métalliques, et on s'est retrouvé tous les deux avec du sursis. Après cela, la faculté de Vincennes et l'hôpital de Ville-Évrard ont voulu me virer en évoquant mon casier judiciaire. Après une longue lutte, on a reblanchi mon casier. Durant ce combat, en 1976, on décide, avec l'Organisation Communiste Libertaire (OCL), de créer l'Autonomie pour soutenir l'avocat de la Fraction Armée Rouge, incarcéré. Le journal *Marge* représentait les anarchistes du courant « Désirant ». Dans l'Autonomie, il y avait trois courants : l'OCL, c'était les politiques ; le courant « Camarade » représentait les marxistes-léninistes, on les appelait les « militaros » ; et nous, les « Désirants », ils nous appelaient les « Délirants ». Marge, c'était très stirnérien, mais dans les références, on avait Bakounine, Voline, Kropotkine… Si en France, on a parlé du goulag, c'est grâce à notre action.

Barricata : Vous étiez quasiment situs !

Jacques : On était tout à fait situationnistes. On a fait des trucs complètement fous. Je pense à une manif de 1981 où les banderoles de tête étaient « les chômeurs en prison » et « non aux manifs », ainsi que « rétablissons l'esclavage et le droit de cuissage ». On avait des tracts et des slogans épouvantables : « les violeurs et la police avec nous », une chaise portée par 4 femmes. On dansait et chantait sur « nous voulons mourir au travail ». Voilà, ça, c'était une manif situ, et on en a fait beaucoup d'autres. Sur la psychiatrie, sur la prostitution, sur la prison, on a organisé des actions, à Marge, puis ensuite dans l'Autonomie, comme le Rassemblement International de Strasbourg de 1978 où on a testé les premiers cow-boys sur leurs motos, armés de matraques, les voltigeurs…

Nicole : A Strasbourg, on a vu pour la première fois comment les flics pouvaient fermer une ville pour empêcher des gens de toute l'Europe de venir manifester. Les Autonomes allemands, belges, suisses et italiens ont été bloqués aux frontières, le car d'autonomes parisiens a été stoppé à un péage. On s'est retrouvés parqués dans un quartier, à 800, face à 2500 CRS, on a beaucoup couru. L'illustration de notre discours théorique, c'était le refus de l'Europe des flics.

Barricata : Et le journal Marge ?

Jacques : On éditait des numéros sur la toxicomanie, sur la délinquance, sur les femmes…

Nicole : Ce n'était pas qu'un journal, c'était un groupe de personnes qui vivaient en squat. On faisait de la réappropriation dans les magasins de bouffe…

Barricata : Un petit retour sur la manif de 1979 ?

Nicole : Les mecs de Longwy, c'était des balaises, et puis ils crevaient la dalle, ils avaient la haine, ils n'en pouvaient plus. On est parti de Pantin le matin…

Barricata : Vous m'avez dit que vous étiez non violents, pourtant, l'image habituelle de l'Autonome, c'est plutôt le mec casqué qui va au carton…

Nicole : Quand en face de toi, tu as les chars de l'État, même si tu es non-violent, tu n'y vas pas avec une rose…

Jacques : On espérait une Révolution, refaire 1968 en mieux ! Tu peux être non-violent en général, mais si tu décides, lors de l'embrasement de la guerre, lors de l'insurrection, d'être non-violent, tu es complice de l'État qui va écraser tes camarades. On pensait renverser l'État, c'était la guerre sociale… Pour arriver à un système autogéré qui lui serait non-violent, il fallait s'opposer aux flics, aux chars, aux gouvernants… Le lendemain de la manif, j'ai compris que c'était voué à l'échec. On a dissous l'Autonomie, Marge et le CAP en 1980. Il y avait des gens avec nous qui étaient autoritaires, épris de pouvoir, on savait qu'on finirait par se battre avec eux. Il y avait seulement l'OCL entre les marxistes et nous. Si on avait pris le pouvoir, on aurait fini par s'étriper, se tuer jusqu'au dernier.

Nicole : Vers la fin, t'avais autant d'autonomes que de flics. Et attention, c'était super macho, dans les réunions, tu n'avais plus que les mecs qui parlaient.

Barricata : Action Directe, ça vient de là, non ?

Jacques : Action Directe, c'était le courant « Camarade ». Quand on a tout dissous, ils ont dit : « nous, on ne s'arrête pas. ». Ils ont voulu continuer, sur le modèle des Brigades Rouges, la lutte armée.

Barricata : On parlait tout à l'heure de vos petits-enfants spirituels des années 80, les Bérurier noir. On s'arrête un instant sur la lutte antipsychiatrique ?

Jacques : Tu penses à " Lobotomie ". J'ai fait de la taule, mon frère aussi. Je l'ai vu devenir fou. Il se prenait pour l'antéchrist. Il a fait 20 ans, lui, car il n'a pas eu de remises de peines. J'ai fait de la psycho pour défendre mon frère et ceux qui devenaient fous en taule, c'était une véritable hécatombe. Le secteur où j'ai travaillé comme psychologue a quitté l'hôpital, il a fermé. Avec le Groupe Information Asile, dont j'ai été l'un des formateurs, en 1975, avec Philippe Bernardet, on a foutu un bordel terrible à l'hôpital Ville Évrard sur les concepts de base : enlevez les blouses, laissez les portes ouvertes, enlevez les traitements en attendant les décès. Cela amène à la déconstruction de l'asile. On a mis en route des tas d'activités loufoques : on a fait venir beaucoup de musiciens, on montait des groupes avec les patients. Des trucs de fous : 45 harpistes, le batteur de Taxi Girl, des groupes de hard rock, de punk, de pop, tout cela dans le parc de Ville-Évrard. Farid aux yeux bleus, un patient, m'a dit : " il est fou ce chanteur, Jacques. Moi, je ne suis pas fou, mais lui, si ! ". C'était hallucinant, 300 personnes, infirmiers, patients, musiciens, cela a foutu le bordel pendant 31 ans, jusqu'à ma retraite, en septembre dernier.

Nicole : L'administration était en guerre avec Jacques. On lui reprochait d'encourager les relations sexuelles, ils racontaient que les malades n'aimaient pas la musique, etc.

Jacques : On peut traiter les gens dans des lieux de vie alternatifs, c'est pour cela qu'on s'est battu contre l'enfermement. ★

Système carcéral et Anarchisme

Tonton Frank Mintz, historien et infatigable militant, s'attache à décrypter, pour *Barricata*, les positions des Anarchistes face à la question carcérale, au cours des brèves expériences autogestionnaires du siècle XX.

En fait, l'anarchisme, sans pratique appliquée aux problèmes actuels, n'existe pas. C'est comme la lecture d'un traité sur la natation, sans pratique dans l'eau. Voyons comment la prison a été envisagée durant les deux événements qui ont permis une mise en place des idées anarchistes. Le premier en Ukraine, durant la révolution soviétique 1917-1922, (des soviets, c'est-à-dire les conseils, invention spontanée des travailleurs des champs et des usines en 1905) sous l'étiquette anarcho-communiste, avec Nestor Makhno. Le deuxième pendant la guerre civile espagnole, en fait la Révolution espagnole de 1936-1939, avec l'anarcho-syndicalisme de la CNT (créée en 1911) et de la FAI (Fédération Anarchiste ibérique, créée en 1927).

Les makhnovistes libéraient systématiquement les prisonniers de l'armée rouge, qui parfois préféraient demeurer avec leurs vainqueurs : « *Les communistes nous ont harcelés et ont attribué notre passage du côté des insurgés makhnovistes à un emportement et à une tendance au banditisme. Tout cela n'est que mensonge bas et lâche des commissaires qui nous utilisaient jusque-là comme chair à canon. Durant notre service de deux ans au sein de l'armée rouge, nous sommes arrivés à la conclusion que tout le régime social de nos vies repose seulement sur la domination des commissaires et qu'ils nous amènera en fin de compte à un esclavage jamais vu jusqu'ici dans l'histoire* » (été 1920).

Pendant la guerre d'Espagne, deux positions apparaissent: l'attitude vis à vis des incarcérés les premiers jours de la révolution, une fois les militaires factieux vaincus; puis la position par rapports aux personnes suspectes et à celles qui étaient condamnées.

Les prisonniers gisant en prison furent libérés. Voici un témoignage pour San Miguel de Los Reyes, une prison sinistre de Valence, d'un condamné pour le meurtre d'un riche mafieux : « *J'étais jeune et je le suis encore, car je suis entré en prison à l'âge de vingt-trois ans. J'en suis sorti parce que les camarades anarchistes ont ouvert les portes quand j'en avais trente-quatre. Onze ans, j'ai dû subir le tourment de ne pas être un homme, d'être un objet, d'être un numéro. En même temps furent libérés de nombreux prisonniers qui avaient été, comme moi, blessés, meurtris par les mauvais traitements subis depuis l'enfance. Avec eux, peu à peu, nous avons formé la Colonne de fer ; avec eux, à un rythme accéléré, nous avons pris d'assaut des casernes et désarmé de féroces gardes civils ; avec eux, nous avons violemment repoussé les fascistes sur les sommets des montagnes où ils se trouvent maintenant [...] Personne ou presque ne s'est jamais occupé de nous. La stupeur de la bourgeoisie quand nous avons quitté le pénitencier, est encore partagée par tous. Au lieu de s'occuper de nous, de nous aider, de nous soutenir, on nous a traités comme des bandits et qualifiés d'incontrôlables, parce que nous avons toujours ardemment désiré et désirons encore ardemment une vie libre et que nous ne nous plions pas aux lubies stupides d'une poignée d'hommes qui, du jour où ils ont pris place dans un ministère ou dans un comité, se sont considérés, autant par bêtise que par orgueil, comme les maîtres du monde, parce qu'après avoir exproprié les fascistes, nous avons changé le mode de vie dans les villages où nous sommes passés, neutralisant les caciques féroces qui rendaient impossible la vie des paysans après les avoir volés, et mettant leurs richesses entre les mains de ceux qui furent les seuls à les créer : les travailleurs.* » (mars 1937) Ce camarade est parfaitement conscient de la nécessité de changer la vie au contraire des « lubies stupides », allusion aux communistes et à certains socialistes, car beaucoup de syndicalistes du Syndicat, influencés par le PS changeaient aussi l'économie de façon égalitaire et équitable.

À l'opposé maintenant : « Un camp de concentration de la FAI ». « *Rien ne rappelle ici une institution comme le bagne et les travaux forcés. Il n'y a pas de grillage ni aucune limitation. Les prisonniers peuvent bouger librement. Leurs gardiens partagent leur vie. Ils vivent de la même façon. Ils dorment dans des lits semblables dans des salles rustiques. Ils se tutoient. Gardiens et prisonniers sont camarades. Ils n'existent pas d'uniformes ni pour les uns ni pour les autres et rien ne les distinguent.* » (Souchy Agustín *Entre los campesinos de Aragón*, 1937).

Bien sûr, tout n'était pas rose. On connaît les articles d'août 1936 de Peiró dénonçant violemment les exactions commises par toutes les organisations politiques et syndicales, sans aucune exception, dans le secteur républicain, plus précisément en Catalogne : « *En Catalogne et en Espagne, on était tombé dans cette bestialité. Les vies humaines ont été immolées de la même façon que dans la forêt, les vies des animaux impuissants sont immolées* [...] j'*affirme avec mon entière responsabilité que tous les secteurs antifascistes, en commençant par Estat Català* [droite catalane] *et en finissant par le POUM* [PC dissident], *en passant par Esquerra Republicana* [gauche catalane] *et par le PSUC* [PC catalan], *ont donné un contingent de voleurs et d'assassins égal, au moins à celui de la CNT et de la FAI* » (*Perill a la reraguarda*, 1936). En fait, ces agissements provenaient clairement de la vision primaire que tous les riches sont des salauds et le seront toujours. Le PC reprenait (et applique encore en Corée du Nord) cette pratique en la codifiant, avec les dossiers politiques des origines de classes : quand un individu était condamné, sa famille entière l'était également, comme pour les koulaks (paysans riches). Dans le meilleur des cas, elle était marquée du sceau « d'anti-parti » (service militaire plus long, dans des zones dangereuses, exclusion de professions nobles, médecine, ingénierie, etc.).

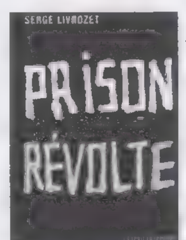
La position anarchiste, comme celle de Kropotkine dans La Conquête du Pain, prévoit que la révolution est pour tous, y compris les « ennemis d'hier ». Et on vit des oppositions d'anarcho-syndicalistes organisant le changement social dans des villages contre des groupes d'autres anarcho-syndicalistes venus d'ailleurs, qui voulaient fusiller des « riches » (par exemple, à Utrillas et Barbastro, en Aragon). Le cadre idéologique de l'anarcho-syndicalisme lui a permis de changer la vie et de réagir contre les déviations. C'est la source de son adaptation aux luttes en collant au plus près, avec bon sens et mesure, aux luttes des opprimés. ★

Frank Mintz (mai 2004)

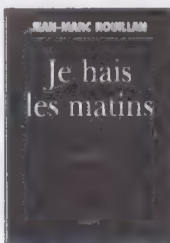
Quelques TITRES pour aller plus loin...



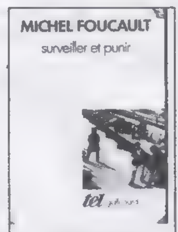
Au pied du Mur. 765 raisons d'en finir avec toutes les prisons. L'Insomniaque. 15 euros.
Si on ne devait acquérir qu'un ouvrage sur la prison, ce serait celui–ci. 350 pages de textes choisis parmi toute la littérature du genre, des explications synthétiques, accessibles, une condamnation définitive de l'institution carcérale pour un prix finalement assez modique au regard du boulot fourni et de la qualité d'impression. Quasiment indispensable !



De la prison à la révolte. Serge Livrozet. L'esprit frappeur. 180 pages. 3 euros.
Le témoignage implacable d'un ancien taulard devenu militant du Comité d'Action des Prisonniers (cf interview de Ras les murs). Un classique édité pour la première fois en 1973 et qui n'a rien perdu de son actualité. « *Pour un homme qui sort de prison, il ne se présente que deux possibilités : ou bien il parvient à trouver une place de sous-prolétaire pour survivre ; ou bien il reprend du service dans la délinquance ou le crime. Il existe désormais un troisième choix qui permet d'éviter la récidive réflexe ou l'esclavage sans espoir. Il consiste à jeter sur cette société un regard critique, à transformer la passivité en lucidité, la délinquance en révolte consciente et motivée. Il ne s'agit plus de se plaindre mais de se battre publiquement, politiquement.* »



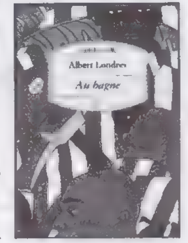
Je hais les matins. Jean Marc Rouillan. Denoël, 200 pages. 15 euros.
Le grand livre de J-M Rouillan, prisonnier d'Action Directe, groupe que l'État cherche à éliminer lentement (pour toute information concernant AD, cf NLPF, c/o librairie du Point du Jour, à Paris). Remarquablement écrit, il s'agit d'un témoignage sur le quotidien carcéral, et d'une introspection dans l'univers biographique et militant de Rouillan. En lire en priorité.



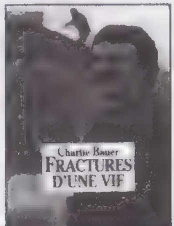
Surveiller et punir. Michel Foucault. Gallimard, 360 pages, 12 euros.
Une étude sur les origines de la prison, signée par un grand intellectuel, fondateur du Groupe Information Prisons. Des cachots du Moyen-Age aux forteresses du XIXe, en passant par les prisons modernes, Foucault démasque la société de surveillance. Un classique absolu. Michel Foucault, décédé en 1984, s'est aussi intéressé à l'histoire de la folie et à celle de la sexualité, il gagne à être lu.



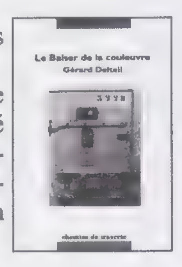
Pour en finir avec la prison. Alain Brossat. La Fabrique Éditions. 130 pages. 12 euros.
Alain Brossat, enseignant à Paris VIII s'inscrit en rupture avec les discours partagés par ses pairs sur l'institution pénitentiaire. Refus du sécuritaire, refus de la critique humanitaire, il affirme que le combat contre la prison est avant tout politique, car s'opposer à cette institution revient à s'opposer au Pouvoir. Il rappelle que la prison ne se réforme pas, qu'elle ne s'aménage pas. Une vision proche de celle de Foucault.



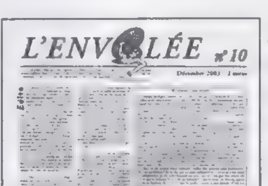
Au bagne. Albert Londres. Le Serpent à plume. 250 pages. 5 euros.
Le grand reporter des années 1920 et 1930 rapporte, pour les lecteurs du *Petit Parisien*, ce qu'il a vu, entendu, ressenti sur l'île du Salut, en Guyane française, au contact des bagnards, ces parias de la Troisième République bourgeoise triomphante. Un livre qui a fortement influencé l'opinion et a hâté la fin de ces mouroirs tropicaux. Bien entendu, pour revenir aux sources, rien de mieux que les ouvrages d'Alexandre Jacob, édités à petit prix par l'Insomniaque.



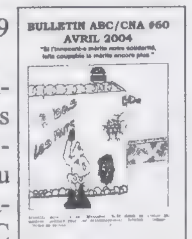
Fractures d'une vie. Charlie Bauer. 415 pages. Agone. 20 euros.
Réédition du brûlant témoignage sur l'enfermement, la torture carcérale et l'esprit de révolte de cet activiste, ami de Mesrine, et qui a passé 25 ans de sa vie en prison. Postface « quinze ans après » dans la nouvelle édition.



Le baiser de la couleuvre. Gérard Delteil. Éditions des Nuits rouges. 166 pages. 7 euros.
Excellent polar et reportage sur la prison, inspiré de faits réels, édité en 1986, réédité en 2000, signé Gérard Delteil, un auteur qui ne fait pas de compromis. Dans le registre polar et taule, on lira également Battisti et Dumal ! Côté littérature blanche, on flânera du côté de Jean Genet.



L'Envolée. Périodique. 24 pages A3, 2 euros.
A nos yeux, il n'existe qu'un véritable bon journal sur la prison en France, c'est *l'Envolée,* qui est tant bien que mal distribué dans les taules, quand l'administration pénitentiaire le laisse passer. Lettres de détenus, analyses fracassantes, odes aux mutins, récits de mobilisation… Si sur le fond, nous constatons certaines divergences d'analyse, nous saluons néanmoins le boulot et nous vous encourageons à vous familiariser avec cet efficace outil : 63 rue de St-Mandé, 93100 Montreuil. C'est à l'Envolée qu'on doit le slogan : « la guillotine ne laisse aucune chance, la prison non plus ». Il existe aussi une émission de radio, pour les franciliens, le vendredi soir, 19h-20h30 sur FPP, 106.3. E-mail : envolee@internetdown.org



Bulletin ABC/CNA. 24 pages A5, mensuel, 0,69 euros.
Moins « classe » que l'Envolée, mais plus régulier, le bulletin de l'ABC, rédigé par des militants de Dijon, se fait l'écho des mobilisations des prisonniers ou en faveur des prisonniers. Partant du principe que « si l'innocent mérite notre solidarité, le coupable la mérite encore plus », l'ABC assure un soutien concret qui s'inscrit dans la durée. A soutenir ! Chèques à l'ordre de Maloka, BP 536, 21014 Dijon. E-mail : abcdijon@free.fr



« Le droit de vivre ne se mendie pas , il se prend » Portrait d'Alexandre Jacob.

Le 30 août 1954, Robert et Josette Passas reçoivent un télégramme de Guy Denizeau, marchand forain, annonçant la mort de leur ami commun. L'enterrement est fixé au mardi 31 à 14h30 au cimetière de Reuilly, dans l'Indre. Une dizaine de personnes tout au plus, amis et voisins, suivent le cortège funèbre. Anecdote humainement ordinaire. L'homme, qui vient de se suicider par injection de morphine, a pourtant droit à un entrefilet dans l'hebdomadaire satirique *Le Canard Enchaîné* ainsi que dans la nouvelle formule du *Monde Libertaire*. Le journaliste reporter Alexis Danan (Cayenne 1930) lui consacre une large oraison dans la revue *Noir et Blanc*. Le mensuel *Défense de l'Homme* de Louis Lecoin, fait l'éloge de celui que *le Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier* de Jean Maîtron qualifie de « dernier des grands voleurs anarchistes ».

Cinquante ans plus tard, le syndicat d'initiative de Reuilly organise une exposition–souvenir sur Alexandre Marius Jacob. Pourquoi pas? Le Val de Loire a ses châteaux, le Berry ses sorcières et cette petite commune de l'Indre, l'homme qui aurait inspiré Maurice Leblanc pour créer le personnage d'Arsène Lupin.

Cinquante plus tard, la maison d'édition libertaire L'Insomniaque réédite *Les Écrits* de celui qui ne fut ni le gentleman–cambrioleur d'un quelconque romancier bourgeois et normand, ni un énième Robin des Bois du XIXe siècle finissant, ni un nouveau Mandrin, ni même un autre Papillon tentant la belle dix sept fois dans l'enfer vert et pénitentiaire de la Guyane, encore moins un Vidocq de plus (voleur, bagnard, puis premier flic de l'Empereur). Alexandre Jacob est à dix lieues de ces innombrables clichés qui ont fait la fortune de quelques ouvrages à prétention biographique et qui dissimulent mal une authentique figure de l'individualisme anarchiste, un théoricien de l'illégalisme mettant en pratique ses convictions; associant l'acte au discours; payant de sa personne trois ans d'une guerre sociale menée contre l'hypocrite honnêteté bourgeoise qui légitime et justifie toutes les exploitations, toutes les injustices, tous les vols.

La réédition – revue et augmentée – des *Écrits* tombe à point nommé; elle autorise une relecture de la geste jacobienne.

Les Travailleurs de la Nuit.

Marseille, 28 septembre 1879. La ville compte environ 350000 habitants. Explosion urbaine et révolution industrielle oblige, l'exode rural et une forte immigration drainent tout un prolétariat s'usant à la tâche dans les huileries, dans les sucreries et sur les docks. La bourgeoisie marchande de la ville expose sa fortune dans les beaux quartiers. Rue Navarin, Alexandre Marius est le premier minot d'un jeune couple récemment uni par les liens du mariage. Joseph Jacob, le père, navigue comme boulanger sur les paquebots de la compagnie des Messageries Maritimes. Marie, la mère, donne naissance à trois autres rejetons. Tous décèdent avant leur premier anniversaire. L'unique enfant, objet de toutes les attentions, passe son certificat d'études à onze ans puis embarque comme mousse sur l'Armand Behic. Direction la Nouvelle Calédonie via le canal de Suez et l'Australie. Épisode marquant: « J'ai vu le monde et il n'était pas beau » déclare Alexandre Jacob bien plus tard devant ses juges à Amiens, en 1905. Trafics en tout genre; celui de la chair humaine et de l'esclavage paye bien. Transport à fond de cale



de bagnards repris vers le bagne de Nou, parqués comme des chiens. Pendant ce temps, le jeune garçon de treize ans côtoie aussi la high society qui fait le tour du monde. Désertion à Sydney, puis abandon définitif de la navigation, retour à Marseille. Alexandre fréquente de plus en plus les cercles anarchistes de la ville.

1897, la période des attentats est terminée depuis 3 ans, les « lois scélérates » de 1894 ont voué les libertaires à une répression impitoyable. Mais la hantise d'une marmite explosive perdure. L'anarchiste est l'ennemi. Le président Félix Faure est en voyage dans le Midi. A l'occasion, la police arrête deux apprentis chimistes, lecteurs assidus de *l'Indicateur Anarchiste*, petit manuel de recettes détonantes imprimé au début des années 1890 à Londres. La police marseillaise ne lâche plus Alexandre Jacob et le jeune homme peine à trouver un emploi stable.

31 mars 1899. un commissaire et deux inspecteurs se présentent chez le sieur Gilles, commissionnaire au Mont de Piété de Marseille. Ils l'embarquent après avoir dressé l'inventaire et réquisitionné tout le matériel en dépôt. L'honnête homme est laissé au tribunal tandis que les trois individus s'enfuient discrètement emportant un butin d'environ 500000 francs. Le lendemain, le vol fait rire la France entière. Alexandre Jacob est entré par la grande porte dans la famille des illégalistes. Depuis Clément Duval en 1886, le vol est l'objet de tous les débats dans les milieux anarchistes. Pour certains, comme l'équipe de Jean Grave et des *Temps Nouveaux*, le voleur n'est qu'un parasite, vivant comme le bourgeois sur le dos du travailleur. Pour d'autres, il ne s'agit que d'une reprise des biens spoliés aux masses prolétaires.

Arrestation à Toulon le 3 juillet 1899. Jacob simule la folie pour éviter cinq années de réclusion. Le 19 avril 1900, il s'évade avec la complicité d'un infirmier de l'asile d'Aix en Provence. C'est à Sète que Jacob se réfugie. Chez Ernest Saurel, ami de Santo Géronimo Casério, il met au point une bande de cambrioleurs agissant au nom de la cause. A la différence des propagandistes par le fait, le sang ne doit pas couler. Sauf pour défendre sa liberté. Ravachol, Vaillant, Henry s'étaient attaqués à des symboles. Les Travailleurs de la Nuit, pendant trois ans, visitent les belles demeures de France et de Navarre. Et même au delà, car le principe de frontière n'a pas lieu d'être dans ce genre d'entreprise. Il s'agit de financer le mouvement avec l'argent de l'ennemi. Une partie des recettes doit être reversée aux organisations anarchistes, aux compagnons dans le besoin. Matha, le gérant du *Libertaire* que Sébastien Faure et Louise Michel ont créé en 1895, peut ainsi acheter un terrain rue d'Orsel à Paris pour y installer les locaux du journal. Mais le principe du pourcentage est bien vite discuté, remis en cause par certains membres de la bande. Centralisation oblige, Jacob et ses travailleurs se fixent à Paris mais volent en province grâce au chemin de fer. Les quelques 150 cambriolages que la police leur attribue défraient d'autant plus la chronique que Jacob allie l'ingéniosité à la raillerie. Se moquer des victimes, rentiers, militaires et curés surtout. Les églises sont allègrement pillées: « Dieu des voleurs, recherche les voleurs de ceux qui en ont volé d'autres » (Rouen, église saint Sever, nuit du 13 au 14 février 1901). Rue Quincampoix, Paris, octobre 1901, le bijoutier Bourdin rentre chez lui et découvre un appartement vide. 450000 francs en bijoux, pierres précieuses et autres breloques de valeurs partis, disparus, volés. Les Travailleurs sont passés par l'appartement du dessus ; un trou dans le plancher, un parapluie dans le trou pour récupérer les gravats et éviter le bruit de leur chute. Quelques années plus tard, Jules Dassin reprend la scène dans son film *Du rififi chez les hommes*.

Le vol à l'état industriel: des groupes de trois ou de quatre personnes. La réussite dépend de la rapidité. Un travailleur part en avant garde et recense les demeures intéressantes. Les deux autres arrivent après avoir été avertis par télégramme de l'opération à effectuer. Ni vu, ni connu et repartis aussitôt par le train. Quelques accrocs tout de même. Le 27 février 1901 à Orléans, Jacob manque de se faire prendre et tire sur un agent de police. Royère, lui est arrêté, condamné et enfermé à Fontevraud. Il meurt en 1904. Jamais, il n'a parlé. La bande peut reprendre ses activités délictueuses. Mais, le 21 avril 1903, l'opération menée à Abbeville tourne mal. Un pandore est passé par les armes à la gare de Pont Rémy. Jacob est pris le lendemain, Pélissard aussi. Bour passe entre les mailles du filet tendu par la police picarde mais se fait pincer à Paris. Fin des Travailleurs de la Nuit. Deux ans d'instruction et un procès sous haute surveillance: Amiens, du

8 au 22 mars, est en état de siège. Toute la presse nationale et quelques journaux étrangers relatent le procès de « la bande sinistre » et se complaisent à dresser les crimes des « quarante voleurs ». Le sentiment d'insécurité fait vendre. Jacob profite de l'occasion pour faire du procès une vitrine des théories illégalistes (« Le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend »), ses discours font mouche systématiquement; il étonne par sa verve et sa truculence. Mais il se lance surtout dans de longs monologues où il justifie, légitime et théorise ses cambriolages. « La propriété, c'est le vol » déclarait Proudhon en son temps. « J'ai préféré être voleur que volé » rajoute Jacob. La sentence de la justice amiénoise tombe le 22 mars 1905 : les travaux forcés à perpétuité.

Matricule 34777.

Alexandre le voleur est devenu Jacob le bagnard. Matricule 34777, direction la Guyane. Lieu d'expiation, mouroir, prison à l'échelle d'une dizaine de départements français, le bagne de Guyane préfigure ce que seront, mais à un niveau nettement plus développé, les camps de concentration nationaux-socialistes et autres goulags staliniens. L'espérance de vie du forçat à son arrivée est à peine de cinq ans. La faim, les maladies tropicales et l'épuisement ont raison de la force de vivre. Arbeit macht frei version française. Mais du bagne, le transporté Jacob ne voit pratiquement que les îles (la case rouge de l'île Royale et les cachots de l'île Saint Joseph) et de temps en temps Saint Laurent du Maroni où se tient le tribunal maritime spécial chargé de punir les forçats récalcitrants. Interné A et B, selon la typologie administrative et pénitentiaire, Alexandre Jacob ne peut espérer recouvrir la liberté, ni même sortir un jour des îles. Il doit y crever. La correspondance avec sa mère Marie paraît dans ces conditions salvatrice, elle entretient l'espoir, elle nous révèle aussi les projets d'Alexandre. Par 17 fois, la Belle lui tend les bras. Par 17 fois, Alexandre Jacob échoue. Il passe presque un tiers de sa vie en prison, fréquente toutes les vedettes du bagne, les stars de cour d'assises que la République entend éliminer loin de l'hexagone. De Ullmo à Solleilland, en passant par Hespel mais surtout des frères d'idées échoués sur les trois cailloux rocheux de Guyane: Dieudonné et Metge de la bande à Bonnot sont ses amis. Les lettres d'Alexandre à Marie montrent combien le but du bagne est l'avilissement, le rabaissement et l'anéantissement de l'individu. Rappelons qu'à l'origine cette institution pénitentiaire est issue d'une triple volonté: amender, coloniser, éloigner. L'abondante littérature, qui fait suite à l'ouvrage d'Albert Londres, *Au bagne*, paru en 1923, montre que, seul, le dernier objectif fut atteint. Et pendant vingt ans, Jacob a tenu, a résisté jusqu'à ce qu'une grâce présidentielle, le 14 juillet 1925, ordonne son rapatriement en métropole. Après vingt ans de démarches pour améliorer le sort de son fils et le faire sortir de cet enfer, Marie Jacob a réussi à obtenir ce qu'elle voulait: revoir sa très chère progéniture. Il lui fallut convaincre, écrire, parler sans relâche, trouver des intercesseurs suffisamment haut placés ... La campagne de presse libératrice a démarré dès les premiers mois de 1925. Marie a tissé autour d'elle un nombre incroyable de réseaux de relations. Il purge ses dernières années d'enfermement dans l'hexagone: à Saint Nazaire, à Rennes, à Melun et enfin à Fresnes.

Le forain.

Alexandre Jacob est libéré le 31 décembre 1927. Il travaille immédiatement comme chef d'atelier pour le compte du grand magasin Le Printemps. Cette situation, qui pourtant lui apporte un certain confort de vie, ne lui sied guère. Il se fait commerçant ambulant et quitte définitivement la capitale quelques temps plus tard. Alexandre, devenu Marius car ce prénom – plus court – revenait moins cher à faire inscrire sur le barnum, parcourt seul les foires du Val de Loire et de Touraine. L'ancien bagnard a retrouvé un équilibre. En 1936, détour par l'Espagne libertaire, républicaine et en lutte. 1939, Alexandre, sa mère et sa femme s'installent au Bois Saint Denis, petit hameau à environ un kilomètre de Reuilly dans l'Indre. Alexandre Jacob est alors proche de ses amis rencontrés et fréquentés sur les foires. Le monde forain, à cette époque, n'est pas ouvertement anarchiste mais il n'en est pas moins empreint d'un esprit libre, ouvert, hospitalier et grégaire. Jacob y a donc trouvé un espace propice à l'épanouissement intellectuel de son dernier tiers d'existence, à l'accomplissement d'une vie sans entrave. Au Bois Saint Denis, la vie du marchand ambulant s'écoule lentement au gré des nombreuses visites reçues et des discussions qui s'ensuivent avec Mérigot, médecin communiste à Vierzon, avec Malbète vigneron local, avec enfin Briselance, Denizeau, Bouquereau, forain ou encore Pierre Valentin Berthier, journaliste (et libertaire) à Issoudun. Les tournées du forain se sont réduites: Issoudun, Vatan, Reuilly, éventuellement Vierzon et Valençay. L'homme se fait vieux et le ressent. Marie Jacob est morte un an après l'appel du 18 juin, Paulette, qu'il a épousé au début de l'année 1940 (le 22 janvier) décède d'un cancer en 1947 (le 16 décembre). Au début des années cinquante, il a cessé son activité professionnelle. Mais Jacob n'a perdu ni sa verve, ni son esprit critique ni même son humour corrosif: ainsi demande-t-il une carte d'électeur pour son chien Négro qu'il juge fidèle et honnête. Il lit beaucoup, écrit (à ses amis, contre son nouvel ennemi: le fisc), s'occupe de son chien, de ses chats et des souris qu'il élève pour des laboratoires pharmaceutiques, écoute nuit et jour la radio, projette un livre sur les Indiens Guaranis du Brésil, entame une correspondance avec le jésuite



Riquet. Mais il a toujours refusé qu'on lui fasse sa biographie. Pourtant, grâce à l'entremise de Fernand Planche et de Pierre Valentin Berthier, Jacob cède et se laisse convaincre par Alain Sergent. En 1950 paraît *Un anarchiste de la Belle Époque* aujourd'hui quasi introuvable... sauf à Reuilly où les indigènes locaux (comme Jacob les appelait souvent) apprirent avec force de détails le passé de celui qui le vendredi montait son barnum sur la place centrale du village. La redécouverte du chef des Travailleurs de la Nuit atteint également un jeune couple d'instituteurs de la Drôme. Robert Passas, qui lors de ses congés pratique le cyclotourisme, fait un détour par le Berry. L'amitié entre les deux hommes est immédiate et réciproque, quasi charnelle. Jacob lui confie ses souvenirs et ses archives. Marius, Robert et Josette passent deux étés (1952 et 53) ensemble. Marius leur donne un an de sa vie. Car, depuis longtemps, il projette d'y mettre un terme, préférant mourir «en bonne santé». avant que les affres de la vieillesse ne le rendent dépendant des autres. Marius entreprend alors une intense correspondance avec Jo et cet échange, au cours duquel il lui déclare sa flamme, dure jusqu'à la venue de la jeune femme au mois d'août 54. Quelques temps après le départ de Josette, le 28 août 1954, Jacob met son projet à «exécution».

Le 30 août 1954, Robert et Josette reçoivent un télégramme de Guy Denizeau annonçant la mort d'Alexandre Marius Jacob. Sa dernière évasion a réussi. La réédition des *Écrits* par l'Insomniaque rappelle la vie d'un individu hors du commun mais surtout énonce un principe absolu : la liberté. ★



ROCK'N ROLL VERSION POLAR

Rencontre avec l'emmmerdeur du polar français.

Le père JB Pouy est un de nos auteurs de polar fétiches. Une vieille connaissance. Une valeur sûre de la Noire française. « J'écris comme je chie » ou « cela sent le sapin » vous répondra-t-il. Ce qu'on aime pourtant chez Pouy, comme chez son pote Raynal, c'est leur sincérité, leur passion, et leur accessibilité. On abhorre les auteurs qui se la racontent sans leur parvenir à la cheville... Ce schéma vaut aussi pour les groupes de musique vaniteux.

On est un certain nombre à avoir adoré *Spinoza encule Hegel*, *Larchmutz 5632*, ou encore *Nous avons brûlé une sainte*, à avoir structuré ou agrémenté nos révoltes avec les textes de ces gugusses-là. Il ne manque plus que Fajardie et Vilar, et on aura interrogé toute la raïa qui s'embrouille sur nos étagères.

La chouette interview qui suit a été réalisée à Bastille, le mardi 17 février, le lendemain d'une manif de soutien à Cesare Battisti.

Barricata: Ton dernier bouquin, c'est bien *Nycthémère* ?

Pouy: Oui.

Barricata : C'est dans une jolie collection (ndlr. Ed. Les Contrebandiers), ça vient juste de sortir, c'est bien ça ?

Pouy : Oui, l'éditeur, c'est le mec qui faisait Le Poulpe, l'ancien gars des Éditions Baleine. Il n'a plus un rond et dix briques de dettes. Il se relance dans l'édition, et dans très peu de temps, il n'aura encore plus rien et à nouveau vingt briques de dettes. Mais il est libre... Donc je l'aide, je lui file des bouquins à l'œil.

Barricata : C'est un bouquin que tu lui as donné ?!

Pouy : Et oui ! Donc je suis dans la merde en ce moment parce que ça fait deux bouquins que je file, or il faudrait quand même que je m'en fasse payer un, que je me cogne un éditeur et que je l'arnaque à mort...

Barricata : Quand ça sort dans la collection Série Noire, il n'y a pas de souci , on te paye...

Pouy : Non, c'est réglo. Comme je suis un vieux maintenant, je suis un peu plus payé que les autres, je suis un privilégié. Mais enfin, ils ne te filent pas des ronds selon ta gueule, ils filent des ronds selon l'espoir que tu as de vendre des livres, tout simplement. Seulement, comme ils fonctionnent en «à valoir», et ils te les filent d'un coup. Avant, quand tu éditais à la Série Noire, tu touchais trente mille balles, je parle encore en francs, ce qui correspond à 5% du prix de vente de chaque bouquin sur le premier tirage. C'est à dire, en gros, dix mille exemplaires. Quand ils en tirent un peu plus, ils payent plus aussi, mais c'est de l'argent que je leur dois d'une certaine manière. L'argent n'est pas à moi tant que je n'ai pas vendu les 12000 exemplaires, c'est pas un cadeau. Simplement Gallimard (ndlr, la Série Noire est une collection des Éditions Gallimard) fait quand même, par rapport aux petites maisons d'édition, une avance. Ils ne te la redemandent jamais. Cela dit, c'est rien par rapport aux mecs qui ont des contrats de vingt briques. Même Dantec, cet enculé, est payé trente mille balles par mois par Gallimard. Quand il leur envoie ses merdes...

Barricata : Il en est où Dantec, avec Gallimard ?

Pouy : Avec Gallimard, je ne pense pas

qu'il y ait de décision… Mais il déconne tellement qu'il suffit qu'ils arrêtent la pompe à fric et puis c'est mort. Hier, le gros (Patrick Raynal. Ndlr) a reçu un mail de Dantec qui disait en gros : « Alleluia, je vous joins à moi dans mon expérience, Dieu est grand, je suis sauvé.» Le Gros, quand il a reçu ça, il était mal, il m'a dit : « ça y est, il est barré ». Il est barré depuis longtemps. Je l'ai connu tout petit, il était déjà barré, à onze ans...

Barricata : Tu écris sur commande ?
Pouy : Comme je vis de ça, il faut que j'en fasse trois par ans.

Barricata : T'écris tous les jours ?
Pouy : Quand j'ai le temps de bosser, ouais. Mais moi, j'écris comme je chie, je me suis tellement fritté avec le personnage de l'écrivain, que je n'ai pas d'ego là-dessus, je gagne ma croûte, tout simplement. Cela fait 20 ans que je suis dans ce milieu. Le polar, il y a vingt ans, était considéré comme de la littérature de merde. Depuis 1983, on a fait en sorte qu'on parle de nous différemment. Mais on s'est resserré en tant que groupe, c'est à dire qu'effectivement, c'est une économie parallèle presque, un monde parallèle, qui a ses festivals, ses rencards, son boulot, ses zones de militance… Bref, un monde qui n'a rien à voir avec la littérature. On ne va jamais dans un salon littéraire, on n'en à rien à battre. Nous, on a nos festivals, on va dans les prisons, les écoles, ce que les autres ne peuvent pas faire. Mais même ça, ça a changé, moi j'ai passé dix ans à faire des ateliers d'écriture un peu partout à l'œil. On a toujours eu des rapports très difficiles avec « l'institution des écrivains ».

Barricata : T'as toujours écrit ou ça t'es venu tardivement ?
Pouy : Non, non, on m'a forcé quand j'avais trente et un ans. Avant je faisais de la peinture, on m'a forcé a écrire Spino (ndlr. *Spinoza encule Hegel*)…

Barricata : T'étais pas éducateur ?
Pouy : Animateur dans un bahut, ouais, puis après j'ai été prof de dessin, plombier, enfin bon…C'est pas pour dire que j'ai fait mille métiers parce que je sais que c'est un des mythes des écrivains américains, avoir divorcé quinze fois, avoir fait mille métiers, être alcoolique, non, c'est parce qu'à l'époque, on pouvait travailler très facilement.

Barricata : Donc ton premier bouquin, c'était il y a seulement vingt ans, c'est pas plus ancien que ça le Spino ?
Pouy : Je l'ai écrit en 77 et il est paru en 82. Il a été édité par Mosconi, parce que je lui devais du pognon et il m'a dit : « tu me le rembourseras jamais vu l'état dans lequel tu es, t'as un seul moyen de me rembourser, c'est de m'écrire un bouquin à l'œil ». Il se trouve qu'il était éditeur, c'est un hasard. Cela aurait était un éditeur de livres porno ou un metteur en scène de films ringards, je serais peut-être devenu autre chose. Donc là, je me suis lancé, j'ai écrit le truc et puis là il m'a dit que c'était pas suffisant, que c'était trop court, donc que je devais en écrire un deuxième. Et c'est là que j'ai écrit le truc sur les anglais (ndlr. *Nous avons brûlé une sainte*, édité en 1984), il l'a apporté à la Série Noire parce que lui, il s'était arrêté… Il était là Mosco hier (ndlr. manif de soutien à Cesare Battisti), ça faisait au moins cinq ou six ans que je ne l'avais pas vu.

Barricata : Et c'est Raynal qui a lu le manuscrit ?
Pouy : Non, c'était l'équipe d'avant. Raynal a commencé à me publier avec *RN 86*, parce que pour *La Belle de Fontenay*, il était là, mais ça avait été déjà choisi par l'équipe d'avant.

Barricata : Tu relis parfois tes bouquins ?
Pouy : Non, j'ai honte. Y'a de quoi. Je vois toujours des trucs que j'aurais pu faire différemment, des tournures de phrases. Moi j'écris très vite, je ne me relis pas, je m'en fous. Le problème, c'est que je m'en fous, ça, on me le reproche de plus en plus. Je fais en deux coups : je laisse reposer et je relis une seule fois. Je ne suis pas un écrivain moi, tu vois, j'en ai rien à taper, je profite du plan parce que quand même c'est un privilège absolu: pas de patron, pas d'horaires, j'ai du temps libre et en plus, on me paye pour les conneries que je raconte. Attends, ça me va quoi !

Barricata : Et pour les intrigues policières elles–mêmes, tu connais la fin? Tu n'as pas peur de te répéter ?
Pouy : Non, ça tu t'en fous, on en invente tous les jours. A mon avis, c'est aussi difficile que d'écrire une chanson de rock, c'est pas évident, faut une idée, après, on la traite, on la malaxe, et en avant !

Barricata : Dans toute la bande des auteurs de polars d'extrême gauche, chaque fois qu'il y a une interview, vous défendez le fait que l'intrigue est souvent secondaire, que c'est l'arrière-plan qui prédomine…
Pouy : Non, là, je ne suis pas d'accord. Nous, ce qu'on a amené quand même, enfin, c'est pas nous qui l'avons amené, mais d'une certaine manière, nous l'avons imposé, c'est que le roman noir est un roman de critique sociale. Ce que les mecs ont tendance à oublier, surtout ceux de la jeune génération, contrairement à nous, c'est que c'est du roman populaire qui a des codes et des règles. Quand je dis roman populaire, c'est pas un roman pour le peuple hein, c'est qu'il peut être lu par le plus grand nombre de personnes possible. C'est à dire que les codes, les grilles de lecture, les références, tout ça vient après. Un élève de CE2 et un intello universitaire le liront de la même manière, simplement l'intello trouvera des choses que l'autre ne trouvera pas. Tandis que la littérature générale, les « Blancs » comme on dit, ont tendance à faire le contraire, à mettre les codes et les grilles d'abord. Tu peux pas refiler *Finnegans Wake* de Joyce à un élève de LEP qui lit deux livres par an, il ne va pas rentrer dedans, parce qu'il n'a pas les codes.

Barricata : Quand tu te mets à la rédaction, tu as l'histoire en tête, l'intrigue, les personnages ?
Pouy : Le gros par exemple, Raynal, pardon, il a une idée, une première scène, et puis généralement il m'appelle trois semaines après, en me disant : « Tu peux pas venir, parce que là, je sais pas où j'en suis, où je vais… », on fonctionne un peu en binôme, je lui dis rien mais simplement : « Bon, là t'es en train de raconter ça… », mais lui, il ne sait pas, il voit pas où il va. Tandis que moi, je sais. Je sais pas tout ce qu'il y a dedans, mais j'ai mon histoire dans la tête, qui est d'une simplicité confondante, généralement.

Barricata : Tu travailles sur quoi en ce moment ?
Pouy : Une série noire. J'ai commencé, c'est sur un mec qui enquête mais il ne sait pas sur quoi, il faut qu'il trouve sur quoi il enquête. Je ne sais pas non plus puisque le personnage sait pas… Je vais faire un truc un peu méchant, je me fais vieux, les vieux sont méchants, ils sont hargneux et méchants.

Barricata : Et au départ, t'étais un fan de polars ou sans plus ?
Pouy : Ben, j'en lisais, je lisais pas que ça, j'étais pas un dingue.

Barricata : Et des romans de gare, t'en lisais vraiment ?
Pouy : Non, mais « les romans de gares »… On dit toujours ça, mais c'est stupide, c'est vrai qu'avant c'était dans les gares qu'on trouvait les trucs les plus pourris.

Barricata: Ton père, il était chef de gare, non?
Pouy : Mon père, il a été chef de gare à Riscle, Condom, mais la ligne ne doit plus exister, Vianne, Port Sainte Marie, Sainte Bazeille, Morceinx, Bayonne et Austerlitz. Mes sœurs sont nées dans une gare, pas moi.

Barricata : Et la tentative d'introduire Le Poulpe dans les gares ou dans les kiosques de gare à coté de S.A.S… Ca a marché ?
Pouy : Il y en a qui y sont arrivés, mais non, ça a raté complètement. Médiatiquement, ça a raté parce qu'immédiatement les intellos, les amateurs de

polars se sont emparés du truc. Au début, c'était une blague, un truc inventé dans un café, bourrés, avec Raynal et Quadruppani. Enfin, on en a fait 200 quand même, dont 150 d'inconnus.

Barricata : Et toi, tu les as tous lu les manuscrits ou vous étiez plusieurs?
Pouy : J'en ai lu cent cinquante, les cinquante derniers, je les ai passés comme ça sans les lire, le mec avait fait l'effort de faire un truc, j'allais pas le faire chier, je publiais.

Barricata : Tu t'es fais lourdé à la fin ?
Pouy : Ouais, on a été viré. Les deux qui restaient à Baleine ont été virés. Moi, j'ai démissionné. Et il y a des traîtres qui ont continué a en faire.

Barricata : Donc Le Poulpe, ça existe encore ?
Pouy : Il y a un mec qui s'en occupe seul et qui accepte de temps en temps qu'un auteur en fasse un. Je ne lui parle pas, ce sont des traîtres à la con !

Barricata : Le problème du Poulpe, c'est peut être la qualité, les premiers sont biens mais les autres... Moi j'en ai lu une vingtaine, et là dedans, y en avait un sur cinq de correct.
Pouy : Je suis très content de ça. J'ai vraiment publié des merdes, et je suis assez content, d'abord, parce que ça a énervé le milieu de l'édition à un point pas possible. Ensuite, ils ont raconté n'importe quoi, comme quoi je m'étais acheté une Ferrari avec l'argent du Poulpe, j'ai pas le permis alors...On a fait gaffe à tout quand on a vu les proportions que ça prenait. Donc, les droits du Directeur de collection ont été reversés à l'Édition, on peut pas gagner des ronds sur un héros libertaire. Et, Quadruppani, avec qui on est fâchés pour d'autres raisons, pareil, on l'a toujours associé au truc, il a toujours touché ses ronds, surtout sur le film où il est pas intervenu, mais, comme il faisait partie de la triplette qui avait créé le personnage... On a fait gaffe à tout, le moindre truc ça me retombait sur la gueule, moi j'ai vécu l'enfer avec ça. J'étais assez content que ça s'arrête.

Barricata : T'avais pas dit que tu écrirais le dernier ?
Pouy : Oui, mais tant qu'il y a des cons qui en écrivent encore, moi j'attends. Il est prêt, je l'ai écrit. Mais, je ne le publierai pas au Seuil (ndlr. La Baleine est une collection des Éditions du Seuil).

Barricata : Et les Cheryl, c'est toi qui as eu l'idée ?
Pouy : Non, c'était comme ça, n'importe comment, on était bourrés du matin au soir pendant trois mois ...Quand on a vu qu'on en ferait plus de dix, on s'est dit : « il n'y a qu'un personnage qui ne va pas résister c'est Cheryl. » Parce qu'elle était un peu le repos du guerrier. On l'avait conçue très précisément comme le contraire de la princesse Machin, la copine de SAS, une grande brune, donc là, c'était une petite blonde, l'autre s'occupait d'art, elle, elle était coiffeuse. Et là, on s'est dit, « Argh ! Ca va devenir une potiche. » Ce jour là il y avait trois filles dans le bureau, elles ont dit : « Nous, on le fait ! ». Bon, il y en a eu trois ou quatre je crois, Stéphanie Benson en a fait un, mais ça s'est arrêté tout seul, les gens préfèrent le personnage du Poulpe. Le seul regret que j'ai sur le Poulpe, c'est que l'idée maîtresse n'est pas passée. L'idée, c'était qu'il y avait un personnage plus ou moins défini. Et qu'à chaque fois, ce serait la version d'un auteur de ce personnage.

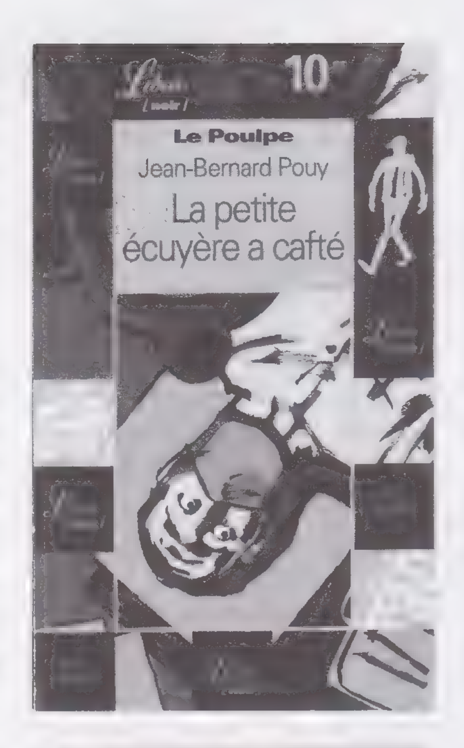
Barricata : Au début, l'idée, c'était aussi des non-professionnels qui proposent des manuscrits ?
Pouy : Ah ! oui, on voulait une collection en dix bouquins, avec 5 caïds du polar pour lancer la collection, et 5 inconnus. On l'a catalogué libertaire et pas anarchiste, parce que chez les staliniens, t'as une quinzaine de tendances, chez les trotskistes autant, mais bizarrement le mot libertaire plaisait à tout le monde. Cela va de Daeninckx à Quadruppani en passant par Delteil, qui est assez nerveux, ils ont tous admis le terme. Et ils n'ont pas fait de retape idéologique, moi j'ai pris ça pour une victoire.

Barricata : Et le film ?
Pouy : Ben, le film c'est un peu différent. Comme c'est tombé sur Nicloux, on l'a aidé avec Patrick, mais de très loin.

Barricata : T'en es content ?
Pouy : Oui. C'est n'importe quoi mais je suis content. Mais comme il voulait faire la suite de Quai des brumes, il a fallu trouver un port, un bateau, un vrai bordel quoi !

Barricata :Mais tu n'étais pas scénariste sur le film ?
Pouy : Il fallait que ce soit un sujet original, donc comme j'étais celui qui en avait lu le plus, parce que j'ai 300 manuscrits qui sont arrivés chez moi en six mois, et j'en ai encore cent cinquante qui attendent, il fallait pas qu'on pique un sujet qui était en rade. Donc, j'ai un peu regardé tout ça, c'était mon travail. C'est Nicloux qui a écrit pratiquement tout le scénario, je l'ai fait chier pour deux ou trois trucs. La scène sur l'attaque du Front national, c'est moi. Les dialogues, c'est Raynal, en général.

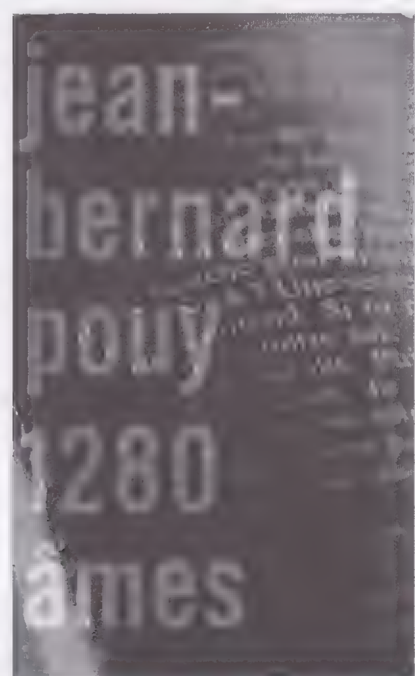
Barricata : Il n'y avait pas un scénario pour *Spinoza encule Hegel* ?
Pouy : J'en ai écrit un avec Tonino Benacquista, avant que je ne me fâche avec lui, cet enfoiré.

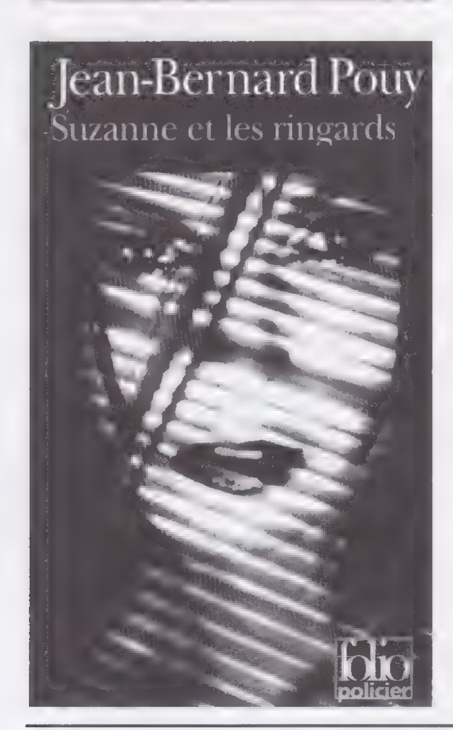












Barricata : Mais rien de concret ?
Pouy : Il y a un gars qui peut le faire, c'est Luc Besson et j'ai pas envie de lui dire oui.

Barricata : Je l'imagine mal !
Pouy : Non mais avec sa bande, à un moment donné, ils auraient pu. Ils ont bien fait Doberman, qui est un truc fascisant. C'est toutes les questions gênantes que vous aviez à me poser, alors, rien d'autre ?

Barricata : Pour l'instant y en a eu aucune, c'est plutôt conventionnel. Le Poulpe c'est un héros libertaire, toi tu te définis comme un vieil anar ?
Pouy : Ben oui ! Cinquante huit ans, je peux le dire maintenant.

Barricata : Tu nous parles un peu de ton parcours ?
Pouy : C'est très con, on dirait une bande dessinée, père de famille espagnol, catalan, grand-père qui a passé les Pyrénées, qui y est retourné. Enfin, le plan normal du Sud-Ouest, quoi.

Barricata : Ton grand-père était communiste, communiste libertaire, cénétiste ?
Pouy : Ouais, CNT. A Llerida. Tailleur de pierre. Enfin tu vois, on dirait un mauvais roman, un mauvais Poulpe. Et ma mère était catholique pratiquante.

Barricata : Ton grand-père a quitté l'Espagne en 1939 ?
Pouy : Non, avant. Mon grand père est parti en 1895, pour des histoires de meurtres de curés, il n'était pas encore à la CNT (qui n'existait pas, ndlr). Après, à 75 ans, il est reparti en Espagne, et il est mort là bas, il a disparu.

Barricata : Comment ?
Pouy : On ne sait pas, c'est pas du tout un truc glorieux, on ne sait pas. Et donc, mon père a été le chercher fin 1937, il y est resté un an. Je n'ai jamais su ce qu'il avait fait, mais il est revenu enragé, il avait la tête prise, il a jamais voulu me raconter. Mes parents ont refait des enfants quand les américains sont arrivés, moi je suis né en 1946, alors que mes sœurs étaient nées en 1929 et 1935. Ma mère était catho, mon père était, bon, je peux pas dire anar parce que j'ai pas de preuves, mais quand même d'esprit et de paroles libertaires, et on vivait dans une mairie communiste. Donc il fallait choisir son camp, et puis vite. Moi, j'ai choisi le camp des libertaires, il faut dire que les communistes à Ivry et Vitry étaient tellement cons et chiants... Nous, les anars, on était 15, déclarés tu vois, on travaillait aussi avec la mairie, on faisait des ciné-clubs, des animations culturelles. Moi, je me suis fait casser la gueule toute ma vie, jusqu'à ce que je me barre de Vitry en 1968, jusqu'à mes vingt deux ans. Il y a 10 mois, à la manif du 1er Mai, je rencontre un permanent de la CGT, que je connaissais bien, un mec de Vitry, et il me dit : « Quand même, c'est plus comme avant, avant on se marrait parce qu'à la fin de la manif, on pouvait vous taper sur la gueule. »

Barricata : Moi, je pensais que tu avais été mao parce que j'ai lu Larchmütz ...
Pouy : Ouais, mais je peux parler de ce que je ne suis pas. Y a que le Gros qui dit que tous ses héros sont des ex-maoïstes.

Barricata : Je pensais que tu avais fait toi aussi ton petit passage à la GP...
Pouy : Oh ! Quelle horreur ! Il y a une seule fois où on a fait appel à eux, pas à la GP parce que c'était des rigolos, aux pires, des super stals, je sais pas si ça existe encore: l'*Humanité rouge*. Parce qu'on se faisait péter la gueule à l'Institut d'Art par Madelin, Longuet, et Devedjian, Ordre Nouveau quoi. Un jour, en 1971, on a demandé en disant qu'on en avait marre, ils nous ont dit : « On va vous envoyer quelqu'un », et c'est une quarantaine de permanents de *l'Humanité rouge* qui sont arrivés. Et là...Ouille ! Écoute, j'ai eu honte. J'ai eu honte de voir des mecs se faire massacrer comme ça. Ils nous faisaient chier depuis un an, on avait quand même envie qu'ils se prennent une rouste, mais là ça a été... Donc après, mollo. Non, parce que le problème à l'époque, - maintenant ça a changé, maintenant c'est perçu comme une composante, la CNT est là, d'autres groupes anars sont là, - mais à l'époque, on avait tout le monde sur le dos.

Barricata : Quand toi tu allais à une manif, tu ne faisais partie d'aucune organisation ? Il y avait quand même déjà des organisations anar ?
Pouy : J'ai été dans des syndicats, notamment à la CNT, quand je bossais.

Barricata : la FA, ça existait !
Pouy : Ouais, non, moi dès qu'il y a Léo Ferré dans les parages, je peux pas.

Barricata : Sinon, il y avait l'ORA (ndlr, Organisation Révolutionnaire Anarchiste) ?
Pouy : Oui, mais à l'ORA, il y avait toujours des trucs bizarres, sur quatre mecs de l'ORA, il y avait deux flics, ça on le savait depuis le début.

Barricata : Quel est le bouquin dont tu es le plus fier ?
Pouy : Aucun.

Barricata : Tu te dis pas qu'il y en a quand même certains qui sortent du lot, toi qui écris si vite, t'as des facilités pour écrire. Ce qui m'amuse, c'est le paradoxe, tu dis: « je suis pas écrivain mais... » Tu te définis comme oulipien, non ?



Pouy : Non, oulipien c'est une pratique que j'utilise de temps en temps, et dans les romans très peu, parce qu'alors là c'est un code, si tu commences à faire du «S + sept», plus personne ne comprend rien.

Barricata : Est ce que tu peux nous expliquer justement ? Parce que Raynal nous a parlé de ça la dernière fois, mais...

Pouy : Il est nul là dedans ! Non, l'Oulipo c'est une bande d'intello, moitié littéraires, moitié mathématiciens, fondée par Queneau, dans laquelle se sont rangés des gens comme Perec. Ils jouent avec le texte. Alors ça peut être des trucs tout con comme l'élipogramme, ce que fait Perec avec *La Disparition*, c'est à dire que tu enlèves une lettre.

Barricata : J'aimerais que tu nous parles des auteurs qui t'ont influencé, ou du moins qui t'ont marqué.

Pouy : J'ai un maître comme si c'était Saint François d'Assise, quelqu'un qui est en statue, auquel je ne ressemble pas, mais, dans la grande dichotomie, je suis chandlerien. Ouais, il y a Chandler, c'est vrai que le plaisir prit à lire Chandler... Sinon, Thompson, pour le noir absolu. Dans les modernes, j'aime beaucoup James Sallis, Larry Brown. J'aime bien la littérature basique, les histoires de prolos qui passent sous des camions, tout ça. J'aime pas Ellroy, j'aime pas Lehane, j'aime pas la littérature Rivages. C'est pas parce que je suis pote avec Raynal, moi dans la littérature américaine ce que je préfère, c'est la littérature basique, avec le côté Steinbeck, qui parle des gens... Je suis pas très Crumley, par exemple.

Barricata : Et chez les français, tu n'as aucune référence ?

Pouy : Chez les français, il y a Marc Villard. Des auteurs qui me font vraiment frémir, il n'y en pas beaucoup.

Barricata : Tu nous donnes des titres de bouquins...

Pouy : *Ulysse* de Joyce, *La mort de Virgile* d'Herman Broch, *Au dessous du volcan* de Malcolm Lowry et *L'affreux pastis de la rue des merles* de Guadda. Voilà les quatre livres avec lesquels je partirais sur une île déserte.

Barricata : Pour quelles raisons? Tu nous expliques un peu, le Joyce par exemple.

Pouy : Ben, c'est un roman monde, il y a tout dedans, d'abord il y a toute la littérature moderne, il y a toute la littérature d'avant, la littérature d'après, c'est la jubilation, le plaisir, et la manière de parler d'un truc sans en parler. On sent l'Irlande, le drame irlandais, l'alcool, la misère, tout ça tu le sens à travers le discours. Guadda c'est pour le langage, Malcolm Lowry, c'est pour l'alcool. Sinon, moi j'aime beaucoup Steinbeck.

Barricata : Et sinon, Herman Broch ?

Pouy : *La Mort de Virgile* raconte l'histoire de Virgile qui revient voir l'empereur, il sort de la barque et il pose le pied sur le sol romain, et donc c'est quoi, deux secondes, et c'est 800 pages, le simple geste.

Barricata : Les quatre bouquins que tu m'as cité, c'est quatre bouquins de 800 pages ?

Pouy : Ouais, parce que quand c'est bien c'est mieux quand c'est long. Ah non, il y a *le Facteur sonne toujours deux fois* (ndlr. James Cain), qui est vraiment très court et que j'admire.

Barricata : Mais tes bouquins à toi sont plutôt courts, c'est paradoxal.

Pouy : Non, mais moi je fatigue assez vite, comme j'écris vite, j'ai envie que ça termine, au bout de quinze jours ça me gonfle.

Barricata : Et tu écris comment, t'écris le matin, ou le soir, t'as ta bouteille et tu écris ?

Pouy : Je me mets sur mon Mac le matin avec ma bouteille !

Barricata : Non, mais vraiment ?

Pouy : Non, mais avant j'écrivais à la main, après j'écrivais dans les cafés, là maintenant j'ai un appartement où il y a un bureau, dans la cave, donc je peux être seul, j'écris directement sur mon ordinateur.

Barricata : T'écris dans le silence avec une bouteille ?

Pouy : Non ! Rock'n'roll à fond, faut qu'il y ait du bruit. Plus y a de bruit, mieux c'est. Sinon après tu deviens maniaque, faut pas que les enfants gueulent, faut pas que le téléphone sonne, tu deviens chiant.

Barricata : Ce matin, tu as écrit ?

Pouy : Non, ce matin j'ai donné un cours. Sinon, j'écris le matin, de 09 heures à 13h30.

Barricata : Et le reste de la journée ?

Pouy : Après, il faut rencontrer des gens, il faut faire les courses, faut faire les devoirs de maths de la petite, faire la sieste.

Barricata : Tu veux reprendre quelque chose, non ?

Pouy : Non, mais je passe pas pour un alcoolique ?

Barricata : Non, non !

Pouy : Je pourrais avoir un autre verre de rouge, s'il vous plait ?
Non, mais c'est une fausse question, faut jamais poser la question sur la manière qu'ont les gens d'écrire.

Barricata : Moi, ce qui m'intéressait, c'était de savoir si tu écrivais dans le silence, dans ton monde...

Pouy : C'est pas un problème, ça dépend des gens. C'est un problème quand les auteurs font chier avec ça. C'est vrai qu'il y

a deux mythes récurrents de l'écrivain. Il y a le modèle français, là, l'écrivain est malade, il fait chier sa famille, il divorce, il est paranoïaque, il est maniaque, il maigrit, et il a toujours un chat. Il y en a pas un qui a un perroquet, des acariens ou un serpent python, non, ils ont tous des chats. Quand ils écrivaient à la main, le chat foutait le bordel dans les feuilles et maintenant il marche sur les touches de l'ordinateur. Ils écoutent tous Mozart, et dans Mozart, c'est Don Juan qui arrive en premier à 75%. L'autre mythe récurrent de l'écrivain, c'est l'Américain, où là, il faut avoir divorcé dix fois, avoir fait dix mille métiers, être alcoolique et suicidaire, depuis Hemingway. Mais je connais pleins d'auteurs américains qui ne sont pas du tout comme ça, qui sont des pépés qui écrivent... Non, je crois que l'essentiel, c'est de savoir si les gens ne font que ça ou non, ça c'est une vraie question. C'est vrai que si quelqu'un bosse dans le social sept heures par jour et qu'il doit s'y remettre le soir, arriver à la concentration pour se mettre à écrire, c'est pas facile. Il peut se dire : « je vais écrire le week-end », mais le week-end, il y a les gosses qui veulent aller à Eurodisney. Après, il se dit, je vais écrire pendant les vacances, les autres sont sur la plage en train de faire les cons, et lui il est là en train de torcher son roman. Donc des fois ça prend dix ans. Mais quand tu fais que ça, comme moi, il n'y en a pas beaucoup des mecs qui ne font que ça, que tu as le plaisir de le faire et que surtout tu ne poses pas de question, tu n'as pas d'image à protéger, ni à te dire que tu participes à la grande littérature, tu écris très vite parce que tu te marres.

Barricata : Toi tu prends toujours autant de plaisir à écrire ?
Pouy : ouais, sinon j'arrêterais.

Barricata : Tu ferais quoi, tu te remettrais à la plomberie ?
Pouy : Non, moi je vais pouvoir demander ma retraite bientôt. J'ai calculé, je vais toucher trois mille cinq cent francs par mois, c'est bien ! Non, je sais pas.

Barricata : Tu ferais de la musique ?
Pouy : Non, de la peinture je pense. Je m'y remets de temps en temps.

Barricata : Tu as déjà exposé ?
Pouy : Non, non, alors autant pour l'écriture j'évacue tout, autant avec la peinture je suis un rat qui regarde l'Anapurna.

Barricata : Et la musique ? Tu nous parlais d'Hellfire tout à l'heure, en voyant la chronique (ndlr. Chronique dans le Barricata#11), tu disais : « ça, c'est un bon bouquin »...
Pouy : Oui, moi j'avais huit ans quand Elvis Presley a sorti son disque, donc je pouvais déjà un peu entendre, j'ai vécu avec ça. Alors c'est un peu idiot de dire que ma musique c'est le rock'n'roll version polar, mais c'est vrai. Après on nous parle du Jazz, non, moi, c'était Salut les copains.

Barricata : T'as jamais fait de musique ?
Pouy : Non, on peut pas tout faire. Non mais j'ai des grands potes historiques comme Little Bob, comme Robert... Pour moi le punk c'est le bonheur absolu, 1980, c'était le renouveau total, parce qu'avant on se faisait vraiment chier, toute la pop anglaise planante, pendant cinq ou six ans, on s'est cognés ça, il n' y avait rien d'autre qui sortait. Alors, il y avait des rockeurs français qui commençaient en 76, 77, à sortir des albums, on pouvait quand même les entendre, mais sinon, on était envahis par Pink Floyd et compagnie.

Barricata : Quand Joe Strummer est mort, t'as pleuré ?
Pouy : J'ai pas pleuré mais j'étais stressé. En plus je le connaissais, mais pas pour le rock'n'roll, je ne l'ai pas rencontré par ce circuit là. Je l'ai rencontré dans le circuit du cinéma, bizarrement. J'ai un pote qui fait des films de temps en temps et qui avait fait jouer Joe Strummer dans un de ses films. Donc, je l'avais vu comme ça. Mais je trouve que les Mescalleros, c'était pas terrible, un peu pouet-pouet.

Barricata : Et la mort de Johnny Cash ?
Pouy : Oh ! non, ça, rien à foutre. J'ai arrêté d'écouter Dylan à cause de lui, ce qui m'a fait du bien peut être aussi, parce que Dylan ça va bien cinq minutes.

Barricata : Et parmi tes collègues t'es le seul rockeur ?
Pouy : Ils n'y connaissent rien. Tu vois Jonquet parler de rock'n'roll ? Villard...Pas Hervé non, Marc Villard, il connaît un peu. Lui quand il écrit, c'est le jazz, mais il s'y connaît en rock'n'roll. C'était un copain des Dogs, ça laisse des traces. Mais il parle surtout du jazz. Raynal, il connaît rien. Si, les Forbans !

Barricata : (rires). Justement, tu peux nous raconter ta première rencontre avec Raynal, puisqu'on a eu son interprétation ?
Pouy : J'étais copain avec Pennac, et comme le grand copain de Pennac, c'était Raynal, un jour, il y a eu une réunion au sommet. Je ne sais pas pourquoi Raynal était chez Pennac, et il sortait de la douche en peignoir et quand Pennac lui a dit « Tiens, je te présente Pouy », l'autre a ouvert son peignoir. Comme ça, je n'avais plus rien à apprendre sur Raynal, ou pas grand chose. Mais il bandait pas, hein ! Je lui ai pas fait un effet immédiat à ce point là quand même. Il a la même version ?

Barricata : Ouais, ouais, c'est la même. Vous l'avez travaillée ?
Pouy : Non, c'est vrai. On raconte pleins de trucs faux mais ça c'est vrai.

Barricata : Bon, tu attends quoi de la littérature, tu attends quoi des années à venir, d'une façon générale ?
Pouy : Ben, ça va mal. Le polar, à mon avis, c'est fini, pratiquement fini. Enfin, en tant que mouvement, il y aura toujours des auteurs. Dans la littérature générale, il y aura toujours des bons auteurs, des trucs intéressants, mais est ce qu'on va en entendre parler ? Sur deux mille livres qui sortent en septembre, comment entendre parler du livre qui va nous plaire ? Et vu les restructurations dans l'édition, c'est sûr qu'on va avoir de plus en plus de « mémoires de... ».

Barricata : Le monde du polar aujourd'hui ? Moi je vois les vieux, enfin ta génération...
Pouy : Bon, nous ça y est, ça sent le sapin, nous, on subsiste à la force du dentier, mais ça ne va pas durer! D'ailleurs la plupart des vieux auteurs se cassent, non, nous, c'est fini. Mais les jeunes, ils ne sont pas en groupe, nous on a pas voulu, mais ça s'est fait comme ça.

Barricata : Il y a quoi comme jeunes auteurs intéressants ?
Pouy : Moi j'aime bien les mecs qui ont tourné autour du Serpent Noir (ndlr. collection noire des éditions Serpent à plume), Philippe Thirault, Christian Roux, des mecs durs. J'aime bien ces mecs là, ce ne sont pas des donneurs de leçons, comme d'autres dont je tairai le nom, pas de délation. Il y a des jeunes mecs très énervés, qui sont biens.

Barricata : Qu'est ce que t'appelles « énervés » ?
Pouy : Ben qui parlent de trucs qui dérangent, qui sont très contemporains.

Barricata : On ne les croise jamais dans la rue, dans les manifs, ou dans les concerts ces auteurs de polar...
Pouy : Ces jeunes là, ils ne sont pas médiatisés parce qu'ils n'ont pas envie de l'être, mais ils ont une écriture qui est très âpre, assez contemporaine, et puis surtout, ils ne font chier personne. La collection a disparu alors je ne sais pas où ils vont se retrouver. Je crois que Raynal va publier un Christian Roux. A part ça, c'est des mecs isolés, ils sont pas très intéressants. Il y a beaucoup de filles qui arrivent, pour moi, c'est un peu un malheur. Je m'explique, on dit toujours: « les femmes et le polar », c'est une question de débat, mais c'est une fausse question, il y a plus de femmes dans le polar que les gens ne le croient. Simplement les filles se sont assez peu occupées du roman noir, du roman de critique sociale, elles sont toujours beaucoup plus, soit dans les romans de mystère, soit dans les romans policiers, et énormé-

ment dans le thriller. Ce qui intéresse les filles, c'est le Mal. Ca, pour raconter des horreurs, des gens qui découpent les autres en morceaux, alors ça…

Barricata : Virginie Despentes ?
Pouy : Par exemple. Mais il y a Brigitte Aubert… Pour la psychopathologie, elles sont très fortes, nous, on n'a pas la moitié de leur cruauté.

Barricata : Et Fred Vargas ?
Pouy : Oh ! non, mais Fred Vargas, c'est du roman rose, ça. J'ai pas dit que c'était naze, mais c'est pas du roman noir. On est content quand on la lit, on est rassuré, c'est comme Pennac. La famille est reconstituée, quand il n'y a pas de famille, c'est des gens qui se regroupent en famille. C'est quand même des bons sentiments…

Barricata : Et Stéphanie Benson ?
Pouy : Stéphanie Benson, c'est la seule exception, mais Stéphanie, ça doit être un travelo! De toute façon, c'est une anglaise donc, c'est pas du jeu. Non, mais c'est vrai qu'elle est très sombre, mais elle est plus attirée par la psychopathologie que par la critique sociale.

Barricata : Quels sont les auteurs qui font une critique de la société, aujourd'hui? Parce que quand je lis du polar, je lis soit du vieux gaucho, soit du bon sentiment. Soit des vieux gauchos un peu has been, je dis ça par rapport aux vieux maos qui nous ressortent toujours leur soupe, c'est quand même agréable à lire dans le train, et parfois il y en a des bons. Soit c'est du bon sentiment, purement antiraciste.
Pouy : Oui, mais quand tu lis Soljenitsyne, tu ne vas pas lui reprocher de commencer à dénoncer le goulag, c'est son époque. Il faut nous rendre grâce d'une chose, ne pas l'oublier, c'est qu'on tourne entre cinquante cinq et soixante cinq ans, premièrement, on a des trucs à raconter sur la vie d'avant, et deuxièmement, on ne se positionne pas par rapport au monde de maintenant de la même manière que vous. Allez-y vous ! C'est à vous de créer le truc de maintenant.

Barricata : Dans le polar français que j'aime bien, il y a tes bouquins, une partie de tes bouquins, *Spinoza* vraiment c'est un bouquin que j'adore, *Larchmütz* et *RN 86* aussi, il y a les Fajardie…
Pouy : Ah ! Ben là, comme vieux gaucho ! Et Daeninckx, c'est intéressant, je déteste ce qu'il dit de temps en temps, mais il a collé à une époque…

Barricata : Daeninckx, c'est un mec qui est étudié dans les manuels de français.
Pouy : Ce qui prouve quand même qu'il a sa valeur. Il raconte ses trucs, bon je suis pas d'accord, mais il ne trompe pas son monde, c'est à dire il a toujours fait selon les codes et les grilles du roman populaire, il ne fait pas de violon. Il fait toujours des enquêtes, des histoires d'amour lamentables - Daeninckx et l'amour, ça pourrait être un sujet de thèse- mais il est réglo par rapport à ça. Alors qu'il y en a qui sont pas du tout réglo, qui font du polar en se prenant pour Christine Angot.

Barricata : Est ce que tu as lu les bouquins de Pécherot ?
Pouy : C'est comme Daeninckx, c'est un truc très classique. Ce que je lui reproche c'est qu'il voue une admiration pas possible à Léo Malet, et moi je hais Léo Malet, donc tout ce qui touche à Léo Malet, je crache dessus. Pas parce que c'était un vieil anar, il a jamais été anar, si tous les anars sont comme Léo Malet, on est mal barré. C'est surtout un ancien surréaliste, ce qui est quand même, pour moi, une faute, deuxièmement il suffit de lire certains de ses bouquins pour voir qu'il y a des paroles qui lui ont échappé. Comme Jean Amila, qui est un personnage intéressant, par rapport à ses positions sur le rapatriement des brigadistes, mais ça n'empêche pas que quand tu lis «ce mec puait l'arabe», on a beau être dans les années cinquante…

Barricata : Donc si tu as un jeune auteur, ou plusieurs, à nous conseiller, ce serait ?
Pouy : Philippe Thirault, Christian Roux. Il y en a des classiques qui sont pas inintéressants, Slocombe, c'est très classique, c'est un peu chiant, mais il fait l'effort de faire du roman populaire. C'est marrant parce que quand les jeunes s'y mettent, ils me déçoivent un peu. Luna Satie, dont le gros dit « ouais, le grand roman rock'n'roll, vous l'avez dans le cul profond, les gars… », je l'ai lu, on dirait de la critique rock dans *Aujourd'hui Madame*, c'est des mecs qui ressemblent à Deep Purple. Alors les jeunes, je les attends un peu. Faut vous mettre à écrire, hein ! Nous on a représenté une époque, maintenant on ne la représente plus. ★





Boris Akounine ou la renaissance d'une littérature populaire russe.

Les romans populaires, construits autour des thèmes de l'aventure, du romanesque ont, de tout temps été particulièrement méprisés par la critique. La bourgeoisie littéraire a traité et traite avec condescendance, une écriture vouée aux seuls plaisirs du divertissement. Seule réalité de ce dédain, le caractère parfois ennuyeux voire agaçant des personnages récurrents qui ignorent vieillesse, affres de la vie comme s'ils semblaient figés dans une éternité de plume franchement désuète. On pensera à Hercule Poirot, Miss Marpple ou autres Cadfaël. Certes Conan Doyle tua Sherlock Holmes – pour, finalement, le faire ressusciter quelques années plus tard sous la pression de ses lecteurs –, non pour mettre un terme à la vie du plus légendaire des détectives, mais pour se débarrasser d'un personnage qu'il jugeait indigne du reste de son œuvre, essentiellement du (bon) roman historique.

Alors quand un auteur géorgien inconnu en France, Boris Akounine (pseudonyme de Grigory Chkhartishvili, aucun lien de parenté avec Michel, père de l'anarchisme), « enfante » un personnage de policier dans la Russie de la fin du XIXe siècle – les aventures de Eraste Fandorine commencent en 1876 pour s'achever vers 1921 –, le lecteur ne peut qu'être dubitatif. Pourtant Akounine, à l'aide de trois clefs, va nous offrir l'un des héros les plus attachants de ces dix dernières années.

L'histoire au service du romanesque

En pleine mode de flics du Moyen Âge, de détectives de l'Égypte ancienne, ou d'enquêteurs en plein Japon médiéval, le lecteur peut être circonspect devant un énième ersatz de Guillaume de Baskerville, héros du Nom de la Rose, sans doute à l'origine de plus d'une vocation. Cette mode du roman d'histoire et une production éditoriale importante ont particulièrement dévoyé l'utilisation du cadre historique ; celui-ci devenant plus un prétexte commercial qu'un réel élément littéraire : trois pyramides, un sphinx, un dominicain, quelques repères chronologiques et l'affaire est dans le sac. L'histoire en littérature mérite d'être perçue autant par les richesses des événements portés (la chronologie) que par le terreau social, politique, voire religieux qu'elle porte. Et c'est cette utilisation de l'histoire (riche) de la Russie qui fait du cycle des aventures de Eraste Fandorine, un vrai délice. Chaque volume est prétexte à la découverte : regards sur la décadence, la corruption de la monarchie des Romanov, décadence annonçant 1917 ; sur les conditions de vie du commun des mortels ; sur les évolutions technologiques – le regard émerveillé des policiers russes devant les premiers téléphones etc.

L'histoire est plus qu'un décorum pour Akounine, elle est un personnage à part entière.

Un hommage permanent à la littérature populaire

Autre clef incontournable du succès de



cette saga historico-policière, les influences de Boris Akounine. Chacun des sept titres est un dépaysement, l'écriture, la structure narrative n'étant jamais les mêmes. Derrière le tour de force littéraire, il y a l'envie d'un auteur de rendre hommage aux grands anciens de la littérature populaire de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Citons, Conan Doyle mais aussi l'Arsène Lupin de Leblanc, toute la littérature populaire née de la légende urbaine de Jack l'Éventreur, etc. Sous la plume du Russe, le pastiche prend toute la force d'un hommage à une littérature, rappelons-le une nouvelle fois, bien peu célébrée. L'hommage devient cocasse quand le clin d'œil à Arsène Lupin côtoie des références aux plus grands auteurs russes classiques comme Gogol ou Boulgakov. Akounine aime toutes les littératures et fait acte d'un véritable manifeste contre les ghettos élitistes qui gangrènent (pour causes économiques bien sûr…) le plaisir simple de la lecture.

Fandorine, un personnage attachant

Comment ne pas évoquer le personnage de ce policier russe – une fois n'est pas coutume ! – si sympathique ? Héros tout en contraste, qui semble invincible dans la déduction, mais que les affres de ses enquêtes n'épargnent pas (amis, femmes collègues, il ne fait pas bon d'être dans l'entourage du conseiller d'État. Eraste Fandorine « s'en prend plein la gueule ». Il titube mais continue d'avancer, ne baissant pas les bras. Pour autant, il est tout sauf un super-héros et les horreurs engendrées par la misère dans les bas-fonds des quartiers pauvres de Moscou ne le laissent pas indifférent. Son regard politique sur le tsarisme qu'il sert évolue lui aussi et nous attendons avec impatience les épisodes qui vont jeter Fandorine dans la révolution de 1917 et de savoir s'il rejoindra le camps des soviets. ★

Gregor Markowitz

Bibliographie Boris Akounine

Azazel

1876. Première enquête d'un Eraste Fandorine, jeune policier, très Rouletabille qui affronte une mystérieuse organisation secrète dont les ramifications remontent au plus haut niveau de l'État. Ce roman plutôt guilleret s'achève vers une fin des plus cruelle pour le héros. Le déjanté cinéaste Paul Verhoeven a acheté les droits du livre.

Presse de la Cité, traduit du russe par Odette Chevalot, en poche chez 10/18.

Le Gambit turc

1877. La guerre fait rage entre la Russie et l'Empire ottoman qui a infiltré un agent dans l'état-major tsariste. Fandorine laisse le premier rôle du roman à une féministe, Varvara Souvorova, qui tente d'innocenter son fiancé, accusé d'être le traître. Notre héros, devenu bègue suite aux horreurs vécue dans Azazel, fera tout pour aider la jeune fille.

Presse de la Cité, traduit du russe par Irène Sokologorsky, en poche chez 10/18.

Léviathan

1878. Le roman le plus Agatha Christie de Akounine : un huis clos dans un paquebot alors que Fandorine revient d'un long séjour au Japon accompagné de son ami et fidèle serviteur Massa, maître en arts martiaux.

Presse de la Cité, traduit du russe par Odette Chevalot, en poche chez 10/18.

La Mort d'Achille

1882. Un pastiche de *la Vallée de la peur* de Conan Doyle avec un récit construit en deux parties bien distinct. Fandorine tente de découvrir qui a pu assassiner le jeune général « Achille » Sobolev, héros populaire et populiste, logeant dans le même hôtel que lui.

Presse de la Cité, traduit du russe par Irène Sokologorsky et Louis Daguinot, en poche chez 10/18.

Missions spéciales



Deux enquêtes pour le prix d'une. Dans *le Valet de pique*, la tendre nostalgie de Akounine pour le XIXe siècle ressort avec un hommage à Maurice Leblanc où Fandorine traque un Arsène Lupin moscovite irrévérencieux (et subversif) pour la noblesse en place. *Le Décorateur*, seconde enquête, nous plonge dans un univers étouffant. L'auteur s'attaque à l'un des grands mythes de la littérature populaire et policière, Jack l'Éventreur. Une série d'assassinats atroces perpétrés contre des prostituées ensanglante Moscou en ce début de Pâque 1889 à la veille d'une visite historique du tsar dans l'ex-capitale de l'Empire russe. Pour Fandorine, le boucher de Whitechapel et le meurtrier moscovite ne serait qu'un seul et même meurtrier. Akounine conduit son héros droit aux enfers comme si une telle enquête ne pouvait laisser un homme intact. La « routine » des trois derniers romans est balayée dans un final hallucinant.

Presse de la Cité, traduit du russe par Odette Chevalot et Paul Lequesne ;

Le Conseiller d'État

1891. Le plus politique des aventures de Fandorine cette fois aux prises (chronologie historique oblige) avec les révolutionnaires. Faisant fi d'un impressionnant service de protection, un groupe de nihilistes, le Groupe de combat (en référence l'Organisation de combat, branche armée des socialistes révolutionnaires), assassine le général Khrapov. Fandorine est chargé d'identifier le mystérieux agent qui, au sein même des services de sûreté, renseigne les nihilistes qui peuvent à leur guise liquider les figures du régime tsariste. Ce que Fandorine ignore, c'est que Grine – pseudonyme en l'honneur de Ignati Grinévitski, l'assassin du tsar Alexandre II, tué la même année –, le chef des révolutionnaires, cherche, lui aussi, à percer l'identité de ce camarade qui aide tant leur cause.

Presse de la Cité, traduit du russe par Paul Lequesne ;

Altyn Tolobas

1995. Où le héros est sir Nicholas Fandorine, citoyen anglais… Pour des raisons encore inconnues, Fandorine a fait souche en Angleterre et ce Nicholas est son petit-fils qui, pour la première fois, visite la mère patrie familiale à la recherche de ses origines. Le début d'un nouveau cycle (un deuxième tome sorti en Russie) où une nouvelle fois Akounine surprend avec un style littéraire complètement différent des autres opus de la série en flirtant avec le pastiche dont la Russie eltsinienne et livrée au capitalisme mafieux est la cible.

Presse de la Cité, traduit du russe par Odette Chevalot.



En Italie, la justice arbore la chemise brune, ceux qui luttent ont deux issues: la prison ou la mort.

Le 20 mars 2004, à la demande de notre vieux compère Renato, la Brigada jouait à Milan, devant 1200 personnes, en soutien à la famille de David Cesare, dit Dax, un militant assassiné un an plus tôt par les fascistes. Depuis quelques mois, nos camarades italiens accusent le coup, ils sont régulièrement agressés par les néonazis, et harcelés par une justice qui protège décidément toujours les mêmes… Une partie des bénéfices du concert du 5 juin, au CAES, leur sera reversée.

8 Février 2003 : Le RASH ITALIA est en pleine «ligne de feu» à Livorno, avec les uniques supporters communistes militants italiens, et peut-être mêmes européens, les Brigate Autonome Livornesi. Les flics décident de bloquer les néonazis (le match oppose en effet Livorno à Verona) hors de la ville, certains que si la merde brune avait seulement vu la périphérie de Livorno, on aurait vécu un autre G8… Il y a des keufs qui n'oublieront pas facilement cette journée, moi non plus, d'ailleurs, car ce dimanche a été le dernier passé au côté de Dax dans la chasse au porc en bleu. Alex aussi était avec nous, tout comme Marta.

Le 16 mars 2003, à Milan, Dax est tué par les néonazis. Rien ni personne ne pourra plus jamais guérir cette blessure. Alex lutte entre la vie et la mort, victime de 17 coups de couteau au poumon et dans le dos. Le 22 mars, lors de la manif qui fait suite aux funérailles de Dax, il y a une ambiance étrange: on ne voit pas trop de flics en tenue, mais il y a un tas de mecs louches avec le visage masqué, et on ne sait pas trop qui ils sont. Ils viennent dans les différents blocks de la manif, forcément tendue. Nous tentons d'assaillir un pub, le Red Lion, fréquenté par les Commandos Tigre (les supporters de droite de Milan, qui quelques mois plus tôt, ont agressé à 20 contre 4, hors des tribunes, Orlando, Dax et autres deux redskins de l'O.R.So, le plus jeune a eu le nez cassé). Celui qui écrit ces lignes sera l'unique personne poursuivie pour toutes les embrouilles de la journée: perquisition, chefs d'imputation graves (vol à main armée). Tous mes mouvements, tous mes faits et gestes sont désormais surveillés, et mon portable ainsi que ceux de ma famille, sur écoute. Ma situation n'est pas brillante, je suis renvoyé à la barre avec tous les chefs d'accusation confirmés.

Selon les rapports policiers, j'ai l'honneur d'être un « personnage connu et de première ligne du mouvement antagoniste du Sud-Italie ». Ils enquêtent sur mes contacts avec « les extrémistes français et allemands ». Pendant ce temps, les nazis bougent assez bien: à trois contre un, ils attrapent Nico, un militant anarchiste de l'O.R.So. et du R.A.S.H. à la porte de son domicile et lui ravagent le visage à coups de boots (il a désormais une plaque de fer sous l'œil). Un mois avant la mort de Dax, un bonehead avait déjà poignardé Nico. Le soir de Pâques, dans la rue de l'O.R.So., une quinzaine de boneheads et hammerskins agressent avec des couteaux 4 camarades redskins de l'O.R.So: Dave, militant du R.A.S.H. Milan, reçoit un coup à la hanche et un autre, plus grave, à la jambe.

Et, last but not least, le 24 Mars 2004, pour avoir chaudement prié trois jeunes connards portant croix gammées et croix celtiques de quitter le train qui emmenait, le 17 Janvier, les camarades de Milan à Genova pour une manif antifa, Orlando et Marta de l'O.R.So., plus autres deux camarades toujours de Milan, vont en taule, sur la seule base de la déclaration des « fiers » white warriors faite à la police, sans une seule preuve. Marta a obtenu l'astreinte à résidence, ainsi qu'un autre camarade irréprochable, mais la situation la plus critique reste celle d'Orlando, déjà condamné, qui a été transféré à la prison d'Alessandria, puis à celle d'Asti, dans le Nord-Ouest de l'Italie. Personne parmi nous, n'a encore pu le voir encore.

Les commentaires sont, je crois, inutiles. Merci pour l'espace donné a notre lutte. United and strong, we'll win! We'll never walk alone: Dax fight with us! ★

Xrenato, R.A.S.H. Italia.



Colonie d'Aromai, près de Bethléem.

RETOUR EN PALESTINE OCCUPÉE

En avril, nous sommes repartis en Palestine. La situation n'en finit pas de se dégrader.

Mercredi 14 avril. 03h30, le réveil sonne, il est tôt et je n'ai quasiment pas dormi. Cela n'a pas d'importance, il est temps de se diriger vers Roissy. Après six mois de mobilisation, l'heure est venue pour nous de repartir en Palestine pour finaliser le projet Yanoun. (cf Barricata #11). En quatre concerts à Rennes et Paris (Kochise, Brigada, Brixton Cats, Spermicide, Los Tres Puntos, Guarapita, Homeboys…), plus des gestes de solidarité des uns et des autres, de Limoges à Lyon; grâce à l'investissement militant de la CNT et des CCIPPP (les missions civiles pour la Protection du Peule Palestinien), nous avons finalement réussi à rassembler la somme escomptée. Nous partons avec 7500 euros.

Pour nous rendre de l'autre côté de la Méditerranée, nous avons évidemment choisi les vols les moins onéreux, il faut donc faire une étape par l'Autriche. La navette Paris-Vienne ne pose aucun problème, mais à l'embarquement du vol pour Tel Aviv, c'est une toute autre affaire. Suite à l'assassinat de Cheikh Ahmed Yassine le 23 mars, les services de sécurité israéliens sont sur les dents, ils craignent les représailles tant annoncées par la branche militaire du Hamas, les brigades Ezzedine Al Qassam. Comme la fois précédente, je réponds à un interrogatoire très strict. Face à la pression psychologique, à la tension, un instant, je me sens las et j'ai la tentation de faire demi-tour.

15h. Arrivée à l'aéroport David Ben Gourion. Nouvel interrogatoire, mais plus détendu. J'annonce que je viens en Israël pour rendre visite à des amis musiciens. Ce n'est pas tout à fait faux, mais j'ai soigneusement omis de mentionner qu'il s'agissait des musiciens de l'ancien groupe hardcore anarchiste Dir Yassine. Dehors, il fait au moins trente degrés, le soleil tape dur pour la saison.

17h. Après un trajet de 50 kilomètres en taxi, il n'est plus question d'utiliser les bus, nous arrivons à Jérusalem. Passage immédiat par l'AIC (l'Alternative Information Center), un bureau qui rassemble des militants anticolonialistes israéliens. Surprise, l'infatigable Michel Warschawski, dit Mikado, un des dissidents les plus connus (cf interview. Barricata #11) est présent. Comme à son habitude, il décrypte la situation actuelle pour un groupe de militants d'Europe de l'Ouest. En quelques secondes, je retrouve un visage d'Israël qui ne prête pas le flanc au désespoir politique.

19h. Retour à l'hôtel où nous avons séjourné plusieurs semaines l'été 2003, au cœur de la vieille ville et des quartiers arabes. A la nuit tombante, nous refaisons le tour de cette cité extrême et fascinante : porte de Damas, porte des Lions, mont des Oliviers… J'ai le sentiment de revenir dans un endroit familier.

Jeudi 15 avril. Pour avancer sur le projet d'achat d'un minibus pour les écoliers de Yanoun, nous rencontrons plusieurs militants palestiniens. Dans le village, la situation semble inextricable. Les habitants se sont réunis en conseil à plusieurs reprises mais ils n'arrivent pas à trancher entre l'achat ou la location. Aucun camion d'occasion ne semble disponible pour l'heure. Les pistes lancées depuis la France n'ont pas abouti.

Nous partons à Beit Sahour, près de Bethléem, afin de rencontrer une activiste de l'AIC connaissant particulièrement bien Yanoun et ses habitants, pour qu'elle nous éclaire, afin de ne pas commettre une bourde une fois sur place.

Malgré les articles alarmistes lus dans la presse la semaine d'avant, et le soi-disant bouclage total des territoires, nous constatons qu'il est encore possible de se déplacer, mais plus difficilement. Il existe tou-

jours un système de taxis collectifs, mais ils doivent emprunter des itinéraires plus longs. C'est plus chaotique.

Le checkpoint de Bethléem a changé. Il est désormais équipé d'un détecteur de métal. Il s'est agrandi. Les soldats de Tsahal sont embusqués derrière des mitrailleuses et braquent tous ceux qui s'approchent. Scène quotidienne et banale de l'occupation. A 500 mètres, nous apercevons des grues et un chantier gigantesque, celui de la colonie d'Aromai qui n'en finit plus de s'étendre.

Beit Sahour est un faubourg de Bethléem, comptant 11000 habitants. L'AIC y a ouvert un deuxième bureau, en terre palestinienne. La militante que nous rencontrons est catégorique : il ne faut pas acheter de bus à Yanoun, cela va créer trop de tension entre les villageois. Il faut au contraire prolonger, aussi longtemps que possible, le système de location d'une navette-taxi, car cela ne génère aucune convoitise et donne du travail à deux chauffeurs, et par extension, cela fait vivre deux familles.

A Beit Sahour, nous faisons la connaissance de Nassar, qui gère le Jadal Center, un centre populaire pour la culture et le développement. Il s'occupe d'éducation de la population (projections, débats, concerts). Il écrit dans News From Within, l'excellent magazine de l'AIC, rédigé conjointement en anglais, par des Israéliens et des Palestiniens. Ancien rédacteur en chef du journal Al-Hadaf du FPLP, il est l'auteur de Smalls Dreams, un petit recueil de nouvelles sur le quotidien des Palestiniens. (cf extrait supra). De retour à Jérusalem, je m'empresserai d'acquérir Des Hommes dans le soleil, de Ghassan Kanafani, son écrivain de référence, assassiné en 1972 par les services secrets israéliens.

Vendredi 16 avril. Tôt le matin, nous décidons de partir pour Yanoun. Le village se situe à 70 kilomètres au Nord. Grâce à nos passeports, nous passons sans grande difficulté les différents checkpoints. Par contre, il est inenvisageable d'espérer entrer à Naplouse. La ville, haut lieu de la Résistance, est bouclée. Le long de la route 60, sur tous les panneaux, les indications en arabe ont été recouvertes de peinture noire par les colons. La négation de la présence d'un peuple sur sa terre commence ainsi, prosaïquement. A l'approche du village, nous constatons des changements. Les trois derniers kilomètres sont désormais bitumés, et le générateur est devenu désuet, puisque de grands pylônes électriques courent depuis la ville voisine d'Aqraba. Yanoun à l'heure de l'électrification… Ces projets ont été financés par l'ONU et le gouvernement belge. Yanoun, le petit village palestinien fort médiatisé, est devenu un symbole, les soutiens affluent. La vallée est verte, les oliviers centenaires se dressent toujours fièrement, et les moutons paissent. La dernière exaction des colons d'extrême droite d'Itamar remonte à une quinzaine de jours, ils ont empoisonné quelques bêtes. La nuit, grâce à la luminosité des nouveaux pylônes, les projecteurs des avant-postes de la colonie, qui surplombent le village, sont moins effrayants. On ressent moins l'atmosphère concentrationnaire… Pour Yanoun, métaphore d'une Palestine qui refuse l'expulsion, tout va mieux. Une famille qui avait fui en octobre 2002, vient d'ailleurs de s'y réinstaller, portant à près d'une centaine le nombre d'habitants.

Nous rejoignons la maison dite « des internationaux », celle qui est dévolue aux observateurs étrangers, chargés de surveiller les colons. Le soir, nous participons à une réunion du conseil villageois. Les choses sont très claires : les habitants préfèrent que nous prolongions la location de la navette, pour éviter les frais d'assurance, de maintenance, et les rivalités. Un minibus payé par des militants allemands assurent déjà quatre voyages par jour, du village à l'école. Avec la somme que nous ramenons, et que nous versons sur le compte bancaire du conseil, la navette est financée *a minima* jusqu'en juin 2006.

Samedi 17 avril. C'est le samedi, jour de shabbat, que la probabilité de voir des colons armés dans le village est la plus forte. Nous décidons donc de rester une journée supplémentaire à Yanoun. Nous en profitons pour discuter avec les villageois, pour nous promener dans leur belle vallée et pour goûter les productions locales (fromage, tomates séchées, huile d'olive). Pour le lendemain, nous planifions avec un taxi un départ vers Jénine, en passant par la vallée du Jourdain, afin d'éviter les checkpoints. Mais le soir même, Abdel Aziz Al-Rantissi, le successeur d'Ahmed Yassine à la tête du Hamas, est abattu à Gaza. La situation va forcément se tendre. Notre taxi nous appelle pour annuler la course jusqu'au camp de Jénine, car le lendemain, il sait qu'il y aura des barrages volants un peu partout en Cisjordanie, que tous les accès seront bloqués. Il nous propose néanmoins d'essayer de nous rapprocher de Ramallah, donc de Jérusalem.

Dimanche 18 avril. Nous quittons Yanoun. Suite à l'exécution de Rantissi, les villageois accusent le coup. Ils savent que pour tenter d'aller travailler à Naplouse, distante de seulement 15 kilomètres, cela va devenir encore plus difficile, voire impossible. Il leur fallait déjà trois heures, en comptant l'attente aux barrages, désormais, les militaires leur en feront baver encore plus, au nom de la loi du plus fort !

Nous n'avons pas parcouru 7 à 8 kms que nous sommes bloqués par un checkpoint volant. Il ne s'agit en fait que d'un véhicule blindé, garé en travers de la route, mais certains Palestiniens attendent depuis plusieurs heures déjà… Les soldats sont surexcités et manquent totalement de sang froid. Un appelé nous met son M16 sous la gorge et nous interpelle : « tell me the truth. What


Checkpoints, occupation: scènes de la vie quotidienn



Sur les murs de Ramallah.

do you really think of Israel, of my country?… » Nouvel exemple de l'arbitraire quotidien.

L'après-midi, nous arrivons finalement à Jérusalem. La ville est comme morte, toutes les boutiques sont fermées, sans exception. Trois jours de deuil et de grève ont été décrétés par l'Autorité Palestinienne. Nous regardons El Jazira, les obsèques de Rantissi rassemblent plusieurs dizaines de milliers de gazaouis. Toutes les bannières des mouvements de Résistance, sans exception, sont arborées par la foule.

Lundi 19 avril. L'opération « un bus pour Yanoun » étant de fait achevée, nous décidons de nous concentrer sur d'autres projets possibles en direction de la Palestine. Nous rendons visite à Nassif, à l'UPMRC de Ramallah (cf interview dans Barricata 11). Il nous avait accueillis à plusieurs reprises dans son centre pour la jeunesse l'été précédent. Nous passons le chekpoint de Kalandia, le plus vaste de Cisjordanie. Il est de plus en plus étendu, les blocs de béton destinés à entraver la circulation se multiplient.

A Ramallah, en ce surlendemain de l'exécution de Rantissi, la tension est palpable, les regards menaçants et l'atmosphère pesante. Sur les murs, des portraits des chefs du Hamas à foison. Je mesure le chemin parcouru par l'organisation fondamentaliste en quelques mois… Au milieu des affiches des militants martyrs en armes, le portrait d'une grande voix palestinienne désormais éteinte : l'intellectuel Edward Said. Sur la place centrale, la place des Lions, des jeunes du Hamas tiennent meeting. Nous retrouvons Nassif, l'ancien du parti du peuple palestinien, activiste de l'UPMRC. Il est entouré d'étudiants de Bir Zeit, filles et garçons, à l'aise en anglais comme en français, la future élite de la Palestine libre, si celle-ci voit le jour. Nous évoquons la session 2004 des camps d'été de formation et d'épanouissement de la jeunesse. Comme il peine à boucler le budget, nous proposons de faire un geste. De fait, les bénéfices du concert du 3 juin, dans le cadre du festival Barricata, seront reversés à l'UPMRC.

Il faut un peu plus d'une heure pour revenir sur Jérusalem (moins de 15 kms…). A Kalandia, nous croisons trois ambulances, puis nous nous retrouvons au cœur d'une fusillade. Des jeunes Palestiniens arborent un drapeau et jettent des pierres sur les véhicules blindés de Tsahal. Les soldats israéliens répliquent avec leurs fusils-mitrailleurs. Face à cette scène d'Intifada, on prend brutalement conscience du déséquilibre des forces : des pierres contre des balles. La jeunesse palestinienne est là, fière, debout, téméraire, voire inconsciente. Le combat est inégal, mais il s'agit d'une lutte pour la justice et la dignité. Dans un pareil cas, nous savons où se situent les nôtres…


Mosquée, affiches cheikh Yassine

Le soir, nous dînons avec un membre du forum des familles endeuillées. Il a perdu une fille dans un attentat. Il lutte désormais au côté des Palestiniens pour une paix juste et pour la fin immédiate de l'occupation des territoires. Son statut de père endeuillé lui confère une certaine légitimité au sein de la société israélienne. Il fait le tour des lycées et diffuse son message de paix et de rapprochement des deux sociétés, si proches culturellement. Il paraît néanmoins épuisé de ramer à contre courant, et la politique actuelle du gouvernement Sharon ne lui inspire que mépris. Son épouse et ses enfants se sont installés en Europe.

Mardi 20 avril. Nous allons à Beit Sahour pour revoir Nassar et envisager un travail commun. Il souhaiterait installer un studio dans son centre afin d'aider les groupes de musique locaux à enregistrer leurs productions. S'adressant à des musiciens, la proposition fait évidemment écho. Nous réfléchissons actuellement à la faisabilité de ce projet… Vous en saurez davantage à la rentrée 2004. Dans tous les cas, nous cherchons à soutenir, avec nos petits moyens, et consciemment, les militants dont nous nous sentons idéologiquement les plus proches. En Palestine, il s'agit des marxistes ou anciens marxistes, puisque le courant libertaire n'existe pas. Force est de constater


Le Mur de l'Apartheid, Bethléem.

que la mouvance « laïque » est à la peine, qu'elle s'est recentrée sur un travail d'éducation populaire, en direction prioritairement de la jeunesse, c'est un pari sur le futur.

A Bethléem, nous constatons avec effroi l'avancée du Mur de l'apartheid, de 8 mètres de haut ! Il s'engage jusqu'au tombeau de Rachel (un lieu saint juif), coupe la ville en deux et protège trois blocs de colonies. Nous rencontrons un cartographe palestinien, qui images-satellite à l'appui, nous dresse un exposé brillant. Allez, quelques faits et chiffres en guise de compte-rendu… « Les accords d'Oslo 2 en 1994 avaient prévu un délai de 18 mois pour créer un État palestinien indépendant. 95% de la Cisjordanie devait revenir aux Palestiniens. Force est de constater que rien n'a été appliqué, d'où la perte de crédibilité des négociateurs. Si en 2002, on comptait 410 000 colons dans les territoires, ils étaient 435 000 en 2003, soit 25000 de plus, avec 282 points d'implantation coloniaux vus par satellites, dont 210 colonies officielles en Cisjordanie et 21 à Gaza. Le gel des colonies prévu en 1993 et l'ouverture d une période de paix ont permis dans les faits une augmentation considérable du nombre d'habitations dans les colonies. Plus qu'une multiplication, c'est une expansion des colonies existantes qui s'est produite. Avec Sharon, c'est la destruction de maisons palestiniennes qui est en hausse. La Cisjordanie compte 400 routes bloquées par l'armée et 125 checkpoints. Cela allonge considérablement le temps de transport quotidien des palestiniens. Par exemple, pour parcourir Ramallah-Bethlehem, on est passé de 30-45 minutes à 2h30-3h de trajet, avec des détours incroyables. La colonisation et la volonté d'obtenir des routes rapides donnant un accès direct aux implantations entraîne des dégâts considérables: destruction de 750 000 arbres pour la construction d'une by-pass road à Gaza ! »

Mercredi 21 avril : Retour à Ramallah pour une nouvelle visite à l'UPMRC. La ville s'est apaisée. Au checkpoint de Kalandia, les militaires sont étonnamment affables, et pour cause, les Machsoum Watch sont présentes. Ce sont des dames qui se postent à côté des soldats et notent/dénoncent toutes les bavures. Le soir, nous quittons Jérusalem pour Tel-Aviv. Federico, l'ancien chanteur de Dir Yassine, membre des Anarchistes contre le mur (cf interview), nous accueille. Nous dormons au centre social de Jaffa. Longues discussions avec ce courageux dissident absolu, qui, comme les Palestiniens, est régulièrement la cible des balles de Tsahal.

Jeudi 22 avril. Il est désormais temps de regagner la France. Dans la pittoresque ville de Jaffa, nous buvons un jus de fruit qu'un serveur keupon vient de nous préparer. Il nous passe « A.C.A.B ». Je suis à quelques milliers de kilomètres de chez moi et un gus me fait écouter les 4-Skins et Rancid ! On n'échappe pas à un certain déterminisme…

Nous quittons cette terre de feu, d'acier, de sang, fort soucieux. L'avenir de la Palestine paraît bien sombre. La colonisation n'en finit pas de progresser. L'occupation militaire, les destructions de maisons, les assassinats se poursuivent au mépris de toutes les conventions internationales. L'État israélien dénie aux Palestiniens le simple droit à un territoire viable, il ne leur laisse que quelques confettis épars, sans continuité aucune. Le nettoyage ethnique se poursuit, méthodique-


Villageoise de Yanoun.



Quelques questions à Federico, chanteur punk hardcore israélien au discours sans équivoque.

Barricata : Tu fais partie de la scène punk israélienne et tu es aussi un militant anarchiste. Quel sens cela a t-il dans ce pays ?

En Israël, être anarchiste signifie que tu es contre le consensus du « Nous sommes tous juifs ». Car ceci est un accord tacite pour la majorité des habitants de ce pays et c'est ce qui fait que même de gauche, les gens sont complices des expulsions, de la torture et du meurtre des Palestiniens car pour eux, ceux-ci menacent l'existence d'Israël en tant qu'Etat juif. Et bien sûr, en tant qu'anarchistes nous voulons que cet Etat raciste et « génocidaire » cesse d'exister.

Pour la majorité des Israéliens (comme partout ailleurs), les anarchistes sont des hooligans, mais puisque il est impossible (et pas vraiment recommandé à mes yeux) d'éviter d'être labellisé, je préfère risquer d'être vu comme un stupide fauteur de trouble plutôt que d'être rattaché à cet espèce de spectre « démocratique » qui trouve toujours des justifications légales aux pires injustices.

Pour ce qui est du mouvement anarchiste ici, et bien, il ne réunit que quelques dizaines d'activistes qui, la plupart ont entre 20 et 30 ans, même si quelques uns sont plus jeunes ou plus âgés. Cela fait un peu plus d'une dizaine d'années maintenant qu'il existe, avec des hauts et des bas, mais il n'a jamais été aussi sérieux et engagé qu'aujourd'hui. Nous ne sommes en aucune façon persécutés, mais beaucoup d'entre nous ont été interrogés par la police secrète, ou ont leur téléphone portable sur écoute et la police essaie d'infiltrer le mouvement depuis des années. Mais le mode de vie de la plupart d'entre nous, en plus du fait qu'Israël est un petit pays, ne leur facilite pas la tâche. Ceux qui voudraient trouver des infos sur l'histoire de l'anarchisme en Israël, peuvent se procurer *It's all lies*, distribué en Europe par AK Press, qui est une compilation des pamphlets et articles ayant une perspective anarchiste des années 70 à nos jours. Il contient aussi une compilation CD de groupes punk/hardcore.

En ce moment il y a deux centres anarchistes en Israël : L'un à Tel Aviv, le « Salon Mazal » qui regroupe une librairie, une bibliothèque, un bar restaurant végétarien et vegan et qui organise des séances de cinémas, des expositions et des débats. L'autre, s'appelle Mapach et se trouve à Jaffa (considérée comme beaucoup comme la « partie arabe » de Tel Aviv, même si Jaffa est plus vieille de 4000 ans que Tel Aviv). Ce centre est plus d'inspiration punk. On y trouve aussi une bibliothèque, on y organise des meetings, mais il y a aussi un local de répétition et un atelier de sérigraphie. Un nouveau centre anarchiste devrait ouvrir à Haïfa (la troisième ville d'Israël) cet été.

Un groupe où l'on trouve aussi beaucoup d'anarchistes, c'est « Maavak Echad »

(« Un seul combat ») qui lutte à la fois sur l'oppression humaine et animale et qui organise des manifestations hebdomadaires, des actions directes et édite des livres et autres écrits. Il y a aussi le groupe écologiste radical « Peula Yeruka » (Action verte ») qui regroupe pas mal d'anarchistes.

Barricata : Quelles sont tes activités ?
Politiquement, la plupart de mes activités en ce moment concernent la Palestine où je me rends pour empêcher l'IDF (« Force de Défense Israélienne », même si le terme de « Force d'Occupation Israélienne » est plus approprié) de commettre encore plus d'exactions qu'ils n'en font déjà. Il est difficile de mesurer la portée de notre action, particulièrement parce que certains de nos camarades anarchistes ont été tabassés ou se sont faits tirer dessus, ce qui prouve d'ailleurs que la brutalité militaire ne se limite pas aux Palestiniens. Mais ne vous méprenez pas sur mon propos, il serait bien sûr ridicule d'essayer de comparer cela à ce qu'endurent les Palestiniens. Nous pouvons toujours rentrer dans nos confortables maisons, à l'intérieur de la « Ligne Verte » (la frontière établie en 1967) alors que les Palestiniens subissent une répression très dure à chaque instant de leur vie.

Barricata : Ces derniers temps, nous avons entendu parler des « Anarchistes contre le mur », peux-tu nous expliquer de quoi il s'agit et combien cela regroupe de gens.
Les « Anarchistes contre le mur » est une des appellations que nous utilisons pour les actions dont j'ai déjà brièvement parlé dans la question précédente. Cela signifie que quand nos camarades Palestiniens nous demandent d'être présents dans une action en Palestine, nous partons en bus ou en voiture, nous joindre à eux. Il serait trop compliqué d'expliquer ici les divers statuts des différentes régions, mais il n'est en tout cas pas trop difficile pour les Israéliens de traverser la Palestine et c'est juste à quelques minutes de la partie centrale d'Israël.
L'idée des « Anarchistes contre le mur » était d'exprimer notre solidarité avec les Palestiniens engagés dans un mouvement populaire par des actions directes non violentes. Beaucoup de gens veulent ignorer que la majorité des Palestiniens ne sont pas les bombes humaines caricaturales dont les médias (avec la bénédiction d'Israël et de ses alliés de Washington) nous font le portrait, mais des gens tranquilles qui ne demandent que de la dignité et ce qui leur est dû mais leur a été volé par la force. Nous pensions aussi que notre présence allait diminuer les outrages et les tirs de l'armée à leur encontre, mais ce n'est pas toujours le cas. Quand le premier activiste israélien s'est fait tirer dessus et a été blessé par l'armée, il y a eu des protestations en Israël pendant quelques semaines. Mais une fois que cela s'est répété et que plus d'une demi douzaine de nos amis se sont faits tirer dessus, on n'en a plus entendu parler…

Avez vous des liens avec des militants palestiniens ?
Oui, nous travaillons ensemble avec quelques amis Palestiniens, sinon il aurait été impossible (et vain) d'aller en Palestine. Il n'y a pas de groupe anarchiste là bas (même si nous avons rencontré des gens intéressés et qui partageaient nos points de vue), nous travaillons avec le peuple à travers des organisations majoritairement opposées au mur de l'apartheid qui se construit en Palestine.
Nous sommes toujours respectueux des souhaits des villageois, même quand nous ne sommes pas d'accord, puisque que ce sont eux qui payent le prix quelque soit l'issue de l'action. Nous n'incitons jamais à la violence ni ne nous engageons dans des actions violentes contre l'armée, même si nous pensons qu'elles sont moralement justifiées pour les Palestiniens par la défense de leurs terres et de leurs proches d'une armée d'occupation, que ce soit l'IDF ou les colons.

Barricata : Peux-tu nous parler de ton ancien groupe Dir Yassin, et du nouveau. Qu'en est-il de la scène punk dans ton pays ?
Dir Yassin a commencé à la fin de l'année 97 et a splitté en 2002, même si nous n'avons pas fait grand chose après l'année 2000. Nous avons sorti 3 singles, avons participé à plusieurs compilations et tourné en Europe de l'Ouest en 1999 et en Scandinavie en 2002. Je pense que nous avons (avec mon premier groupe, Nekhei Naatza, qui était la première mouture de Dir Yasssin) planté les racines de la scène hardcore punk DIY ici en Israël. Et comme pas mal de gens y sont actifs aujourd'hui, je ne peux qu'être content du travail que nous avons fait.
Mon nouveau groupe s'appelle « Smartut Kahol Lavan » ce qui signifie « le chiffon blanc et bleu », en référence au drapeau israélien. Nous avons fait une demi douzaine de concerts aujourd'hui et allons sortir un 45T/CD qui devrait aussi être distribué à l'étranger. Nos paroles parlent également de la situation ici, mais peut être avec une perspective différente. Musicalement, cela sonne hardcore, mais avec des influences plus punks que trash.
La scène ici est très réduite et beaucoup de groupes ont une courte durée de vie, en général jusqu'à ce que les gamins partent faire leur armée. Toutefois, la majorité des kids de la scène hardcore DIY, refusent de faire l'armée. Ca c'est vraiment cool, parce que je me souviens que quand cela a été mon tour il y a un peu plus de 10 ans, nous n'étions qu'une poignée à refuser et même dans la scène punk.
Pour citer quelques groupes du cru que j'aime bien, il y'a « Nikmat Olalim » (du punk/hc à la Raw Power et Brother



Inferior) qui d'ailleurs tournent en Europe cet été alors ne les manquez pas !) Il y'a aussi « Astroglides » (du surf core, qui ont déjà 3 albums sortis), Vaadat Kishut (un groupe à prédominance féminine, musique punk assez cool et bonne attitude) et de nouveaux groupes comme « Neged Ha'Kibush 2 Be 5 & Brutal Assault ».

Barricata : Comment vois-tu le futur au Proche Orient ?
Il est difficile d'être optimiste, puisque le gouvernement israélien et son armée peuvent faire ce qu'ils veulent sans que personne n'ose les arrêter. La récente et impitoyable attaque de la ville de Rafah n'est qu'un exemple de ce que je veux dire. Car le mur de l'apartheid est déjà partiellement construit et les travaux se poursuivent ; notre engagement et la possibilité de se rendre en Palestine va sûrement être réduite de façon drastique. Il nous faudra alors trouver d'autres voies pour continuer à lutter. Et même si la construction du mur venait à être achevée, cela ne veut pas dire que nous ne serons pas capables de le démolir un jour. Mais pour que ce soit possible, nous devons continuer à lutter contre l'occupation et être solidaires dans nos actes de nos sœurs et frères Palestiniens.
Je pense qu'un important travail à faire en Europe pour soutenir les Palestiniens est de combattre la tentative du gouvernement israélien et de ses sbires, de recouvrir de la bannière de l'antisémitisme, toute critique d'Israël. Ne laissez personne, juif ou non, proférer une telle critique contre vous. Mon expérience personnelle m'a montré que beaucoup se sentent coupables et ne le devraient pas.

Barricata : Des contacts ?
Vous pouvez me contacter par e-mail :
objectify@hotmail.com
Vous trouverez aussi des liens intéressants sur le site de Dir Yassin
http://www.angelfire.com/il/deiryassin/
Merci beaucoup pour l'interview et merci à tous les militants qui comme vous, osent venir ici exprimer leur solidarité avec les Palestiniens. ★

Meeting with Federico, israeli anarchist activist and hardcore punk singer.

Barricata: You are an anarchist and part of the punk scene in Israel. What means being an anarchist in this country?

Being an anarchist in Israel means that you are out of the "we are all jewish" consensus. That unwritten agreement between the majority of the inhabitants of this country is what makes supposedly "left wing" people take part in the expelling, torture and murder of the Palestinian people, since they threaten the existence of Israel as a jewish state. Obviously, we (anarchists) want this racist genocidal state to cease to exist.

For the majority of the people in Israel (like in many other countries) "anarchists" equals "hooligans", but since it's impossible (and not really recommended in my eyes) to avoid being labeled, I rather risk being regarded as a mindless troublemaker than being connected in any form to this so called "democratic" spectrum, which always find judicial justification for horrifying injustices.

As for the anarchist movement here, well, it's really small, compromising just some dozens of activists mostly in their 20's and early 30's, even though we got also some younger and older supporters. It's started about a decade ago and it had it's highs and lows, but I think that activism wise, it has never been so serious and committed as it is now. We are not persecuted or something like that, but still many of us were interrogated by the secret police, have their telephones tabbed by the police, which also have been trying to infiltrate the movement for years. The lifestyle of most of us, along with the fact that's a small country, makes it harder for them I guess. Anybody interested in reading about the history of anarchism in Israel can try to pick a copy (AK Press distributes it) of the "It's All Lies" book (in English and Hebrew), which compiles several pamphlets and articles written from an anarchist/ radical left perspective from the early 70's till 2000. It also includes a CD compilation of 90's hardcore punk bands.

Right now there are two anarchist centers here in Israel: one called Salon Mazal in Tel Aviv, which has a book store, library, vegan/ vegetarian restaurant/ bar and in which also exhibitions, screenings and debates are held. The other one is called Mapach and it's situated in Jaffa (considered by many as the "Arab part" of Tel Aviv, even though it's 4,000 thousand years older than TA) and got more of a "punk" edge to it – it also has a library and meetings are held but it got a rehearsal/ recording space and silk screening room. A new anarchist center it's supposed to open up in Haifa (Israel's 3rd largest city) this summer.

A group compromised mostly of anarchists it's "Maavak Echad" ("One Struggle") which connects between human and animal oppression, organizing weekly demos, direct actions and publishing a lot of booklets and pamphlets. Also the radical ecologist group "Peula Yeruka" ("Green Action") has many anarchist people in it's ranks.

Barricata: What are your activities?

Politically, most of my activity nowadays concerns going to Palestine and try to prevent the IDF (acronym for "Israeli Defence Force", even though "Israeli Occupation Force" is obviously much more accurate) from committing worse deeds than what they are already doing. The effect of our work is kind of hard to measure, especially since some of our anarchist comrades got shot at and beaten up, proving that the military brutality is not limited to Palestinians. But don't get me wrong, it would be totally ridiculous to even try to compare their suffering with what sometimes happens to us: we can always go back to our safe houses inside the "Green Line" (the pre 1967 War border) while most Palestinians are condemned to suffer harsh repression every minute of their lives.

Barricata: Last months we heard about «Anarchist against the wall», could you explain the purpose of this movement. How many people?

«Anarchist against the wall» is one of the names we use for doing what I briefly explained in the previous question. That means that when our Palestinians comrades want us to be present in an action that will take place in Palestine, we go by bus or car to said place and join them. It's hard to explain the different status of different areas, but it's no so hard for Israelis to crossover to Palestine and it's just some minutes away from the central part of Israel.

The idea of «Anarchist against the wall» was to show solidarity with the Palestinians engaged in grass root, non violent direct actions: many people are ignorant to the fact that the vast majority of Palestinians are not the bomb crazy caricature the media (with the influence and blessing Israel and their Washington allies) try to portray, but peaceful people rightly demanding dignity and what is theirs, that has been daily taken away from them by force. We also thought that our presence there may lower the risk of the Israeli army shooting and injuring Palestinians, but that's not always the case. When the first Israeli protestor was shot by the army and mildly injured, there was a whole public outcry for a couple of weeks. But after that event repeated itself and more than half a dozen of our friends were shot as well, there was barely a word said about those incidents.

Barricata: Are there any connections with Palestinians activists?

Yeah, we worked together with several Palestinians friends, otherwise it would have been impossible (and pointless) to go to Palestine. Since there's not an anarchist group there (even though we found many people interested and even sharing our views), we work with many grass root and ad hoc organizations, mostly those who are opposed to the apartheid wall which is being built across Palestine.

We are always respectful of the villagers desires, even when we totally disagree with them, as they are the ones to pay the price for whichever the outcome of a specific action may be. We never try to incite violence nor are engaged in violent actions against the army, even though we think they are morally justified in defending their land and dear ones from an occupied army, be them IDF soldiers or Jewish settlers.

Barricata: Can you talk to us about Dir Yassin, your old band, and the new one. What about the HC and punk scene in your country?

Dir Yassin existed from late 1997 and broke up in mid 2002, even though we barely did anything after early 2000. We managed to release 3 singles, appeared in many compilations and toured West Europe in 1999 and Scandinavia in 2002. I think that we (along with my first band, Nekhei Naatza, which was prior to Dir Yassin) laid the roots for the d.i.y. political hardcore punk scene here in Israel, and since many of the active people nowadays are or were involved in that in some form, I can only be happy with what we achieved.

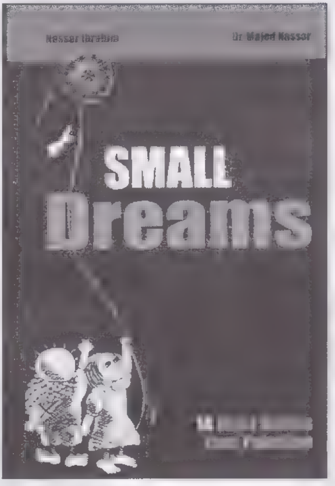
The new band I'm in is called Smartut Kahol Lavan, which means "white and blue rag", in reference to the Israeli national flag. We played about half a dozen local shows and are about to release our debut record, an EP CD, which hopefully will be also released abroad. Our lyrics also deal with the situation here, but maybe from a different perspective and the music is hardcore, but with more

on an emphasis on the punk side and less on the thrash.
The scene here its pretty small, most bands exist for a very short period of time, usually until the kids got drafted into the army. But also that has been improving, as the majority of the kids in the d.i.y. hardcore scene refuse to go to the army. That's really cool, when I got released from the army more than a decade ago I among the few even in the punk scene. Some of the local bands I like are Nikmat Olalim (hardcore punk ala Raw Power/ Brother Inferior – they are touring Europe this summer so check them out if you can!), Astroglides (surf-core, got 3 albums out), Vaadat Kishut (a mostly female band with good attitude and cool punk music) and some up and coming new bands like Neged Ha'Kibush 2 Be 5 & Brutal Assault.

Barricata: How do you see the future in the middle east area?
It's hard to be optimistic, since the Israeli government and it's army are able to get away with what they want without no one really daring to stop them. The recent merciless attack on the city of Rafah it's just one example of what I mean. Since parts of the apartheid wall are already built and the others on their way, our involvement and the possibility of going to Palestine will probably decrease drastically, but we will have to think of new ways to continue the struggle. And even though the wall will be eventually built, that doesn't mean that we won't be able to tear it down someday. But for that to happen, we need to keep fighting against the occupation and to show solidarity with our Palestinians sisters and brothers.
I think that an important task for Pro Palestinians in Europe it's to fight as hard as they can the attempt of the Israeli government and their cronies to label any anti Israeli criticism under the banner of "anti Semitism". Don't let any person, Jewish or not, pull that shit on you. My own experience tell me that many feel guilty about making that step, and they shouldn't.

Barricata: Any contacts?
You can contact me by e-mail at: objectify@hotmail.com
If you want some interesting links, you can go to DirYassin's site: http://www.angelfire.com/il/deiryassin/ and check out the links there.
Thanks a lot to you for the interview and to all the international activists that like you, dare to come over here and show their solidarity with the Palestinians. ★

Nouvelle issue du recueil *Small Dreams* de Nassar Ibrahim: 14 histoires de Palestine.



CENT GRAMMES DE CAFE

Cela aurait pu être un jour comme un autre, mais la boîte à café était vide.

Sa'id s'était levé tôt ce matin. Il était six heures. Il alla au balcon et regarda la ville endormie alors qu'elle se réveillait paresseusement, chassant le sommeil de son visage. La quiétude séduisante du matin l'impressionnait. Il avait envie d'une cigarette et d'une tasse de café frais.

Il alla à la cuisine mais la boîte à café était vide, complètement vide.

Il s'habilla et descendit acheter du café pour bien commencer la nouvelle journée. Il traversa la rue après avoir regardé des deux côtés pour vérifier s'il y avait du trafic. Tout était normal. Il arriva à l'épicerie et acheta cent grammes de café. Il se réjouissait de sa promenade matinale et décida de la prolonger. L'air du matin était frais et le ciel déjà bleu. Il fredonna un air de Fairuz qui ne quittait pas ses oreilles. Plus d'une demi heure passa avant qu'il ne se décida à rentrer à la maison.

« Maman doit être réveillée maintenant » pensa-t-il. « Elle doit déjà avoir mis l'eau à bouillir pour le café. Vraiment, c'est toujours agréable de boire le café avec elle. Nous parlons et parlons à loisir. »

Sa'id décida de rentrer rapidement. Il s'approcha de chez lui. Il traversa la rue sans faire très attention à ce qu'il faisait. Ce fut une mortelle erreur. Il ne remarqua pas les différentes forces de sécurité de chaque côté de la rue. Au loin, il entendit un coup de feu. Une force étrange le fit tomber en avant sur l'asphalte noir. La balle meurtrière l'atteignit. Il voulait courir, avec cent grammes de café enveloppé à la main.

C'était une coïncidence : traverser la rue au moment où la voiture d'une « personnalité » passait.

La matinée n'avait pas encore commencé.

Un jeune homme courant précipitamment pour traverser la rue. A la main, un objet suspect enveloppé !

Très suspect !

Une rafale de balles. Une seule suffisait.

C'était une matinée agréable, comme d'habitude, comme chaque autre matin. Paisible. Sauf la cafetière qui était vide, sauf ce profond silence qui succédait au bruit de la balle, et le jeune homme étendu mort dans la rue.

La chanson de Fairuz n'avait pas encore quitté ses lèvres. Dans sa main, un sac en papier aussi petit qu'un oiseau. Un épais filet de sang rouge coulait sur l'asphalte noir. C'est ce qui est arrivé là-bas.

Mais ici, au balcon, non loin de là, la poitrine d'une mère qui attend se tord. Elle a entendu le coup de feu et le long silence qui a suivi.

L'eau boue sur la cuisinière, attendant le café, qui n'arrivera pas et le jeune homme qui ne reviendra pas.

Nassar Ibrahim. Damas 1995.



AVIS A LA POPULATION ! TOUS A PARIS, DU 3 AU 6 JUIN!

Barricata, le fanzine de contre culture antifasciste, anticapitaliste et libertaire, édité par le RASH Paris, fête cette année son cinquième anniversaire !

Cinq ans que ce petit journal crache à la gueule des puissants et de leurs valets son dégoût d'une société fondée sur l'argent, sur l'individualisme, sur la manipulation.

Cinq ans qu'il célèbre la marge, la salutaire révolte, les combats pour la dignité. Qu'il se fait l'écho de ceux qui rament à contre-courant, de ceux qui ne se résignent pas au pitoyable, de ceux dont la colère n'est pas qu'esthétique...

Pour marquer le coup, pour souffler ces premières bougies avec nos nombreux amis, nous avons décidé d'organiser un grand festival punk rock solidaire. Tous les bénéfices seront donc reversés à ceux qui luttent ici et ailleurs, et à des camarades qui croupissent dans les taules de la bourgeoisie.

Jeudi 3 juin : les bénéfices du concert Los Fastidios, Guarapita, Ya Basta seront reversées à l'UPMRC, une organisation palestinienne qui se bat pour une paix juste, qui investit beaucoup d'énergie dans l'éducation d'une jeunesse sacrifiée par l'Occupation. Il s'agit pour nous de financer un camp d'été pour des adolescents de Ramallah, c'est la suite logique du projet « un bus pour Yanoun ».

Vendredi 4 juin : soirée avec les Filaments, Los Foiros et Hors Contrôle. Les recettes iront à la CNT, une petite confédération qui maintient un peu de radicalité dans le triste paysage syndical actuel.

Samedi 5 juin : tous les gains seront reversés à des prisonniers. A Christophe, un keupon emprisonné dans le Nord, à Florence Rey, aux antifascistes de Milan Gageons que Conflict, les Porters, la Brigada Flores Magon, Brixton Cats et Jeunesse Apatride sauront allumer la mèche ce soir là

Dimanche 6 juin : les bénéfices du concert Alpi, Holly Curse, Inner Terrestrial serviront à couvrir les frais d'impression et d'envoi du Barricata 12.



A chaque apparition sur scène, Guarapita enflamme la salle. Petite interro écrite.

Barricata: Pouvez vous vous présenter ? Faites nous un petit historique du groupe.
Et bien écoute, on s'appelle Guarapita (on dit GOUArapita), on est 5, on est du Val d'Oise (95) sauf Thomas qui vit à Brive et qui se tape les aller-retour le ouik end.
Skwale alias bob le homard: Chant & machines.
Baptiste: Guitare & chant.
Elie: Bruit à six cordes & chant, chœurs.
Thomas: Basse « boudoum boudoum », chant, et chœurs.
Tristan: batterie & chœurs.
On s'est formé en 2002 sur les cendres des Jardiniers Klandestins, à l'origine on était quatre, et Elie nous a rejoint à la seconde guitare pour appuyer le son et ajouter un côté mélodique. On a commencé les concerts en 2003. Sinon, niveau production on a enregistré, il y a un an environ, une démo 4 titres qui n'est pas forcement représentative de ce que l'on joue actuellement (qui est disponible sur le site en téléchargement).

Barricata: Pouvez vous nous décrire votre style musical ? Quelles sont vos influences majeures ?
Tristan: On cherche pas trop à s'enfermer dans un style en particulier mais on peut dire que la majorité de ce que j'écoute reste dans l'univers punk ska oi ! et hardcore. Pour citer des groupes en ska : Wak (des potes), Ya Basta (évidemment), Travailleurs de la nuit, Skuds and Panic People (ndbob : et non pas Village people). Et sinon dans le désordre Aus Rotten, Remains of the day (emo core), Paragraf 119, Loïkaemie, Inerdzia, Good clean fun, No time to loose, et Inner terrestrials ! Voilà j'écoute pas mal de trucs différents dans des styles différents : il y a du bon partout.
Elie: Bon ben moi je dirai qu'on fait du zouk-core (style traditionnel du bouchonnois). Je suis influencé par les mêmes choses que Tristan à peu près, je voudrais juste ajouter Warzone, Wlochaty et Motocross.
Bob: On écoute tous des choses différentes selon les moments. Moi en ce moment c'est Rammstein et Fermin Muguruza, il y a quelque temps j'étais plus dans le skinhead reggae…Ca évolue, ça s'enrichit, je dirais. Le côté hétéroclite de nos goûts musicaux se ressent forcement sur nos compos. Sur le disque qui va sortir, il y a du punk, de la oi !, du ska, du ska punk, du hardcore, presque du dub etc.. Même

si en concert, y a pas à chier, on s'éclate plus à faire du punk et du ska enchaîné car en général le public répond bien.

Barricata: Il semblerait que vous soyez en studio en ce moment, c'est pour quoi, un album, une démo ?
Tristan: C'est moi qui me charge de l'enregistrement comme je suis dans une école d'ingénieurs du son. Ce n'est pas exactement un studio, mais plutôt un home studio et on pense sortir une démo assez bonne mais vu la tournure que ça prend on va essayer d'en faire un album.
Elie: C'est clair que ce qui nous plairait, ce serait de sortir un album mais le pressage est cher. Donc affaire à suivre.
Bob: Pour l'instant on en est au point où on va sortir un disque et on ne sait pas si ça sera une démo ou un CD. Il reste le mixage et le mastering. On va voir ce que les gros doigts boudinés de Tristan sont capables de produire. Ce qui est sûr, c'est qu'on va faire une pochette et qu'on va sûrement essayer de voir si un label est intéressé.

Barricata: Combien avez vous fait de concerts ? Avec qui avez vous partagé la scène ?
Bob: Hum, ça va faire une petite dizaine. Disons qu'on en a refusé pas mal pour des raisons logistiques (notre bassiste n'étant pas de Paris). On doit gérer au mieux nos temps libres pour caser les répétitions, les concerts et récemment l'enregistrement d'un disque. C'est pas toujours facile d'arriver à concilier tout en même temps. Mais on essaie de ne pas aller trop vite et de ne pas brûler les étapes. Sinon nous avons joué avec pas mal de groupes finalement: Usuals Suspects (les belges), la Raïa (qui sont devenus de bons amis), les inénarrables Garage Lopez, Zampano, René binamé, Los Tres Puntos, Les vieilles salopes, Djabul Gorba, Wak, Brigitte Bop et pas Bolchoi (Nono grosse merde !) etc…

Barricata: Vos textes sont dans l'ensemble plutôt engagés politiquement, est-ce que Guarapita se définit comme un groupe engagé ? Comment se traduit cet engagement dans le groupe et dans vos vies respectives ?
Tristan: On essaie de faire le plus possible de concerts de soutien, pour que la musique serve un peu à quelque chose. Sinon pour ma part, je vais à pas mal de manif.
Elie: Pour ma part, je pense que ce serait sans doute prétentieux de se revendiquer comme engagés. Je suis content de jouer pour des bonnes causes comme quand on a joué pour aider à acheter un bus pour que des enfants de Palestine puissent aller à l'école. Je pense que ce genre d'action se reproduira de notre côté. Sinon, je pense que me dire engagé, ne serait qu'une vaste plaisanterie…
Bob: C'est ce que j'expliquais dans une autre interview, on n'est pas un groupe à vocation engagée. Il est clair qu'on ne se revendique pas apolitique dans le sens, que j'appellerai, « stupide » du terme. Nous avons des opinions, et dans nos textes nous traitons de sujets qui nous touchent. En règle générale, ça a un rapport avec notre vécu, nos expériences personnelles. La chanson Sambil parle d'une de nos amies qui se prostituait. Mais le thème n'est pas abordé clairement. Par contre c'est vrai qu'une chanson comme Tendance Négative parle de la mondialisation (sujet récurrent s'il en est), mais sans pour autant dire que les BB sont des gentils incompris, et que les autres des méchants soc-dem… Et puis ce n'est pas mon délire de faire une chanson égale une lutte et de parler pendant trois heures entre les chansons. Quand on est en concert c'est avant tout pour jouer…C'est, je crois, quand même le but principal! Nos textes ne sont en général pas trop compliqués ni très long. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne les travaille pas: au contraire. Après, pour le côté concert de soutien, c'est évident que si on peut jouer pour une cause qui nous paraît intéressante, c'est encore mieux ! C'est ce que nous avons fait lorsque le Pâtre nous a contacté pour son projet de bus pour les enfants du village de Yanoun. C'était clair, concret. Après, je n'affirmerai pas comme Tristan que l'on veuille faire le plus de concerts de soutien possible. Ce n'est pas une course! Sinon au niveau de notre engagement personnel, ça ne regarde que nous je crois, même si moi mes préoccupations sont plus d'ordre environnemental (je travail un texte à ce sujet). En tout cas, souvent le problème lorsque tu veux t'investir dans quelque chose, c'est le temps…Et le temps libre c'est sûrement un des trucs les plus précieux car il est rare! Mais globalement, au niveau du groupe, c'est clair qu'on a certains principes « alternatifs »: hors de question de jouer dans des tremplins ou des concerts foireux, hors de prix, où les groupes se font arnaquer (le public aussi), et le taulier s'en fout plein les poches. De même, on a aucune envie de voir nos CD à 150 balles dans les bacs, et tant qu'on pourra se passer de la SACEM, on le fera.

Barricata: Le 3 Juin, dans le cadre du festival que nous organisons pour les cinq ans de Barricata, vous partagerez la scène avec Los Fastidios et Ya Basta, il me semble qu'au niveau musical, vous vous rapprochez pas mal de ces derniers (Ya Basta), est ce vrai ?
Elie: C'est sans doute à cause de la touche zouk… Sinon on se rapproche pas mal du taux d'alcoolémie de Vincent (la famille…) en concert.
Tristan: Je ne pense pas qu'on se rapproche de ce groupe… Peut être sur les plans ska …
Bob: …Mais rien que sur le plan musical déjà: on n'a pas de cuivres. Même si un morceau avec des cuivres dont Vincent (sax de Ya Basta) est prévu d'ailleurs.
Tristan: Et d'abord Ya Basta ! est un groupe de ska hyper militant. On est loin d'être aussi engagés et militants qu'eux. Ils font du ska cuivré, alors que nous on va voir du côté de styles différents (hxc, dub, trance…). Je ne pense pas qu'on joue dans le même registre, mais sinon humainement, c'est des gens très sympa, et j'en profite pour saluer Vincent qui était dans les Jardiniers Klandestins (voir plus haut).

Barricata: Vous semblez être particulièrement intéressés par l'Amérique latine, pour quelles raisons ?
Bob: Tout simplement parce que Thomas et moi nous y avons vécu un an. On a habité à Caracas au Venezuela, dans une tour de 25 étages, sans eau courante, un ascenseur obsolète, etc. Et c'est tombé pendant le coup d'État lamentablement orchestré par la CIA qui a été un vrai fiasco. Sinon on a pas mal voyagé également en Colombie, au Brésil. On est allés un peu partout, dans la jungle, dans les Andes, en passant par les îlots paradisiaques de la mer des Caraïbes, ou les bidonvilles de Caracas. Bref de très bons souvenirs, de très bonnes (ou très mauvaises) rencontres, enfin tout un tas de choses qui nous inspirent encore dans nos chansons. C'est vrai que c'est relativement tendance chez les groupes underground de parler de l'Amérique Latine… Il y a un espèce de fantasme, sur la lutte armée… Je sais pas trop… Mais une chose est sûre, si on était parti en Inde ou en Malaisie on aurait parlé de l'Inde ou de la Malaisie ! Cela dit on est toujours profondément attaché à ce pays car deux de nos potes se sont mariés avec des vénézuéliennes, et on a laissé pas mal d'amis. Mais bon dès qu'on aura du temps, et la thune suffisante, on prend un cargo et on fait le tour de l'Amérique du Sud. Hein?!? Ca a déjà été fait?

Barricata: Que pensez-vous de la scène punk/ska, actuelle en France ? La situation vous paraît-elle satisfaisante ?
Elie: La scène Punk Ska a tendance à être de plus en plus populaire. Le mauvais côté, c'est que pas mal de merdes « commerciales », (comme on dit dans le Bouchonnois), sortent. Mais il y a un bon côté, ça permet à certaines personnes de découvrir les mouvements contestataires et de les populariser. J'espère qu'une partie des jeune's à la mode, évolueront et qu'il deviendront de vrais contestataires plus tard, et non point ceux qu'on expose en vitrine tous les jours. C'est un point de vue plutôt optimiste mais j'espère que cela se révèlera vrai pour certaines personnes.
Tristan: On peut dire que le ska devient trop à la mode et certaines grosses majors l'ont bien compris, alors elles nous surinent avec des groupes qui n'ont même pas lieu d'être! Sinon, je trouve que la scène se développe pas mal. Il n'y a qu'à

voir le monde qui vient dans les concerts maintenant, c'est incroyable. C'est pas mal car ça permet, par la musique, de faire découvrir la scène et ses idées à beaucoup de gens extérieurs au mouvement.

Bob: Écoute, moi je me souviens que lorsque j'étais ado et que j'ai découvert le punk (il y a une bonne douzaine d'années pour te situer), et bien je peux te dire que dans mon collège personne ne savait ce que c'était le punk, et le ska je ne t'en parle même pas. Tout le monde écoutait de la dance ou du rap (Benny B, yo!). Bon, il y avait deux trois fans de hard rock (Guns n Roses yeah!). Quand je traversais ma ville en treillis militaire, docs, et tout le toutim, ben je faisais vraiment pas le fier. Alors que maintenant, je vois que dans ce même collège, tu as des mecs qui écoutent du punk, du ska, et que je croiserai sûrement en concert, ben ça me fait vraiment bizarre. Pour moi, l'explosion a commencé avec la fin de Nirvana et l'arrivée de Offsprings et de tous ces groupes de punk à roulettes. Ils ont amené une vision plus fun du punk avec un côté mélodique en plus dans la musique. Ca a fait que plus de mecs se sont intéressés au punk et moins au hip hop et au métal. Des gens autour de moi ont commencé à écouter des trucs un peu plus underground et à s'intéresser à la scène. Je pense que c'est représentatif de ce qui a du se passer un peu partout. Et à partir de là, j'ai vu les groupes sortir comme des champignons. Quand je vois le succès qu'avaient les Jardiniers Klandestins, (l'ex groupe de Tristan et Baptiste), dans ma ville, j'ai halluciné, et je me suis dit: il se passe un truc. Après, est arrivé le Rash et tout le tralala, je me souviens encore du premier goûter d'anniversaire du RASH à la CNT-Vignoles, avec des tas de groupes (Brigada puis plus tard Ya Basta, Action Directe etc.), (*4 et 5 juin 2000. Ndlr*) le label Trauma social et son excellentissime compile R12 connexion etc. Et depuis, ben je trouve que ça va vraiment pas mal du tout, il y a quand même moyen de voir de bons concerts avec de bons groupes. Ça, c'est le constat de spectateur. En tant que membre d'un groupe, et bien c'est à peu près le même. J'habitais dans une tour au 13eme étage, donc dur de répéter. De même, peu de mes connaissances écoutaient du punk, c'était donc difficile monter un groupe dans ces conditions. Maintenant le problème est réglé: c'est pratique les copains qui ont une maison avec une cave! De plus, la technologie d'aujourd'hui (Internet, graveur CD) fait que presque n'importe qui peut auto-produire son disque, le distribuer ; et ça se ressent. Par exemple, regarde le nombre de groupe hébergés chez Propagande... Pour les concerts, en ce qui nous concerne, on ne tourne pas énormément c'est vrai… Mais on a aucune difficulté à trouver des dates. Par contre, je trouve qu'il manque à Paris une bonne salle indépendante de bonne capacité. Voilà, j'ai fait mon difficile! Mais j'assume!

Barricata: Il semblerait aussi que vous avez une bonne maîtrise de l'outil Internet, Bob avec sa radio, le forum Béru, et puis votre site qui est très régulièrement mis à jour. Pour vous, quels sont les aspects positifs et négatifs de l'outil ?

Bob: Une bonne maîtrise? Demande à Elie d'envoyer un fichier attaché dans un mail, tu vas voir! Bon, plus sérieusement, je place Internet bien au-delà du simple outil. Il s'agit bel et bien d'un media (medium?), comme la TV ou la presse. Sauf que l'on peut pour l'instant s'en servir de manière indépendante, quasi autonome, et, chose importante, à portée mondiale. Je dis pour l'instant, car avec la loi sur l'économie numérique, la liberté qu'offrait le net est vraiment en danger. Pour nous, le site est très important, car outre fournir des infos sur notre groupe, il permet de mettre notre musique en ligne. Et donc, du simple outil de communication, il devient une réelle alternative à la distribution classique de musique. Il ne s'agit pas de nous torpiller nous même, comme le prétendent certains groupes, mais je pense qu'il n'y a pas d'incompatibilité à mettre sa musique en ligne et à vendre des disques. Personnellement, je considère que j'ai une discothèque énorme, dont pas mal de trucs téléchargés, mais je pars du principe que lorsqu'un cd me plaît, je l'achète. Pour aller plus loin dans la démarche, j'ai monté un projet avec Erick de Propagande, d'un serveur de musique en ligne où tous les groupes (dits de la grande famille "punk") qui le désirent pourront mettre leur musique en écoute et en téléchargement. Quand le serveur sera prêt (ça va faire deux trois ans que c'est en projet dans ma tête, Erick m'a aidé à le réaliser, Nono a participé notamment au design) on lancera un appel à grande échelle. Les groupes qui sont intéressés peuvent m'envoyer un mail à bob@propagande.org

Sinon pour infos, j'ai touché à pas mal de choses sur le net : http://www.zone-mondiale.org : fanzine et accessoirement hébergeur indépendant gratuit sans pub (avant que propagande.org fasse son arrivée). http://www.berurier-x-noir.org, sites officiel et officieux de Bérurier Noir http://guarapita.propagande.org: site de Guarapita (http://espanol.guarapita.propagande.org en espagnol). Et 2 ou 3 autres trucs, voili voilou.

Tristan : pour moi Internet est un formidable outil de communication et une mine d'informations qui tend trop souvent à devenir un gigantesque supermarché et c'est déplorable.

Elie : Le point positif dans Internet, c'est que cet outil permet un stockage de données important et concentrées. C'est facile de se renseigner sur une manif, un concert, d'accéder à des zines en ligne. Qui plus est, réunir des gens via le net est facile. Le point négatif c'est qu'Internet est bel et bien fliqué, et que par conséquent créer un net libre est difficile. En plus, n'importe quelle connexion est payante, ainsi que les serveurs qui sont coûteux à l'achat, mais qui sont un pas de plus vers l'indépendance…

Barricata: Pour finir, parlez nous de vos projets pour l'avenir.

Elie: Composer pleins de chansons et faire pleins de concerts…

Bob: …Ouais, hors de France si possible. mais aussi, sortir notre disque, mettre en image notre musique…

Tristan: Concerts, concerts, et encore concerts, surtout au Venezuela! Sinon, il est vrai que notre rêve le plus fou serait de jouer au stade de France en première partie de Johnny et les Forbans ! Wak n wall !

Bob: On avait pas dit Dick Rivers plutôt? Merci à vous et joyeux anniversaire, comme on dit dans le bouchonnois (dixit Elie). ★











Quand trois mauvais garçons réinventent le punk.

Réponses bien courtes pour un groupe qui a toute notre estime... Peut-être le lot des interviews par courrier et de la paresse des membres du groupe. Mais Inner Terrestrials ont beaucoup de choses à transmettre, alors si vous restez frustrés après lecture, pas d'hésitation, leurs textes en disent beaucoup et l'orchestration vous prendra aux tripes. Mais évitez les salles trop officielles, ça à le don de casser leur sensibilité. Préférez les lieux associatifs ou les collectifs de potes. Et vous pourrez faire votre choix parce qu'IT apprécient l'hexagone où ils se produisent souvent.

Barricata: Comment vous êtes vous rencontrés ?
IT: Nous sommes tous les trois originaires du Sud-Est de Londres. Jason (chant-guitare) et Fran (basse) jouaient déjà ensemble dans différents groupes seize ans avant la naissance de IT, qui lui-même existe maintenant depuis dix ans. Paco a rejoint le groupe il y a à peu près huit ans, mais nous nous connaissions à travers divers groupes et les concerts où l'on se croisait. C'est un petit monde par ici...

Barricata: Quelque chose de fort se dégage de votre musique ? D'où cela vient-il ?
IT:Sûrement parce qu'on boit du Calvados du cru à 50 %!

Barricata: Punks de naissance ?
IT: Bien-sûr! Nos mères buvaient du colorant à cheveux, faisaient de la bière et mangeaient trois flics par jour pour être sûr du résultat! Et donc bien sûr, nous le sommes, parmi d'autres choses.

Barricata: Vous considérez vous comme un groupe punk? « Le punk est mort » ou non?
IT: Et vous? Trop se définir n'est pas très punk... Le punk est mort! Mais vous rigolez! Il ne crèvera jamais.

Barricata: Avez-vous toujours vos costumes d'écoliers anglais?
IT: Non, mais nous avons toujours nos vestes étroites de l'asile...

Barricata: Pas de photos de vous en costume de Harvard sur la cheminée?
IT: Non, juste des photos de nos enfants et toutes les autres choses qu'on peut fourrer sur une cheminée.

Barricata:Bad Boys ?
IT: Demandez à Europol...

Barricata:Vous avez une image de groupe engagé. Est ce que vous l'assumez? Quel type de soutien êtes vous prêts à faire?
IT: Nous jouons dans des concerts de soutien depuis dix ans et continuons encore. Cela va du soutien à des prisonniers anar-

chistes à des manifestations anticapitalistes, défense de l'environnement, antifascisme et d'autres causes de la même racine, qui nous portent à cœur.

Barricata: A propos de votre morceau « White nightmare », que pouvez-vous dire sur les méthodes d'intégration anglaises. Les communautés vivent-elles ensemble, ou à côté?
IT: Dans certains endroits (comme c'est le cas dans le Sud-Est de Londres), on peut dire que le gens sont intégrés et vivent ensemble, mais il y a aussi beaucoup de ghettos. Malheureusement, le soutien au parti d'extrême droite, le BNP, grandit au sein des quartiers populaires et cela pourrait bien mener à un état de guerre par là.

Barricata: Et où en est « l'Eco War » en ce moment en Angleterre? Toujours en lutte contre la destruction des terres?
IT: Bien sûr! Il y'a beaucoup de gens sur le front à l'heure où on parle. Plus d'info au *www.stagnesplace.org*, mais il y en a d'autres.

Barricata: N'avez-vous jamais rêvé de tuer un fasciste?
IT: Que voulez-vous dire par rêver…?

Barricata: Existe t-il en Angleterre une scène réunissant punk et Oi?
IT: Nous n'avons pas vraiment de culture skinhead ici en Angleterre. Ce n'est pas comme en France où beaucoup d'entre eux sont dans une bonne démarche politique. Il n'y en a plus trop en GB maintenant, la plupart sont douteux. Nous ne gardons pas vraiment de bons souvenirs de la plupart d'entre eux, car dans le passé, c'était surtout une histoire de bastons, et beaucoup de tendances d'extrême droite.

Barricata: Vous reprenez Guns of Brixton. Que représentent les Clash pour vous ?
IT: Un putain de groupe dont les deux premiers albums sont excellents. Joe Strummer était aussi un mec très gentil. Il nous avait vus en concert et comme il avait apprécié ce que nous faisions, il avait eu la gentillesse d'accepter d'être notre invité sur un enregistrement. Il va tristement manquer.

Barricata: Dernier disque écouté ?
Jason : Little Roy.
Fran : Studio One Scorcher.

Barricata: Dernier film que vous ayez vu?
Jason : Brasil.
Fran : Tattoo connection.

Barricata: Dernier livre ?
Jason : *Dude wheres my country*, de Jonathan Moore.
Fran: *Downsize this*, de Michael Moore.★

IT!

Punk will never die!

Barricata: How did you guys met?
IT: We're all from south-east London, Jason and Fran have been in a musical collabaration for 16 years with various bands untill the birth of I.T. who are now 10 years old. Paco has been with us for nearly 8 years and we know each other from various gigs and bands, it's a small world out there.

Barricata: There is something strong in your music. From where does it come from?
IT: There might be, we have been drinking 50% farm calvados! (thank you for saying so).

Barricata: Are you born punk?
IT: Absolutely! our mothers drank hairdye and brew and ate 3 cops a day to make sure of it! Yes of course we are, among other things.

Barricata: Do you consider yourselves as a punk band? Then, "Punk is dead" or not?
IT: Do you? too much definition isn't so punk.......As for punk dead? your having a larf! It will never die.

Barricata: Do you still have your black suit from school.
IT: No, but we stll have our straight jackets from the asylum......

Barricata: Any picture of you with the costume from Harvard on the top of the fire place?
IT: No, just pictures of our children and whatever else we can cram on there.

Barricata: Bad boys?...
IT: Ask europol....

Barricata: You have an image of a political band. Do you assume it? What sort of benefit gigs are you ready to make?
IT: We have been playing benefits for 10 years and continue to do so. From supporting anarchist prisoners to anti capitalist protests, enviromental issues, antifash and other grass roots causes that are close to our hearts.

Barricata: About your song "White nightmare". What can you say about the integration of immigrants in England. Are the communities living together or devided?
IT: There are places (such as south london) where people are quite integrated and inter mixed, but there are also many ghetto's. sadly there is growing support for the far right bnp especially in the working class areas and we could be heading for war over it.

Barricata: What about the "eco war" today in England. Are they still people fighting to keep the land?
IT: There sure is! There are many frontline sites as we speak - nine ladies in derbyshire contact:07890165727, St Agnes Place, kennington london, contact:*www.stagnes-place.org* to name but a few.....

Barricata: Did you ever dream to kill a fascist?
IT: What do you mean dream?

Barricata: Have you in England an united punk and oï scene?
IT: We don't really have the same skinhead culture in england. it's not like france where alot of the skins are into good politics. there's not so many in england now, most are dodgy, we don't have very good memories of the majority of skins from the past, there used to be alot of fighting, alot of right wing tendancies.

Barricata: You are playing "Guns of Brixton"What do represent the Clash for you?
IT: A wicked band whose first two albums are excellent, joe strummer was a really nice bloke as well, when joe saw us play he really liked what we are doing and was keen to guest with us on some recording. he is sadly missed.

Barricata: Last record you have listened?
Jason- little roy.
Fran- studio one scorcher.

Barricata: Last movie you have seen?
Jason- Brazil
Fran- Tattoo connection

Barricata: Last book?.
Jason- *Dude wheres my country!* Jonathan Moore.
Fran- *Downsize this!* Michael Moore.★

DISCOGRAPHIE.
IT, 8 titres vynil/Cd, Maloka/Mass Productions 1997
Escape from New Cross, live Juillet 1997 vynil, IT/Maloka
Enter the Dragon, 4 titres vynil, Maloka/Deviance 1999
Guns of Brixton, CD 3 titres, Mortarhate Records 2003
X, CD12 titres, Mortarhate Records 2003
Barry Horne, CD 2 titres en hommage au militant de l'Animal Liberation Front ci-nommé, mort en prison des suites d'une grève de la faim.



Activistes anarchistes, antifascistes radicaux. Jeunesse apatride

Barricata : Alors, quoi de neuf depuis notre dernier entretien ?

Jeunesse apatride : Et bien, je ne me rappelle plus très bien à quand remonte notre dernier entretien… Jeunesse Apatride a un nouveau batteur, Hans de son prénom. Skinhead de profession. Max, qui avait d'autres priorités, a fait son dernier concert avec nous en avril 2004. C'est triste de le voir partir mais on est aussi très heureux de voir Hans se joindre au groupe. Nico de Fire and Flammes va sortir, si ce n'est pas déjà fait, la version européenne de notre CD Black Block n' roll, et il prépare notre tournée en Europe. Donc on sera de passage dans vos terres au moins de juin. Sûrement qu'en revenant, si notre maigre salaire nous le permet, on ira en studio enregistrer un nouvel album.

Barricata : Il semblerait que vous ayez fait des petits au Québec, la scène semble de plus en plus conséquente et organisée… un petit scène report ?

Jeunesse apatride : Oui, depuis votre passage au Québec, la scène est beaucoup plus organisée. Une section RASH a vu le jour à Québec et plusieurs groupes se sont formés. À Montréal, il y a des bands comme La Gâchette, Esclaves Salariés, Fate 2Hate, Prowlers, Khepera et à Québec, il y a Guernica et Dock Side Hoockers, et puis il y a des groupes de la banlieue de Montréal comme Apostolloï et Paradoxe. La scène est en bonne santé et il y a plus d'unité qu'auparavant, du moins, je crois. Il y a aussi plus de contacts entre les villes et les groupes, il ne faut pas oublier les potes d'Insurgence à Toronto, les gens du RASH à Philly (Philadelphie, ndlr), les copains d'ASAP à Chicago et les Guardia Negra de Boston.

Barricata : Avez-vous des contacts avec des groupes tel que Grimskunk ou Akuma, que représentent-t-ils au Québec (au niveau du public, de l'engagement) ?

Jeunesse apatride : Pas vraiment. À part Safwan que l'on voit parfois dans les concerts hardcore et le batteur de Grimskunk, Alain je crois, qui travaille dans un des nombreux bars que nous fréquentons, nous n'avons pratiquement pas de contacts avec eux. Je crois qu'ils attirent un gros public mais de quel genre, je ne sais pas. Politiquement parlant, bien tu vois, au Québec, on a un parti qui milite pour la légalisation du pot, le Bloc Pot, je sais qu'avant Grimskunk était autour d'eux. Du côté d'Akuma, tout ce que je sais, c'est qu'ils ont fait un clip pour une pub de Vidéotron, dont Quebecor est propriétaire, la plus grosse multinationale du Québec. Donc tu peux juger par toi-même…

Barricata : Il semblerait que Montréal n'échappe pas à la mode punk rock sauce Oncle Sam (Montréal est la seconde ville la plus importante après NY pour le Warped Tour), que pensez-vous de cet engouement pour le punk rock ? Cela a-t-il une conséquence sur votre scène (augmentation du public, du nombre de concerts…) ?

Jeunesse apatride : En effet, le punk est très populaire au Québec surtout chez les jeunes. Ça nous fait plutôt chier de voir le punk rendu aussi populaire surtout que les groupes mainstream n'ont aucun message politique à passer, à part Bad Religion qui selon moi reste ancré à ses valeurs contestataires. Pour nous le punk est une façon de diffuser notre message, une rébellion, un mode de vie et non une mode. Le fait que le punk soit si populaire doit certainement se refléter sur le public. Oui, il y a plus de personnes dans les concerts, mais je crois que c'est à cause des groupes locaux qui travaillent fort et s'entraident beaucoup. Il y a de plus en plus de groupes contestataires et conscientisés qui jouent sur Montréal. Pour notre part, la majorité des concerts que nous faisons sont bénéfices car il y a tellement d'organisations et d'organismes à supporter, donc on se retrouve à jouer souvent.

Barricata : Vous avez tourné aux USA, non ? comment ça s'est passé, avez-vous reçu un bon accueil, dans quelle ville avez-vous joué ?

Jeunesse apatride : Mmmm… non ! En fait, on était supposé jouer au Festival Del Pueblo en 2001 à Boston mais ça ne s'est jamais concrétisé. Il y a beaucoup de problèmes à traverser les frontières surtout si



tu as un dossier criminel… Oink ! Oink ! Certaines personnes du groupe aimeraient bien aller tourner là-bas un jour, surtout à Boston, NY, Philly, mais d'autres membres n'ont pas envie de mettre les pieds là !

Barricata : Êtes-vous content de voir les Bérus sur vos terres en Juillet prochain, pensez-vous que ce concert collera à l'image qu'ils ont par chez-vous, que pensez-vous de leur reformation ?

Jeunesse apatride : Tu vois, je crois que Béru est le premier groupe punk que nous avons écouté et aimé. Donc nous sommes plutôt content-e-s qu'ils se reforment car ils ont quand même eu une grosse influence sur nous. Je crois que leur concert sera très bien accueilli et les gens des quatre coins de la province et même certaines personnes des États-Unis se déplaceront pour venir voir le concert. Nous espérons juste que ce n'est pas un coup pour faire de l'argent car les Bérus ont la force d'atteindre beaucoup de personnes et de sensibiliser les gens aux problèmes d'aujourd'hui. Nous espérons qu'ils sont aussi militants qu'il l'étaient auparavant.

Barricata : Vous venez tourner en Europe, qu'attendez-vous de ces concerts, êtes-vous content de jouer avec Conflict à Paris ?

Jeunesse apatride : La première chose qu'on attend, c'est d'avoir du plaisir pis du criss de bon temps. Faire la party, rencontrer du monde intéressant, tisser des liens, connaître les groupes locaux et faire circuler nos idées. Ça va nous donner une chance aussi de visiter un peu l'Europe. C'est un rêve qui se réalise d'aller tourner en Europe. Bien, oui on est content-e-s de jouer avec Conflict, mais on est surtout heureux et heureuses de se retrouver sur la même scène que Brigada, car Conflict, on connaît pas beaucoup.

Barricata : Vous vous exprimez à travers une publication « Classe contre classe », qu'est ce qui vous a poussé à faire un zine? Quelle place a la presse alternative dans votre pays ?

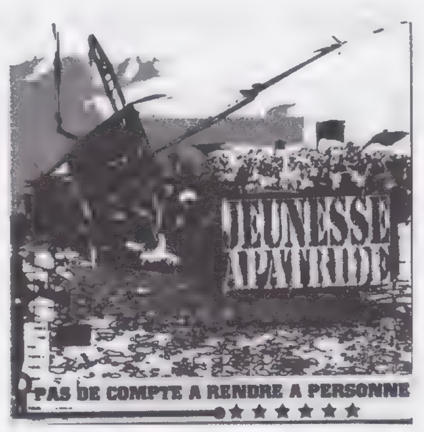
Jeunesse apatride : Bien, en fait le zine « Classe contre classe » est produit par le RASH-Québec, donc je ne voudrais pas parler pour eux, mais je crois qu'ils les font dans une optique de diffusion des idées libertaires dans la scène punk, skin, hardcore, ska. Bon, il faudrait leur demander à eux. À Montréal, il y a le Rudesound dans lequel certain-e-s membres du RASH sont impliqué-e-s. Il est très intéressant mais ne traite pas beaucoup de politique. Hans avec d'autres membres du RASH et certain-e-s de ses potes de Longueuil produisent un autre zine, Section Longueuil, du nom de leur banlieue. En tant que tel, la presse alternative se porte bien, il y a beaucoup de publications mais peu de monde pour les lire… en fait la plupart des groupes militants ont leur propre publication comme le journal *Le Trouble, La mauvaise herbe, Cause commune, Rupture, Les Sorcières…*

Barricata : Où en êtes-vous avec les whites (fafs, ndlr) ?

Jeunesse apatride : Le Québec et le Canada n'échappent pas à la montée de la droite, donc on assiste, nous aussi, à une remontée du fascisme. À Toronto, il y a environ deux mois un quartier juif a été peint de croix gammées et un cimetière a été vandalisé. À Montréal, une bibliothèque d'une école juive a été brûlée. Dans la même soirée, à côté de l'école un commerce appartenant à un homme de couleur noire a été vandalisé. Sur Montréal, il y a plusieurs organisations identitaires comme le MLNQ (Mouvement de libération nationale du Québec), les Affranchistes, les milices patriotiques qui affichent des politiques clairement anti-immigration. C'est un peu l'équivalent du FN. Du côté bonehead, il y a bien sûr le blood n'humour, de plus, les Berzerker Bootboys semblent ressortir de l'ombre. Il y a aussi une montée des fachos dans la scène black métal. Il y a le Vinland Front, disons qu'en gros, ça brasse beaucoup ces temps-ci…

Barricata : Des news de la NEFAC ?

Jeunesse apatride : Pour ceux et celles qui ne connaissent pas la NEFAC, c'est la Fédération des anarcho-communistes du Nord-Est (North East Federation of Anarcho-Communists), qui regroupe des collectifs à Toronto, Montréal, Québec ainsi qu'à Boston, Baltimore et d'autres villes du Nord-Est des USA. Ces collectifs se retrouvent autour d'une plateforme commune et précise. Leurs principaux axes de lutte sont dans les lieux de travail, l'anti-fascisme/l'anti-racisme, le logement qui s'inter relient tous. Dernièrement, le collectif montréalais de la NEFAC a changé de nom et s'appelle désormais La Commune, les membres de ce collectif s'impliquent beaucoup dans la luttes pour les sans-papiers et les sans-statuts. Après une tentative de fusion avec le journal anarchiste Le Trouble qui s'est soldée par un échec, les sections montréalaises et québécoises de la Fédération publient maintenant leur propre journal, Cause commune. ★







CONF

Confict est depuis longtemps une référence de la scène anarcho punk. Du Punk à la Révolte.

Ouf ! l' interview arrive finalement... Parce qu'avec Conflict, on ne sait jamais. Dans ses 24 ans d'existence, le groupe a toujours vécu dans un joyeux bordel. Ceux qui ont commandé les livrets des albums s'en souviennent... C'est d'ailleurs en partie ce qui a coûté à Conflict les innombrables rumeurs qui ont courues à leur encontre, dont témoigne la chanson « I heard a rumour » écrite par Steve Ignorant, non sans un certain humour... Il faut dire que Conflict est un groupe enragé, contestataire, à la musique parfois violente. Peu de groupes peuvent se vanter d'avoir eu un album interdit dans leur pays... C'est à croire que l'enragé doit être parfait, une icône, surtout pour ceux qui eux n'ont rien à dire ou rien d'autre à faire que perdre du temps en commérages. Evidemment quand n'agit pas, on ne risque pas de voir ses actions critiquées... Alors que Conflict était passé par une deuxième période de quasi absence après leur tournée française en 1994 en soutien au mouvement libertaire français : Peu de concerts, pas de nouvelles chansons, les revoilà aujourd'hui avec des nouvelles productions. Pur produits de la colère, celle la même qu'ils dégagent lors de leurs concerts, du moins ceux où un mur du son de guitares (car certains doivent garder un mauvais souvenir du concert dans le Nord) nous porteraient hors des murs pour les faire tomber. Et Colin, le chanteur nous en a dit un plus sur ce qui inspirait cette rage.

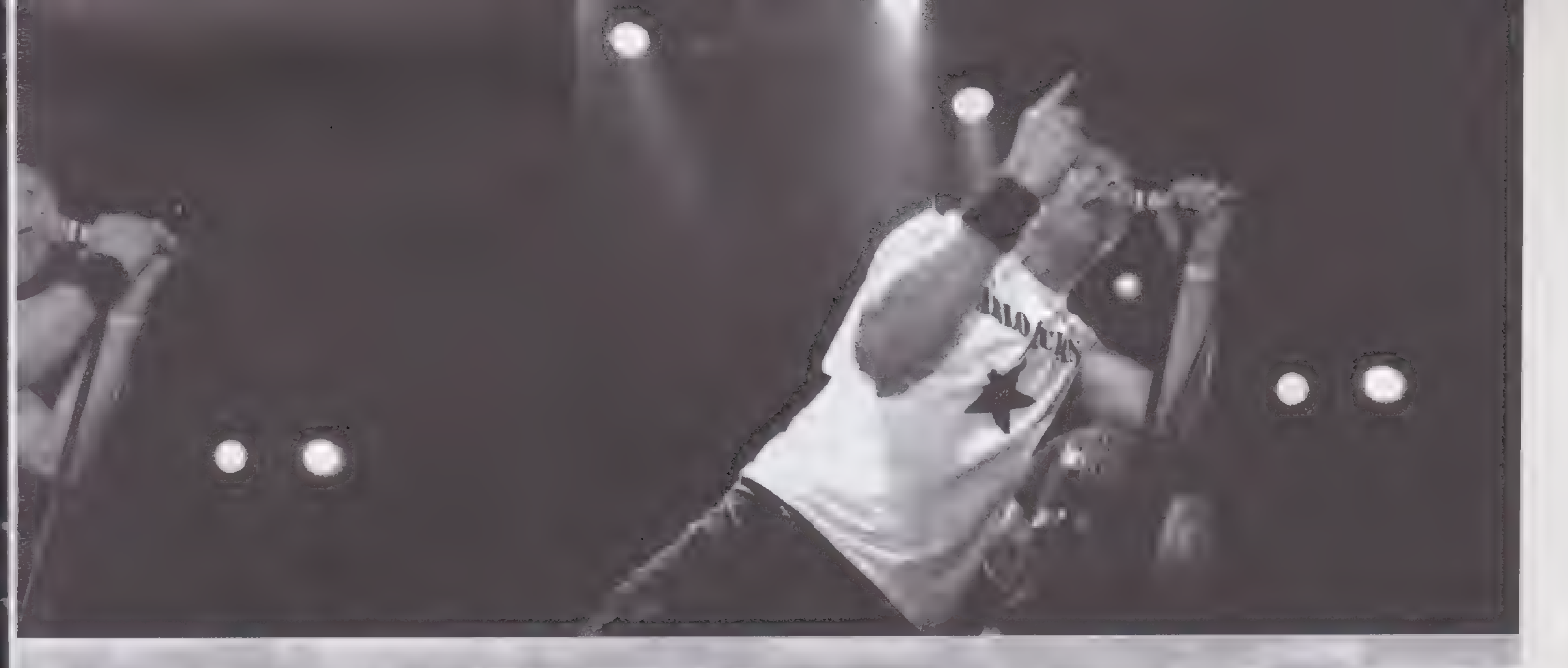
Barricata: Tout d'abord à propos du groupe aujourd'hui. Le *Carlo Giulani* puis *There's no power without control* et pas mal de concerts en ce moment. Conflict n'a jamais arrêté mais que conditionne autant d'activités? La musique? La rage?

Colin: Personnellement, j'ai senti le besoin de gueuler à nouveau. Je pense aussi qu'un changement est en train de s'opérer et je veux en faire partie. Et puis aussi, j'ai ressenti beaucoup de frustrations par rapport aux musiques actuelles et j'ai donc décidé d'arrêter de simplement me plaindre et de m'impliquer davantage.

Barricata:Ces deux dernières productions sonnent comme un retour à vos origines. Une musique plus épurée que *Conclusion*, des paroles plus enragées, moins personnelles. Que peux-tu nous en dire ?

Colin: Cette fois, j'ai décidé d'écrire la musique et les paroles de nos trois derniers projets, le *Foot single*, *Carlo* et le *Power* album. Le rendu vient du fait que nous n'avons rien fait pendant assez longtemps et cela n'a fait qu'augmenter ma rage. En ce moment je bosse sur un Cd avec des vidéos de chacun des titres du Power album, qui en reflétera, j'espère l'esprit.

Barricata: D'où vient Conflict ? Du chaos, comme les Sex pistols, des revendications sociales, comme les Clash, ou d'une inspiration de l'anarchisme et



FLICT

du situationnisme comme CRASS ?
Colin: Je viens de la scène punk. J'adorais les Pistols, j'ai suivi les Clash en tournée pendant plusieurs années et en suis venu à bien les connaître. J'aimais les Banshees (Siouxie and the Banshees), Discharged, etc. J'ai rencontré Steve Ignorant de CRASS et me suis rapproché de leurs idées et de leur pratique. Je n'étais pas d'accord avec tout mais une grande partie a signifié beaucoup de choses pour moi. Je les ai suivis, me suis plus impliqué avec eux, etc. De là, j'ai décidé que je voulais faire de même et j'ai commencé Conflict. On a suivi notre propre route, avec ce que nous revendiquions et ce que nous contestions.

Barricata:Quelle musique t'influence en ce moment ?
Colin: La mienne.

Barricata:De quelle culture tires-tu ton inspiration ?
Colin: Je suis très engagé dans les luttes de libération animale, car je pense que ce combat et le combat pour la liberté des Hommes ne font qu'un. Mais je me sens aussi actuellement très impliqué dans les luttes contre la globalisation qui regroupe une large catégorie de gens qui disent commence à dire « NON ! »

Barricata:Puisqu'on en vient à la politique. Sais-tu où en est le rayonnement des idées anarchistes actuellement en GB. Vu de France, il semble qu'après les luttes contre la Poll Tax, les groupes comme Class War ont perdu de l'influence. Qu'en est-il ?
Colin: Je pense qu'à cause de la forte pression policière et les nouvelles lois afférentes, beaucoup de gens se concentrent sur des projets créatifs pour changer les choses, plutôt qu'organiser des grosses manifs etc. Mais je pense aussi qu'il va y avoir plus de manifs et bientôt, parce que le gouvernement pond de plus en plus de projets dont les gens ne veulent pas.

Barricata:A propos de ce qu'on appelle les « lois d'exception ». En 2001, la GB a adopté une loi très dure contre les «actions terroristes». D'abord contre les étrangers et maintenant tous les citoyens britanniques : secret de l'instruction, détention illimitée qui lui précède, passeports avec les empreintes des doigts et des yeux, … En est-on arrivé au 1984 d'Orwell ?
Colin: Je pense que ce n'était qu'une excuse pour introduire plus de contrôle comme ils l'ont toujours voulu. Bientôt on ne pourra plus se déplacer sans être contrôlés pas des machines. A Londres maintenant, quand tu traverses la ville d'un côté à l'autre, tu es filmé par 300 caméras. Très étrange qu'ils ne retrouvent pas les violeurs et agresseurs… Les caméras ne sont pas là pour protéger le public. Elles sont là pour nous dire «vous voyez vous êtes surveillés. Alors restez dans le droit chemin…».

Barricata: En France l'attitude envers la libération animale a changé en mieux. Les Anglais étaient les précurseurs de ce combat. Et maintenant? Cela stationne ou évolue toujours?
Colin: La situation des animaux en GB continue d'évoluer. Par contre dans la musique ce n'est plus un combat très populaire aujourd'hui. Beaucoup de groupes se sont intéressés au sujet quand il était populaire pour vendre des disques. Pour l'ensemble du mouvement, il y a toujours différents moyens d'action empruntés. Il y a ceux qui essayent juste de diffuser l'info sur ce qu'il se passe. Il y en a aussi beaucoup qui travaille à la demande d'une nouvelle législation. Et il y a tous ceux qui préfèrent l'action directe. Et il y a beaucoup d'actions menées, même si peu de publicité est faite autour d'elles. Prochainement par exemple va se déclencher une campagne anti four-



rure contre les pop stars directement.

Barricata:Qu'est ce qu'est l'action directe pour toi. En es-tu partisan?
Colin: Pour moi l'action directe, c'est agir directement contre quelque chose avec lequel tu n'es pas d'accord. Faire quelque chose, n'importe quoi. Cela peut être créer des projets et non pas comme toujours stopper ou détruire. Je ne peux plus aujourd'hui prendre part au type d'action directe que je privilégie comme je le voudrais car j'essaie de me calmer et ne pas jouer avec les mains de l'autorité....

Barricata: Conflict est un groupe reconnu du punk. Penses-tu que vous ayez un rôle à jouer dans l'éducation des esprits? Penses-tu communiquer un message?
Colin: Je ne pense pas cela comme un rôle, mais notre discours ne peut toute façon pas faire de mal. Je pense donc que les groupes comme Conflict sont importants.

Barricata: Voudrais-tu habiter ailleurs ?
Colin: Oui. Quelque part loin de la folie londonienne.

Barricata: Quel est le groupe que tu préfères actuellement ?
Colin: Conflict.

Barricata: Quelqu'un que tu hais vraiment ?
Cela prendrait des pages...

Barricata: Meilleurs souvenir de tournée ?
Colin: Un uniforme de police anti-émeute volé à un flic qui avait passé des gens à tabac. Nous l'avons gardé comme trophée.

Barricata:Plus mauvais ?
Colin: La tête maintenue par les flics dans des chiottes dégueulasses.

Barricata: Et pour finir, plutôt cynique ou optimiste?
Colin: Même si le monde est en train de devenir un endroit plein de folie et de détresse, dont les gens sont évincés trop rapidement, pas seulement dans la scène punk ou anarchiste, mais tous les gens, je pense que les gens sont en train de se rendre compte quelle mascarade est la gestion de ce monde. Et que le partage de tout leur appartient... ★

DISCOGRAPHIE

Les disques de Conflict ont été sortis sur leur label Mortarhate records, sauf le EP « The House that the man built », sorti sur CRASS records.
Pour ceux qui découvrent ce groupe, je conseille de commencer par *The ungovernable force*, qui est sûrement l'album le plus abouti de Conflict, où l'on retrouve tous les thèmes chers au groupe et de continuer par le *There's no power*, le dernier album qui est puissant et enragé. Une fois n'est pas coutume, pour le dernier EP *Carlo Giuliani*, choisissez plutôt le format CD qui contient un clip du morceau sous forme d'images vidéos des manifs de Gênes et d'autres, entrecoupées d'extraits de concerts du groupe.

LP (disponibles maintenant en CD)
It's time to see who's who (1981)
Increase the pressure (1984)
The ungovernable force (1986)
Only stupid bastards help EMI (live 1986)
Turning rebellion into money (double live 1987)
Final conflict (1988)
Against all odds (1989)
Conclusion (1993)
It's time to see who's who now (1994)
In the Venue (live 1994)
There's no power without control (2003)

EP
Better dead than wed (1981)
The serenade is dead (1981)
The house that the man build (1982)
Live at center Iberico (1982)
This is not enough (1982)
The battle continues (1983)
To a nation of animal lovers (1984)
BBC (1989)
These colours don't run (1993)
Now you've put your foot in it (2001)
Carlo Giuliani (2003)

CONFLICT

« To live on in hearts is never to die. »

Barricata: First, about the band now.An EP, an album just after and quite a lot of gig these days. Conflict never stopped, but what is conditioning all this present activity? Music? Or some rage because of the context of the world?

Colin: Speaking personaly, i felt i had to mouth off again, i beleive change is begining to happen, and wanted to be part of it. I also got very frustrated with a lot of the curent music that is around and decided to stop moaning about it. And make more of my own.

Barricata: Your two last productions, in particular the EP Carlo Guilani sound like a come back to your origin. A music more refined than «Conclusion», lyrics more furious and it seems less personal, like a declamation sometimes. What can you say about it?

Colin: This time i decided to write both all the music and the words to the last three projects. The foot single, Carlo and Power album. I think the result is due to not doing anything for a long time,i feel it is angry, but justified. At present i'm doing a video album of each track on power, which i hope reflects what the album is about.

Barricata: About music.How is born Conflict? From the chaos like the Sex Pistols? More based on social revendications like the Clash or inspired by anarchism and situationism like CRASS?

Colin: I came from a very punk background, i loved the pistols, followed the Clash on tour for many years and get to know them well, like the Banshees, liked Discharge etc.

I met steve ignorant and got into the ideas of what they were saying and doing... Did not agree with all of it, but lots of it made comen scence to me.. Went to tons of there gigs, got involved in helping them etc. From there i decided i wanted to do this also and started Conflict. Which from then has set its own stall out on what we stand for. And what we don't.

Barricata: Which music inspire you at the moment?

Mine.

Barricata: And from which culture are you drawing your inspiration?

Colin: I am very strong on the animal rights issues still as i beleive that this is one strugle,ie animal and human freedom.. But the anti globalisation movement inspires me greatly now, with such a wide range of people begining to say no.

Barricata: Politic now. Have you any idea of the influence of the anarchist ideas now in GB? From France we see it like after the big demo for against the Poll Tax, some political groups like Class War had lost some importance. Are we wrong? Did the Thatcher polic destroyed all the social movement?

Colin: I beleive that due to increased police pressure and new laws brought in, many people are concentrating on creating better things, rather than big demos etc. But i beleive there will be more protests and uprising soon as the govenment force unwanted issues on people more and more.

Barricata: We talk a lot about what is called «the law of exception». In 2001 GB adopted a very hard law against terrorism. At first againt strangers and now would like to applicate it to all the english: secred trial, illimated detention before it, passeport with fingers and eyes prints... Is the situation of the Orwel's book 1984 is arrived?

Colin: I think its a perfect excuse to introduce the control they have wanted all along. Soon we will not be able to move without being monitord. In london now, if you cross the city one side to the other you are captured on 300 cctv cameras. Very strange how they dont find rapists and mugers. But the cameras are not for public protection,they are there to make sure we know we are being wacthed. So stay in line.

Barricata: Now the feelings of french about animal liberation has changed, in better. English are the precursors of this fight. What's the situation now. Progress? Stationary?

Colin: The animal situation in the uk is still growing, from the music point of veiw it is unpopular with groups now, and beleive a lot of groups only coverd the subject when it was popular in order to gain record sales. As for the movement itselves.There are many ways people are still trying to acheive the goals. There are those who are just trying to let the public know whats going on. There is a lot trying to acheive new legislation.. And there are the many others who prefer the direct approach. There is a lot of this still happening although it does not get reported much now. Coming soon however is a anti fur campaign against pop stars...in person.

Barricata: What is direct action to you? Are you partisan of it?

Colin: Direct action i beleive is doing something about anything you dissagree with. Doing something, anything. It can be creating something, does not allways have to be about stopping or destroying something. The direct action i prefer i can not take part in anymore as much as i would wish, im trying to stay calm and not play into autoritys hands...

Barricata: Conflict is a recognized band in punk music. Do you think you have a role to play in education of minds? Do you think that you are passing on something?

Colin: I dont think of it as a role, but i do beleive that we do more good than harm, i feel there is an imporatrance for groups like Conflict

Barricata: Would you like to live somewhere else?

Colin: Yes... Somewhere away from the maddness that is now london.

Barricata: What is your favorite band for now?

Colin: Conflict.

Barricata: Anybody you really hate?

Colin: How many pages have you got spare...

Barricata: Best souvenir of tour

Colin: A police riot uniform.

Barricata: Very bad one?

Colin: Un uniform witch was removed-from an officer who had been beating people up... We kept it as a reward for stopping him.

Barricata: And to finish, cynical or idealist?

Colin: I think that although the world is growing into a mad unsecure place, that people are getting pushed too far, not just in he punk scene, anarchist scene etc, but people as a whole race, i beleive people are beginning to see what a big con it all is. And that a share of everything belongs to them... ★



MURALISME CHICANO

Quand les revendications d'un peuple se peignent sur les murs des villes.

Eté 2002. Los Angeles, Californie. Pourquoi Los Angeles ? Parce que j'avais très envie de voir de mes propres yeux les nombreux murales (fresques, en espagnol) de East L.A., avant de poursuivre notre route vers le sud, c'est à dire, le nord du Mexique.

C'est à Los Angeles que se concentre la plus grande communauté mexicaine du monde, et il y a là bas, pas moins de 2000 murales. Sous un soleil de plomb, carte detaillée de la mégalopole en mains, appareil photo en poche, on parcoure ces rues où habitent des familles de chicanos, à savoir, des mexicains nés ou élevés aux Etats Unis.
« Espagnol par la langue et la civilisation, indien de sang et de coeur, le mexicain du sud-ouest est, par son destin, devenu américain ». Marcienne Rocard.

La naissance du muralisme au Mexique

Rappelons d'abord quelques étapes importantes de l'histoire du Muralisme. Tout d'abord, peindre les murs est une tradition bien plus que séculaire au Mexique. Déjà, les civilisations précolombiennes ornaient leurs temples, puis, les espagnols faisaient peindre par les indiens qu'ils avaient évangelisé, les parois intérieures des édifices religieux. Plus tard, les débits de boisson, les petits commerces, peignent leur devanture pour décorer mais aussi pour attirer l'attention. Cet art s'inscrit donc dans cette tradition.

Le muralisme naît au lendemain de la Révolution Mexicaine, dans un climat d'effervescence politique et sociale très marqué par l'idéal Socialiste. En 1921, sous la présidence d'Alvaro Obregón, José Vasconcelos (communiste convaincu) alors ministre de l'éducation nationale, lance son programme d'éducation et d'alphabétisation des masses rurales et indiennes. Les murs de son ministère seront parmis les premiers à être peints. Diego Rivera, une des grandes figures du muralisme (avec Siqueiros et Orozco) est convaincu que l'art doit être porteur de valeur idéologique pour le peuple et devenir un moyen d'éducation et de lutte. Il deviendra d'ailleurs l'un des piliers du jeune Parti Communiste Mexicain.

La mission des peintres est d'enseigner au peuple son histoire, son folklore, et ses luttes. Il faut promouvoir une peinture aux symboles lisibles par le peuple. Les thèmes dominants, sont l'exaltation de l'homme mexicain (représenté sous les traits d'un indien) dans ses activités productives, dans ses luttes syndicales, dans son aspiration à la terre, dans sa régénération par l'éducation, dans sa participation à la révolution; mais aussi la dénonciation des abus et des injustices dont pâtit le monde des travailleurs, et, la proclamation de l'idéal socialiste.

Le syndicat des peintres et des sculpteurs qui est présidé par Diego Rivera publie l'année de sa création (1922) une déclaration sociale, politique et esthétique qui radicalise les prises de position des ses membres, et à laquelle se rallient certains intellectuels. Ils veulent socialiser l'expression esthétique et veulent glorifier l'art monumental car il est propriété publique.
Le muralisme acquiert une certaine notoriété et certaines universités et fondations américaines demandent aux peintres de venir s'exprimer. Le premier « mural » mexicain aux États-Unis date de 1930, il a été peint par Orozco et décore le réfectoire du Pomona College (Californie). Rivera va lui aussi peindre aux Etats Unis. En 1933, il va peindre une fresque au centre Rockefeller, le nouveau centre culturel et artistique de New York. Il ne finira pas sa fresque, le contenu etant jugé trop marxiste aux yeux de la direction du Centre, qui ne pouvait accepter de voir un portrait de Lenine peint sur leurs murs. C'est le muralisme mexicain des années 20 et 30 qui sera le ciment et la base idéologique du muralisme chicano.

Comment est né le mouvement chicano?

En 1848, le traité de Guadalupe Hidalgo entraîne la perte par le Mexique de près de la moitié de ses territoires au profit des Etats-Unis. La communauté mexicaine devenue soudainement étrangère dans ses propres terres se voit exclue de façon assez violente par les anglo-saxons. Les chicanos (terme utilisé de manière péjorative dans un premier temps) sont relégués dans des « barrios » (quartiers) et se retranchent derrière leurs traditions et valeurs culturelles. Les symboles identitaires vont devenir alors une forme de résistance culturelle très importante pour la communaute mexicaine des Etats Unis (des tatouages des Pachuchos dans les années 40 aux tags des Vatos Locos dans les années 80). Les années 1960 vont marquer un tournant primordial dans l'histoire de cette minorité. Elle va crier haut et fort sa différence, tout en essayant de l'assumer. Le mouvement chicano va naître.

Le 16 septembre 1965 un groupe de paysans mexicains, menés par Cesar Chavez et organisés au sein du UFWOC (Comité d'Organisation des Paysans Unis), cesse le travail dans les champs de Californie aux cris de Huelga! (Grève!). C'est le début du conflit le plus sérieux de toute l'histoire du mouvement paysan des Etats Unis. La communauté chicana maintenue dans le silence, la marginalité et l'exploitation va alors être parcourue par un puissant courant revendicatif, et va s'interroger sur ses racines identitaires. A l'image de la communauté noire et de ses Black Panthers, les chicanos créeront les Brown Berets en 1967. Les luttes des chicanos ont plusieurs facettes mais un seul nom : La Causa. Il s'agit au départ d'une forme de revendication culturelle et politique, exprimée dans un document fondateur El plan espiritual de Aztlan (1), rédigé et adopté en mars 1969 à Denver, à l'issue du premier congrès de la jeunesse chicana. Les points fondamentaux de ce plan, sont: la glorification de l'héritage indien, l'exaltation d'une culture humaniste, une meilleure intégration au système éducatif, le rôle fondamental de l'éducation, ainsi que la revendication des terres volées au Mexique en 1848. Le mouvement est très vite rejoint par des intellectuels et des universitaires. C'est une nouvelle période de luttes politiques et sociales, et les artistes chicanos s'y associent. Le muralisme va être une arme de choix pour mener a bien l'entreprise d'édification d'une conscience nouvelle de la communauté d'origine mexicaine et de reconnaissance en tant que groupe.

Le muralisme chicano se réclame de ses grands ancêtres mexicains mais dans un contexte historique et culturel différent. Le discours pictural sera essentiellement militant et propagandiste. C'est au départ une facon de se réapproprier l'environnement et l'histoire. Les murales appellent a l'éveil des consciences et ressuscitent une culture oubliée et spoliée.

Le mouvement se développe de 1970 a 1976 à East Los (quartiers est de Los Angeles). Il est explosif, prend beaucoup d'ampleur, et s'étend dans les autres états frontaliers. Il permet à la rue de reconquérir une personnalité perdue. Ce mouvement est spontané, les habitants des barrios soutiennent (comme ils le peuvent) financièrement les projets, portés par la dynamique d'espoir et d'enthousiasme du mouvement

Qui peint? Des habitants du barrio, des membres de gangs, des artistes, des chômeurs, des étudiants en Beaux Arts. Le mur est peint avec la participation du quartier et l'accord des jeunes, ce sont des oeuvres collectives. Les peintures naîssent de réflexions collectives et reflètent les préoccupations du moment, c'est un muralisme communautaire, il y a un désir de recherche d'une identité mexicaine, et de construction d'un imaginaire commun. Les muralistes chicanos vont souvent représenter dans leurs peintures, l'identité chicana, la lutte politique et sociale, des conseils socio-éducatifs, l'espoir d'un avenir meilleur, et l'union et la solidarité communautaire.

Plus précisement, les symboles souvent utilisés sont : la pyramide, le vierge de Guadalupe (patronne de l'indien et du demuni) , qui a toujours accompagné les mouvements de protestation, Quetzalcoatl, le serpent à plumes, Zapata et Villa, l'aigle noir sur fond rouge (symbole du mouvement chicano), l'épi de maïs (symbole de vie dans les cultures méso américaines), le paysan mexicain, qui a tant contribué à la richesse agricole de la Californie, le livre, qui rappelle l'importance de l'éducation pour pouvoir sortir de l'exclusion, et la famille, évoquée comme source de protection face à un environnement adverse menacant. On retrouve aussi des symboles plus récents comme les luttes syndicales aux Etats Unis ou les guerrillas d'Amérique Centrale.

Les murales ne sont pas le "maquillage d'un environnement médiocre", mais des lieux de mémoire. Ils rappellent les origines ethniques, rendent hommage aux héros et martyrs, favorisent les revendications et fixent l'histoire d'un quartier. Il s'agit de rétablir la fierté de l'homme à la peau brune dans une société blanche.

A la fin des années 80, la thématique des murales change sensiblement. La revendication de l'identité mexicaine reste, mais les préocupations ne sont plus les mêmes. La violence des gangs chicanos et l'arrivée en masse de la drogue dans les quartiers ont laissé de côté l'aspect plus politique. De nombreux murales appellent à l'unité entre gangs et à la non violence.

Le Chicano Park

Après Los Angeles, sur notre route pour rejoindre Tijuana, nous avons fait une halte à San Diego, pour aller voir les belles fresques du Chicano Park. Le parc regroupe environ 50 murales, dont certains vraiment classe, réalisés avec les habitants du barrio Logan. C'est un parc pour le peuple et par le peuple, comme est écrit sur l'une des fresques : Varrio Si, Yonques No! (le quartier oui, dépotoir non!). Cet espace, qui était destiné à devenir un dépot de feraille, est devenu un parc en 1970 sous la pression populaire, lorsque l'activisme chicano était à son apogée. Il est situé en dessous d'un échangeur autoroutier (v'la l'ambiance!), qui sépare en deux le quartier. Chaque année, le 22 avril (date anniversaire de l'inauguration du parc), les chicanos organisent une grande fête : musique, activités artistiques et meetings politiques sont au rendez vous. Ce parc reflète l'obstination des chicanos à mener une lutte pour la reconnaissance de leur culture et pour la sauver de l'oubli.



Que dire de plus, si ce n'est que cet activisme artistique, qui connu son apogée dans les années 70, n'est pas prêt de s'éteindre. D'une part, de nouveaux migrants mexicains arrivent en masse chaque jour aux Etats Unis, fuyant la désastreuse situation économique dans les campagnes mexicaines, ce qui revigorise le « chicanismo ».
D'autre part, le sentiment anti-mexicain se généralise aux Etats Unis, exemple l'élection de Schwarzenneger comme gouverneur de la Californie sur des thèmes anti-latinos (refus du permis de conduire pour les immigrés latinos, refus de l'enseignement bilingue anglais-espagnol, supression du budget destiné aux centres d'aide sociale dans les quartiers défavorisés...), d'où une recrudescence des activités politiques et artistiques de la communauté chicana. ★

(1) Aztlan est un lieu mythique qui se situerait dans le sud ouest des Etats Unis et d'où seraient partis les Aztques pour fonder México Ténochtitlan.



Rencontre avec Gee Vaucher, graphiste du groupe, et artiste de la subversion.

S'ils se défendent d'avoir jamais été un modèle, CRASS sont pourtant une légende du punk et leur logo continue encore de fleurir sur des épaules des perfectos ou des bombers de toute la planète. Une des raisons en est le positionnement politique qu'ils ont pris dès le départ : la musique comme support de la contestation. Et le punk. Parce que dans le milieu des années 70, avant qu'il ne se range dans les rangs de la grande diffusion des majors, c'est la musique qui ébranle une « so british » société. Aux débuts du groupe en 1977, les musiciens de CRASS, comme les autres groupes naissants, ne savent pas jouer et s'en foutent. Là n'est pas le propos. Car il s'agit d'utiliser le support musical pour transmettre une démarche revendicative sans concession. Le situationnisme les inspire aussi. L'Angleterre et ses médias en particulier qui tombent dans le panneau, se souviendront du faux entretien sur les Malouines entre Reagan et Thatcher, manigancé par CRASS. Groupe militant, créé dans cette intention, CRASS compte à son actif plusieurs albums, et a produit également d'autres groupes du même acabit comme Poison Girl. Dès le départ, ils s'étaient fixés une limite, il arrêteraient en 1984, ceci symbolisé par le Big Brother d'Orwell. Ils s'y sont tenus, ne suivant pas les tendances de reformation très en vogue aujourd'hui, mais continuant toujours sous d'autres formes : participation à Conflict pour Steve Ignorant, puis Schwarzeneggar et Stratdford Mercenaries avec Gary de Dirt, écriture pour Penny Rimbaud, peinture collages pour Gee et performances musicales ou théâtrales réunissant plusieurs membres du groupe. Nous avons rencontré Gee la graphiste du groupe, lors de son passage à Paris, pour la sortie de son nouveau livre de collages.

Barricata: Qu'es tu venue faire à Paris ?
Gee: Je suis venue pour l'impression d'un livre de collages qui s'appellera Animal Rites (les rites animaux). Il faut prendre le mot rite dans le sens du passage à l'âge adulte. Tu es un enfant et en grandissant, tu dois passer par certains rituels. C'est le rite du passage.

Barricata: Les collages sont récents ?
Gee: Plutôt oui. Ils datent des trois dernières années.

Barricata: Pourquoi ce thème ?
Gee: En fait, rien de spécial, plutôt des choses que je vois. Un événement se déroule devant mes yeux et je me mets à travailler. Mais j'ai toujours été intéressée par les relations entre les animaux et les hommes. Par la façon dont nous réagissons envers les animaux. La première citation du livre est tirée de *la Ferme des animaux* de Georges Orwell, où il dit « Tous les animaux sont égaux mais certains le sont plus que d'autres. » Je l'ai changée en « Tous les hommes sont des animaux, mais certains animaux sont plus humains que d'autres. »

Barricata: Les conditions de vie des animaux ont évolué en mieux, non ?
Gee: Ce n'est pas le propos du livre, qui ne parle pas du droit des animaux (ndlr, en anglais, il peut y avoir une confusion du fait que rites et rights se prononcent de la même façon), mais de comment nous assumons notre connaissance des animaux, comment nous les traitons à travers nos propres émotions. Cela parle plus de notre compréhension des animaux à travers notre condition humaine, qui dans un sens est la seule possible, mais qui ne reflète que notre propre réalité. D'un premier abord, ce travail n'est pas politique, mais

traite plutôt de la politique de notre façon d'être. C'est une observation de notre relation avec les animaux, comme le reflet des relations humaines. Une grande partie de mon travail maintenant traite de la politique des relations humaines quotidiennes.

Barricata: Y'a t il une évolution de ton travail d'un contenu politique vers quelque chose de plus introverti ?
Gee: En fait, ce n'est pas différent. C'est aussi colérique et fort que ce que j'ai pu faire autrefois. A travers le travail que j'ai fait pour CRASS et les sujets que j'ai illustrés, j'ai dit ce que j'avais à dire et ne pourrais pas le dire plus clairement. Par exemple sur la guerre, j'ai déjà exprimé tout ce que je voulais et je ne pourrais pas le dire mieux ou alors, je me répéterai et cela ne m'intéresse pas. Pour moi, maintenant, il est aussi important d'essayer de comprendre le fonctionnement des relations individuelles. Honnêtement, je ne suis pas intéressée par la grande Révolution tant que nous n'aurons pas compris et mis en pratique le comment nous pouvons travailler ensemble. Et comprendre cela, c'est plus que des mots. Ce sont les possibilités créatives, la conviction, la responsabilité et une profonde passion que nous devons alimenter à travers nous pour changer le monde, sinon rien n'est possible. Que veut dire une Révolution qui mène les gens sur la seule promesse d'un monde nouveau. Pour moi, cela doit venir de la base, puis grandir et devenir inébranlable. Pour revenir sur le livre, je ne peux pas concevoir mon travail en tant qu'artiste, je dois m'exprimer comme je le sens, sinon il n'y a aucune vérité. Et c'est comme ça pour chacun de mes livres. Mon prochain livre par exemple sera visuellement différent et traitera des relations familiales.

Barricata: Que faites vous aujourd'hui avec le collectif CRASS ?
Gee: Aujourd'hui nous continuons sous le nom de CRASS agenda, qui regroupe Penny, Eve, Steve et moi de CRASS, et d'autres personnes. Penny écrit beaucoup et cette année, nous nous sommes produits tous les mois à Londres. Beaucoup de punks sont venus en pensant que c'était CRASS, mais non. CRASS en tant que groupe de musique n'existe plus, mais nous continuons toujours nos activités dans le même esprit et avec les mêmes convictions. Mais dans une autre direction. CRASS a toujours été difficile d'accès dans son discours et la façon de l'exprimer. Mais petit à petit les gens ont appris à décrypter et compris ce que nous voulions partager. Maintenant encore ce que nous essayons de dire n'est pas si évident. Mais c'est juste un début. Nous travaillons avec des musiciens de jazz, ce qui est dur d'accès pour certains. Malgré tout, beaucoup des gens qui nous suivaient déjà reviennent aux concerts et c'est bien. Et nous avons encore beaucoup de projets.

Barricata: Sais tu à peu près combien d'albums CRASS a pu vendre ?
Gee: Non, je ne sais pas trop. Bien plus qu'un million, mais à vrai dire cela ne m'intéresse pas trop.

Barricata: Avez vous un contrôle sur vos productions ?
Gee: Sur ce que nous faisons totalement, oui. C'est pour cela que nous n'avons toujours pas d'argent !

Barricata: Vous ne touchez pas de royalties ?
Gee: Si, mais l'argent est partagé entre tous les anciens membres du groupe, Dial House et les projets à venir. Nous avons l'habitude de travailler avec très peu d'argent, c'est difficile mais nous avons beaucoup de soutien et d'imagination.

Barricata: Peux tu nous expliquer les débuts du groupe ?
Gee: Dial House a toujours été un endroit d'intense créativité ; musiciens, artistes, concepteurs de films, etc. Si nous avons commencé à jouer de la musique, c'est comme support pour la diffusion de nos idées, parce que c'est le langage le mieux compris par les jeunes et non la poésie ou les films. Nous avons donc combiné tous nos talents pour développer ce qu'il manquait pour communiquer. Steve et Penny ont commencé avec chant et batterie autour d'une chanson écrite par Steve et c'est parti de là. L'ouverture de notre maison aux autres a fait que d'autres sont venus et ont décidé de contribuer. A part Pete, personne ne savait jouer d'un instrument, mais on s'en foutait, c'était l'esprit du truc. Quelqu'un venait à la maison et nous demandions « veux-tu être dans le groupe ? » et ça a évolué comme ça. Un début très simple. Il était aussi important que tout le monde discute et soit d'accord sur la progression et le contenu. La base de principe de CRASS était que si quelqu'un du groupe s'opposait fermement à un texte écrit par un autre ou une action que quelqu'un d'autre voulait mener, alors il avait le droit de veto. Un projet ou une chanson était donc acquis si personne ne s'opposait radicalement. Tout le monde devait être d'accord et enthousiaste.

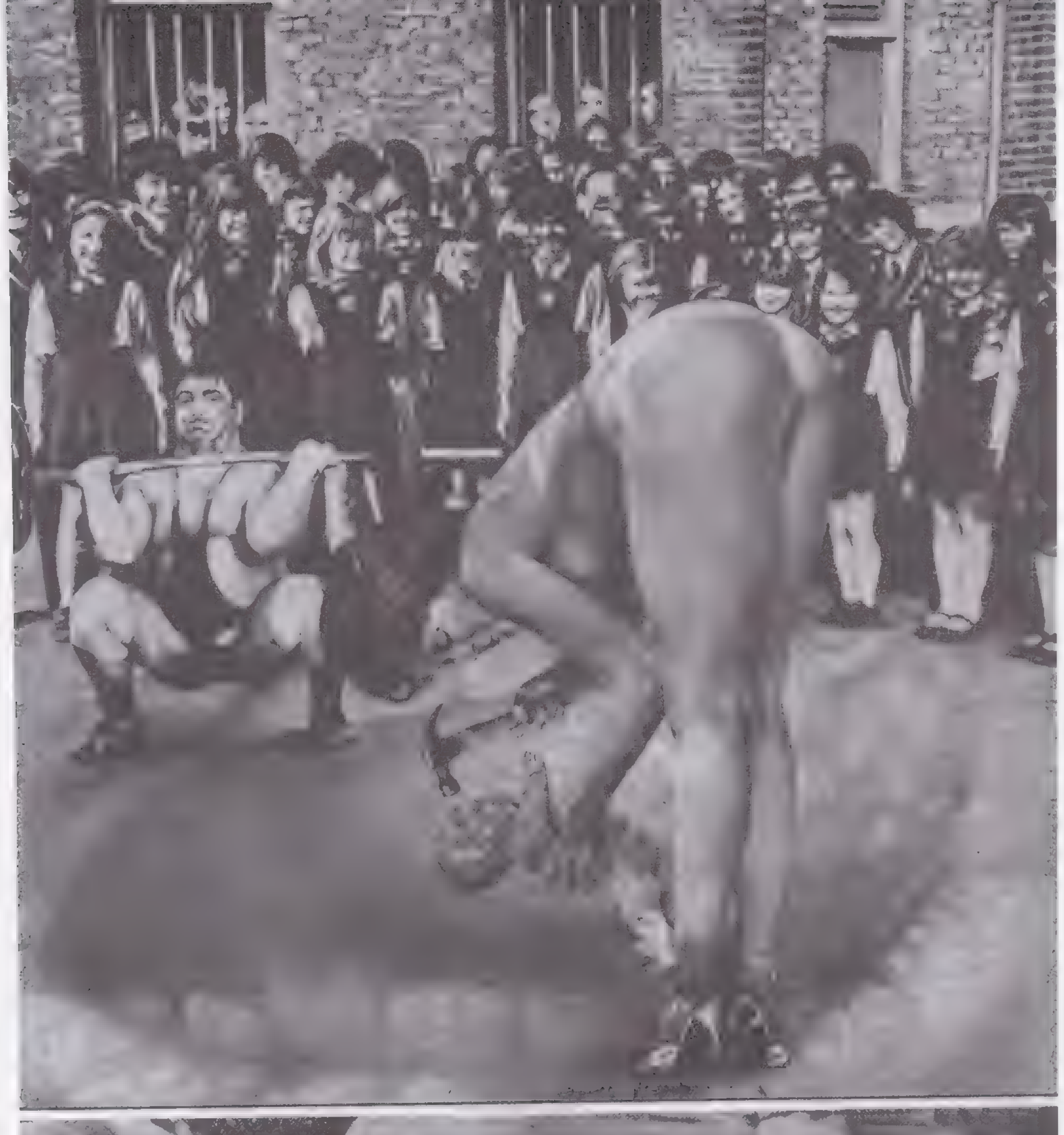
Barricata: Combien de personnes dans le groupes ?
Gee: En comptant Mike Duffield (concepteur de films) et moi, 9.

Barricata: Pourquoi CRASS est encore une référence pour les jeunes punks aujourd'hui ?
Gee: Malheureusement, peu de choses ont changé. Politiquement, les choses évoluent encore dans une direction négative. Ce que nous disions est donc toujours vrai et la passion et la conviction avec laquelle nous le disions semble et sonne encore aussi fort aujourd'hui. Nous nous sommes exprimés très clairement, honnêtement et passionnément et nous continuons à travers Crass Agenda, sans avoir besoin d'une major, juste nos propres efforts et ceux de ceux qui se sont joints à nous. Je pense que beaucoup de jeunes se sentent concernés par ça et sentent que c'était fait avec conviction. Nous vivions et vivons toujours ce que nous chantions.



Barricata: C'est pour ça que cela a si bien marché ?
Gee: Quand nous jouions quelque part, c'était un événement, un événement social, les gens venaient de tout le pays. Ils apportaient leurs fanzines, ils trouvaient une information alternative, ils pouvaient retrouver ceux qu'ils avaient croisés au concert d'avant ou en rencontrer de nouveaux. C'était donc un événement social dans le sens où des personnes différentes, avec des intérêts différents (libération animale, chômage, combat contre la politique de Thatcher, etc.) se retrouvaient et échangeaient ces informations et expériences.

Barricata: Dirais-tu que CRASS était un groupe anarchiste ?
Gee: Non, je ne dirais pas ça comme ça. Nous nous sommes jamais définis comme un groupe anarchiste. Les magazines et les gens l'ont dit. Mais dans un sens, nous l'étions, mais pour moi, plus à travers des





sions que c'était important. De même, nous nous produisions dans des endroits perdus où l'énergie et la solidarité partagée étaient stupéfiantes. Pas comme à Paris ou Londres où il n'y avait aucune surprise quant au public venant aux concerts.

Barricata: Les médias hésitaient à vous inviter ?
Gee: Oui. Sûrement parce qu'ils ne pouvaient pas avoir confiance en notre propos….

Barricata: Aujourd'hui vous semblez donc plus investis dans des mini projets. Penses-tu que tu puisses être efficace sans appartenir à un groupe politique ?
Gee: Oui, parce que je pense que tu ne peux pas seulement te structurer autour d'une réponse unique.

Barricata: Mais une organisation, ce n'est pas seulement une réponse mais se structurer pour donner une réponse collective.
Gee: Les organisations doivent venir vers toi. Notre collectif à Dial House est très structuré et créatif, mais pas seulement vers une seule direction. Chacun y a une responsabilité pour tous. Et c'est pareil pour le monde dans lequel nous vivons. Dans CRASS, chacun avait son propre système de pensée, nous étions très différents mais nous fonctionnions autour d'un accord commun.

Barricata: Mais ne penses-tu pas qu'il y a le risque d'être coupé du monde ?
Gee: Oui, peut-être, mais ce n'est pas notre cas. Pourtant parfois, j'aimerais bien…. Beaucoup de gens différents et très créatifs passent par chez nous. Nous ne sommes pas toujours d'accord, mais alors, ils sont quand même tous passionnés et impliqués et nous construisons quelque chose ensemble. Je ne cherche pas à vivre avec des gens avec qui je sois d'accord sur tout.

Barricata: D'accord, nous devons nous changer nous même, mais le monde aussi..
Gee: Cela va ensemble et le plus important est de commencer par toi.

Barricata: Mais si on agit seul sans diffuser ses idées et sa façon de penser, n'est ce pas une sorte d'autarcie ?
Gee: Le travail que vous faites en tant qu'organisation est important ; c'est comme ça que vous bossez et c'est très bien, mais je ne fonctionne pas comme ça. Je peux travailler en parallèle ou on peut se retrouver ensemble, mais je n'appartiens pas à une organisation. Vous agissez à travers un nom et c'est ce qui vous va. De mon côté, je bosse sous le nom de Dial

questions personnelles, une honnêteté personnelle et vraie. Quand tu es très jeune et commence à t'interroger sur la norme, tu peux basculer dans la confusion et la marginalité. Je pense que le groupe forçait les gens à se poser des questions et si vous voulez, l'anarchisme commence là.

Barricata: Alors quel était votre propos politique ?
Gee: Nous n'avions pas de propos politique dans le sens de dicter aux gens une conduite particulière, non. Mais il s'agissait de partager des expériences et essayer de se comprendre et réaliser que nous avons beaucoup plus de pouvoir si nous travaillons ensemble. C'est toujours ce que nous faisons, sans affiliation politique particulière.

Barricata: Faisiez-vous des concerts de soutien ?
Gee: Tous l'étaient. Dans une ville, ce pouvait être pour une Maison des femmes, dans une autre pour les mineurs en lutte, etc. A chaque concert, nous demandions qui l'organisait et pour qui. Cela pouvait être pour un événement politique se passant dans la ville ou une grève quelque part. Mais ce pouvait être aussi pour la communauté, comme la création d'une crèche.
Pour nous il était très important de jouer dans des endroits où les autres groupes ne venaient jamais. Et quand le concert était fini nous sautions toujours de la scène pour entamer une discussion et un débat avec les gens. Et ça c'était spécialement important pour les jeunes, parce que notre discours était assez dur. Il aurait donc été irresponsable de partir comme ça après le concert, alors que des gens restaient assez effrayés et confus dans leurs sentiments. Surtout dans la confrontation que cela pouvait engendrer avec leur environnement familial et l'école.
Pour les interviews accordées, c'était un peu pareil. Après en avoir fait pour la presse et les grands magazines où notre propos a été déformé, nous avons décidé de ne plus accorder d'interviews qu'aux petites productions et fanzines. Et nous pen-





House. C'est là où j'habite. Où des gens passent, partageant diverses informations et idées sur les problèmes actuels et c'est comme ça depuis longtemps. Toutes les choses que nous voyons ne sont qu'injustice et une vraie merde. Mais pour nous c'est une autre façon d'être enragés.

Barricata: Mais quel intérêt de lutter si ce n'est pas pour diffuser ses idées ? Par plaisir ?

Gee: Non, il n'y a pas de plaisir. Franchement, je préfèrerais ne rien faire. Mais pour répondre plus précisément, personne ne peut prévaloir des réactions que peuvent avoir les gens. On peut les supposer ou les souhaiter, « les gens devraient réagir, ou se rendre compte », mais on ne peut les contrôler.

Barricata: Pensez-vous pouvoir éviter d'être peints comme des anarchistes ?

Gee: J'ai juste dit qu'on ne s'est jamais dénommé comme tel. Ma définition de l'anarchisme est très individuelle et non inspirée d'un texte quelconque. C'est quelque chose de très personnel... Et donc si je dois m'inscrire sous cette appellation, il faut d'abord que je définisse ce que j'entends par là. Mais il suffit de revenir sur les paroles et la démarche de CRASS et ce que nous avons à nouveau entrepris depuis deux ans pour comprendre le sens que tout cela a.

Barricata: Vous constituez pourtant un exemple pour les anarcho punks...

Gee: Vous parlez d'un titre dont on nous a affublé. Mais nous ne sommes un modèle pour personne. Mais je pense que des gens ne veulent pas l'entendre et veulent cette image de nous, d'anarchopunks.

Barricata: Mais vous portez la responsabilité de ça ?!

Gee: Non, la seule responsabilité que je puisse avoir est celle de ma propre personne et nullement celle des autres. Et c'est comme cela quoique tu fasses. Tout dépend de toi. Si des gens ont envie d'interpréter nos actes et paroles d'une certaine manière, je n'y peux rien. Je ne porte que la responsabilité de mes propres actes et j'essaie d'agir aussi honnêtement, clairement et avec le plus de force que possible. Nous ne nous sommes jamais attribués le label d'anarchopunks, et d'ailleurs je ne suis pas bien sûr du sens que cela peut avoir pour chacun. Dans chaque pays où j'ai été, les gens en avait un point de vue différent.

Barricata: Que signifiait « Punk is dead » ?

Gee: C'est très british et daté dans l'histoire. Cela est venu quand le punk n'est lui même devenu plus qu'une histoire de mode, dénué de toute critique. Les punks ne se sont mis à courir qu'après l'argent, sans comprendre qu'ils avaient pourtant tant à donner. Pourtant à la base, le punk n'était ni une marchandise, ni une histoire de look digne d'une carte postale de King's Road. Mais c'est ça qu'il est devenu à Londres.

Barricata: Proposiez-vous un modèle de votre côté ?

Gee: Non. Chacun agit en fonction de sa propre moralité et son propre sens du droit, et n'a aucun contrôle sur la façon dont cela est reçu par autrui. Des gens se sont inspirés de CRASS pour certaines de leurs actions, c'était une dynamique, mais rien de dicté. Et ça continue. Toujours sans étiquette et sous différentes formes, comme les actions contre la guerre, les eco warriors (qui bloquent la construction des autoroutes et les destructions engendrées), etc. Dans un sens, ce sont tous des descendants de CRASS, qui ont retenu ce qu'ils en voulaient, sous des formes de lutte différentes, et ça c'est génial. ★

The subversion within the content of the work. Meeting with an artist and an activist woman.

Why did you come in Paris?
I came in Paris to have a book printed. The book is called Animal rites and it's a collage's work. It's like you come of age, you are a child and you will become a man or a woman. It's the rite of passage.

Recent collage or different one's?
Recent. Why this theme? Nothing special really, just things i see, something visually happen, so i start working. I'm always interested in the circle logical plan between animals and human. It's just to be concerned how we are wrong with animals. The first quote in the book is taken in The animal Farm, from Georges Orwell, where he says that all animals are equal and some are more than the others. I quiet changed it in "all humans are animals but some animals are more human than us.

There are some evolutions now in the conditions of animals?
It doesn't concern that at all. It's nothing to do with animals rights. It's about how we assume knowledge of animals, how we treat animals, thinking that what we know on animal trough or own emotion. It's kind about how we understand animals through human emotions, which oversee is the only way in one sense that we can understand but that's not reality of the situation. It's not overly political, it's the politics of how we are, how we are with animals, how we are with each other; the politics of it. It's an observation of our relationship. Lot's of my work now is about the politics of how we are everyday with each other.

Can you say that there is an evolution in your work from something political to something more personal?
No it's not different at all. It's angry and as strong as my ancient work. I said what i needed to say, I can't say it any clearer. I mean, if there is an anti war statement, I feel that i have said that, I can't say any better, and i can just repeat the same thing, then to me there's no point in that. For me it's important to try to understand the way we work as individuals with each other. Quiet honestly, I'm not interested in a big revolution, since unless we can't work and understand the subjectly of how we can work together, to make the world a better place, there's no point. It has to come from a very small thing, to grow. I can't fabricate what i do as an artist, i have to express as i feel it, otherwise there's no truth at all. That's the way is each book. The next book is something very different is to do about the way family manipulate.

What are you doing with CRASS collective today?
We changed the name again, we called it CRASS Agenda. Now it's consist on Penny, Eve and me and sometimes Steve, and the rest of the people are new people. Penny is doing a lot of new writing and we've been performing every month in London for the last year. Lot of punks came thinking it was CRASS; and it's not. It's not CRASS in term of what we did musically, but it is in terms of what we trying to say. It's just coming from another direction again. CRASS is never easy when we perform. They won't easy in what we were saying, in what we were doing. Everything about CRASS was not easy. Then congruatily, people learned the language, understood what we wanted to share really. And again now, what we trying to say is not easy, it's very hard. Then we are starting again. Hopefully we just build again, it's saying I think even harder what's it's trying to say. We are working with jazz musicians, it's quite difficult, but.. A lot's of the people that used to follow us before, are coming to> the gigs, it's very good. Then yes, we have a lots of projects.

Do you have an idea of how many records you have sold?
No, I don't know, more than a million, but it doesn't really interest me.
You have control on your records?
Yes, totally in what we do, thats why we have no money!
You have no royalties?
Yes, but the money is split between the members of the band. I choose to put that money, which is not a lot, into the next project if possible. Anyway I usually work without money, it's difficult but we have a lot of support and imagination.

Can you explain to our readers the beginning of CRASS?
There have always been really creative people at Dial House, musicians, artists, filmmakers etc., But in the early sevevties we decided to say something with music. We realised if we wanted to speak to young people, it was no good just to recite poetry, the language seemed to demand music at that time so people started trying to play instruments, at first, Steve and Penny which grew as everybody who turned up to the house and offered something. Nobody could play anything except Pete, but nevermind, we just decided to do it, wasn't that the idea of punk?. People came to the housed we asked "Do you want be in the band?" That's it. Very simple beginning. And it was very important that everybody spoke and agreed on how to progress and what wwe were trying to say. The basic principle of CRASS was that if you wanted to say or do something that not everyone in the band agreed to, then it did not get done. Everybody had to agree. If nobody felt strongly against about anothers idea then we included it.

How many people were in CRASS?
Counting Mick Duffield (film maker) and myself, 9.
Why do you think CRASS is still a reference for the young punks now?
Because what it trying to say and do is sadly still relevant, nothing changed. I think it was saying something very succinctly, strongly, honestly and passionately at the time, and continues to do so in another way. I think many young people connect with that, they can sense that we work with conviction. We lived and still live how we sang. It's not different.
And can you say why it worked so well at the time?
When we played, it was an event, a social event, in places no other bands played and where people came from all over the country to the gig. They made and bought fanzines, they shared information, they could meet friends from the last gig. There strength grew with time , it was a social event in a sense of different people who had different political interest (animals liberation unemployment, fighting against Thatcher) coming together they exchanged knowledge and information and a movement grew strong.

Would you say that CRASS was an anarchist band?
No, I wouldn't say that. We never called ourselves as an anarchist band. Magazines and people called us as an anarchist band.

So what is your definition of your principal purpose?
We didn't have a political purspose in a sense of driving people anywhere, no. It was sharing experiences, and understanding eachother and we are still doing that. I don't have any political affiliation.

Did you make support gigs?
Every gig was a benefit. In a city it could for a women rights center, in another town, for miners. Every gig we did we asked to the people who organised who they wanted to support. It could be for a major political thing happening in the town, a strike somewhere. But it could be too a playground to children. For us it was very important to play in areas where bands never went. When the gig was finished, we were in front of the stage to discuss and debate with people. It was very important for the young people, cos' what we did was so heavy, a big confrontation, and people were very young and some could have been confused about their own feelings. It was like a confrontation for them personaly between our subjects and their mind confrontated for example to their parents. We refused to make interviews to big magazines, only to fanzines. We thought it was really important to do that. Then we came to very tinny places, but where the energy and the community spirit of sharing what they had and what we had. It wasn't like playing in Paris or London, where people who are coming expect you to come there. We never did, we thought there is no point.

You said that the medias hesitate to invite you...
Yes it's probably cos they can not trust us about what we are suppose to do..

Then you seem to be more involved in little projects. Do you think that you can be efficient in activism not organised in a political group?
Yes cos I don't think you can only structurate to have one answer. But an organisation is not one answer but a structuration to give a collective answer. The organisations have to come to yourself. Our collective with Dial House is very structurate, very creative, but not only in one way. There is an individual responsibility to the all. That's the same to the world we live in. I'm sorry, but i'm a bit nervous to use words that i can not really explain, because of a problem of language, since every word that we use have a connotation. It would take a long time to say "Ok, if i use the word freedom, what does it mean to me, and what does it mean to everyone of you". The same with "socialism", "social". You know, everybody in CRASS thought differently, very different people. But we had a covenant agreement.

Don't you think that there is a risk to be cut from the world?
Yes you can do that, but we don't. I'd like too sometimes... You see, many different and creative people are coming to our house, and i don't agree with all of them, but that's not the point, since they are really inspiring, really passionate. And we build something together. I'm not looking to live with people with who i have an agreement. Yes, but we have to change ourselves, but the world too... They go together, and the most important is you.

OK, but if we are staying alone and not diffusing our ideas and way of thinking, it's a sort of autarcie?
I think the work you do in an organisation is important, and that's the way of some people that can work and connect. It's great, but that's not my way. I can work parallel to you and we can work together. I don't bellow to an organisation and i wouldn't cos' that's not my way. It doen't feel right for me but that is for the people who choose it. You work under a name. It's work for you, and you find it inspiring. Me i'm working under the name of Dial House. It's where i'm living, it's where people pass to and share different informations and different ideas of dealing with what i'm sure we agree, a problem with the world at the moment and has been for a long time. All the things we think are injustice and corruption and all the shit. It's a different angry. What is the point to fight if there is no voluntee to make your ideas growing. Pleasure? Honestly i would prefer not doing anything. There is no pleasure! But to answer, one can not dictate the reaction about what you are saying. You can say "people might have this reaction, might see it this way", but i can not dictate.

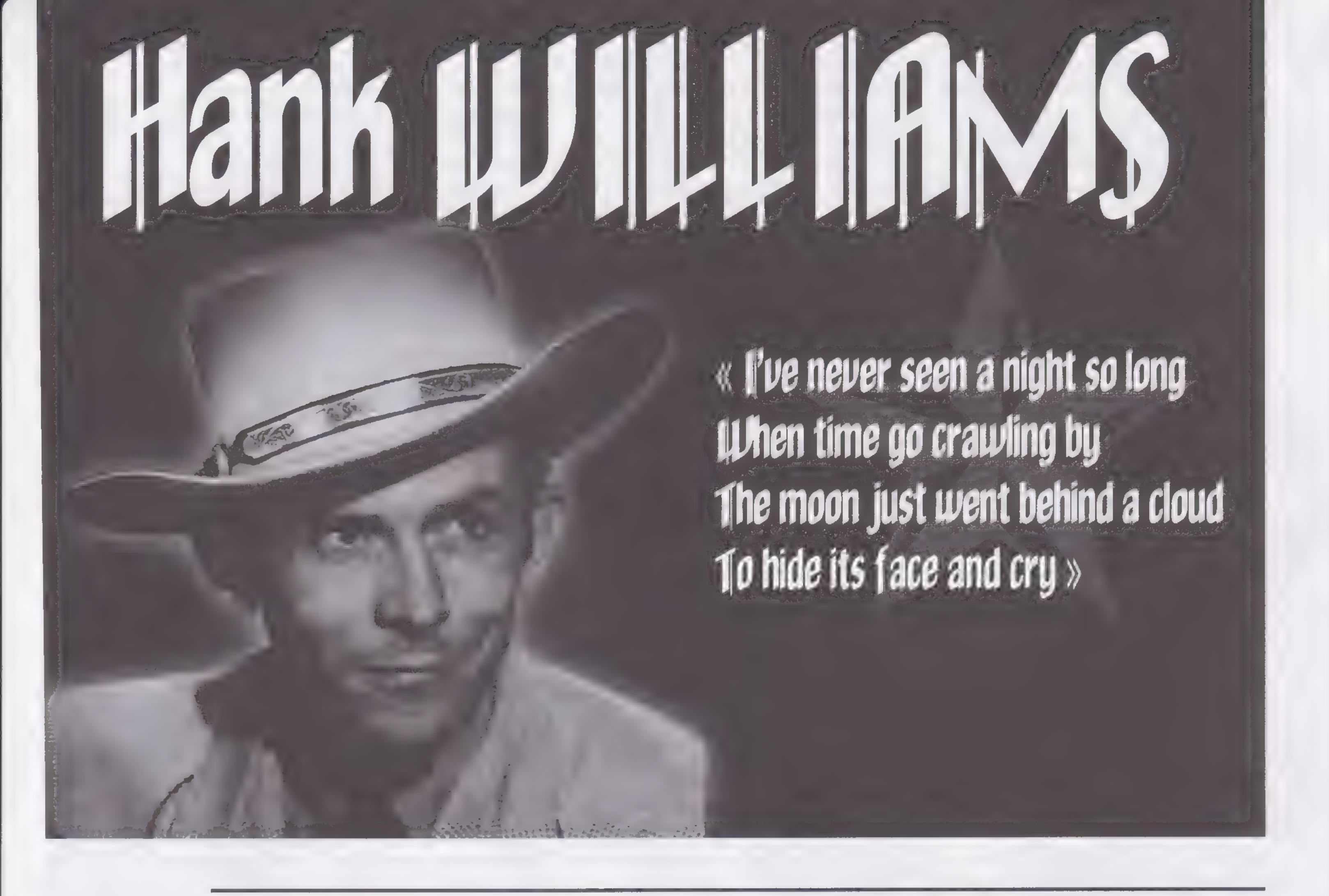
Do you think you can really refuse your image of anarchist?
I'm just saying that it wasn't how we called ourselves. My definition of anarchy is really individual, it's not a text book, it's something very personal. If i have to give that tittle, then i have to define the way i understand it. But just going back to the CRASS talk and what we doing now, a collective we started two years ago. You know that you are an example for anarcho punks. You are talking about something that people paint us. We are not a model.We said that we are not anarcho punks but some people don't want to hear how we feel. They want this picture painted from us of an anarchist punk band. You asked me questions, then i speak from me and who was part of CRASS. CRASS is not existing anymore. it moved on. And it moved on with the same passion.

But don't you think you have a certain form of responsability in that?
No. I have a responsability to myself, not to other people. Whatever we do, we have a reponsability to ourselves, not to the others. It's totally up to you. If people want to make what we say and do to something, and i can't do anything about that. My responsability is to what i do, and i try to do as honestly, as clearly and strongly as i can. And i can not have any control of how people interpret that. We didn't gave ourselves the label of anarcho punk. And i'm not really sure of how people translate anarcho punk. In each country i've been to, the person i've speak to had different idea of anarcho punk.

What meant "punk is dead"?
It's really english and really dated. It was when punk decided to really keep only the fashion without any thinking. Punks running just after the money and doing anything for themselves, with no understanding that they had so much to give. Punk was not about selling or about how you look in King's road on a postcard. But it turned to be like that..

Did you propose a model?
No. You act with your own morality and your own sense of rightness, and you have no control of how it is received. Yes people took elements from CRASS for that they wanted to do. It was a movement, but not one with a name. People go in by what we wanted to do and share, and it still continue. But it doesn't have a name and went to something equal and strong. And it continues to grow in different forms. Stopping the road, antiwar coalition, in a sense they all from CRASS, but again it's not only one umbrella, one name. It takes many ways, and it's really good.





Après Johnny Cash, le Cercle des défenseurs de la country music s'attaque au roi hillbilly.

Première Rock Star ? Junky pathétique ? Hank Williams est surtout la voix emblématique d'une country si souvent dévoyée par la suite. Et si vitale à cette humble plume.

Les choses sont rarement ce que l'on croit qu'elles sont.

L'influence formative majeure du Shakespeare hillbilly est un certain Rufus Payne, chanteur des rues à Greenville, Alabama, où la famille Williams était installée. Un black ! Un bluesman. Hank Williams avait tout juste une dizaine d'années au compteur quand il rencontra cet homme surnommé Tee-Tot qui lui apprit la guitare et partagea avec lui un répertoire que l'on imagine assez vaste.

Et pour boucler la boucle, une rumeur persistante veut qu'après la mort d'une des premières icônes junkie à l'arrière d'une limousine, ses ayant-droits détruisirent des bandes d'enregistrement de rythm' n' blues (horreur !) pour protéger la réputation du gars Williams, qui lui, n'en a pas eu grand-chose à faire, de sa réputation, tout au long de sa courte vie.

King Hiram Williams est né le 17 septembre 1923 à Mount Olive (Alabama) d'Elonzo et Lilian Williams, père très vite absent et mère autoritaire et dominatrice qui s'escrime tous azimuts pour nourrir ses deux rejetons. Le jeune Hank est d'ailleurs très vite contraint de s'échiner sur toutes sortes de durs travaux pour quelques cents. S'échiner, oui, car il y laissera sa colonne vertébrale, et la douleur devint très vite partie prenante de sa vie. Ainsi que tout moyen capable de la repousser aux confins de son quotidien. Alcoolique très jeune, il développera par la suite une addiction érodante pour toutes sortes de pilules et de poudres (painkillers) qui ne tueront pas que cette douleur lancinante.

Il monte son premier groupe, les Drifting Cow-Boys (patronyme qu'il conservera tout au long de sa carrière) à 13 ans, rencontre et épouse sa première femme, Miss Audrey, à 18 ans. Audrey, autre forte personnalité, qui aura une importance déterminante sur le développement musical et la carrière de Hank Williams. Selon Wesley Rose, ami et éditeur de nombreuses chansons de Hank, si l'on voulait avoir une idée de l'atmosphère régnant dans le couple, il suffisait de se référer aux chansons écrites à telle ou telle période. Jetez juste une oreille à «I heard you crying in your sleep », « You're gonna change or I'm gonna leave » ou « My love for you has turned to hate ».

En 1946, le couple déménage pour Nashville, et pour faire court, Hank devient une star, intégrant le Grand Ole Opry en 1949, d'où il sera banni en 1952 pour « conduite inconciliable avec le statut de l'institution ». Son alcoolisme et sa consommation de pills atteignent de dangereuses proportions. Audrey demande le divorce peu après, et obtient la garde de leur fils, Bocephus (?!), la propriété familiale et la moitié des droits des chansons.

Hank se remarie peu de temps après avec une parfaite inconnue pour « faire chier Audrey », mariage qui a lieu trois fois en introduction des trois shows qu'il donne dans la même journée à La Nouvelle Orléans.

Mais Hank a surtout fait la connaissance d'un certain Toby Marshall, toubib véreux, vendeur d'ordonnances, qui l'approvisionne en amphétamines, séconal, et chloral hydrate, un puissant sédatif injectable qui semble, enfin, annihiler les douleurs dans son dos.

Le jour de l'an 1953, Hank Williams doit se produire d'abord à Charlestown (West Virginia) puis à Canton (Ohio). Il quitte Montgomery (Alabama) le 30 décembre, mais une tempête de neige le stoppe à Birmingham. Il arrive à rallier Knoxville (Tennessee), annulant le concert de

Charlestown. Les Drifting Cow-Boys n'iront pas plus loin. Hank, lui, décide un jeune chauffeur de taxi, Charles Charr, à le conduire dans sa Cadillac à Canton pour le show du 1er janvier, où son contrat stipule qu'il doit se produire sobre. Il passe le début du trajet sur la banquette arrière en compagnie d'une bouteille de whiskey et d'une grande quantité du chloral hydrate du bon docteur Marshall. Une heure après le départ, le véhicule est arrêté par un policier qui déclare, après une courte inspection « ce gars semble mort ». Charles Charr lui assure qu'il ne fait que dormir. Après cinq heures de route supplémentaires, il s'arrête néanmoins, inquiet, dans une station service. Où il s'aperçoit que son passager l'est pour le moins, mort. Officiellement d'une crise cardiaque. A 29 ans.

La veille de son décès, sa chanson « I'll never get out of this world alive » entrait directement au numéro un des charts hillbilly.

Voilà pour les faits. Mais, bien évidemment, ce qu'il y a à retenir de Hank Williams, ce sont ses chansons, tour à tour belles à pleurer, teigneuses, mélancoliques, drôles aussi. Car le gars avait un sacré sens de l'humour, désespéré certes, mais à faire pouffer un peloton d'exécution.

Et puis cette voix...

Prenons « Long gone lonesome blues », où après avoir vainement tenté, par désespoir, de se jeter dans la rivière (asséchée !), le grand échalas aux vertèbres en compote et au sourire de poisson mort se lance dans un yodel hanté tout perclus de courants d'air à faire passer un train fantôme pour un TGV flambant neuf. En exactement 28 secondes, on passe du sourire entendu (« sacré Hank ! ») à un sentiment de terreur indicible face aux ténèbres et à la solitude.

Parfait concentré de la vie et de l'œuvre de cet homme où le ridicule l'a toujours disputé au sublime et au tragique. ★

Turtle T.

20 mai 72 ap. JC.

Remerciements à Turtle J.

Source : Don Cusic. « Hank Williams. The compete Lyrics » (St Martin's Press. New York 1993).

Skeuds : Coffret 3 CD « The Singles Collection ». Sinon, tout est à peu près disponible, et indispensable.



9 MAI ANTIFASCISTE : PETIT BILAN.

En 1994, Sébastien Deyzieu, militant nationaliste, chutait mortellement du haut d'un immeuble de la rue des Chartreux, tout près d'Assas. Chaque année, l'extrême droite la plus dure se retrouve pour un défilé au flambeau et un dépôt de gerbe afin d'honorer la mémoire de ce piteux individu. L'an passé, à environ 150-200, nous nous étions fermement opposés à la marche funeste, bloquant leur parcours (cf Barricata #10). Cette année, conscients que le dixième anniversaire serait une étape importante pour les nazis, nous avons décidé de placer la barre plus haut. Une efficace collaboration Scalp/CNT a permis d'éditer une affiche complètement mytho, et d'organiser un concert antifa sur un camion-plateau, à l'endroit même où les fascistes s'étaient donné rendez-vous. La météo n'étant guère clémente, la mobilisation fut un peu décevante, nous attendions 400 à 500 personnes, nous nous retrouvâmes à 300, sous une fine pluie, entourés de flics, dans un quartier bien peu familier. Il faut croire que pour beaucoup, l'antifascisme radical, ça se pratique surtout dans le salon, en pantoufles, et devant l'écran d'ordinateur. Ceux qui étaient là auront eu la satisfaction de vivre un moment malgré tout assez unique : cela faisait longtemps qu'on n'avait plus vu de concerts en pleine rue pour une telle cause, particulièrement à Paris. RAF, Brixton Cats, Ya Basta et Brigada Flores Magon ont enchaîné des titres sans compromis, et les nazis, dispersés, déstabilisés, ont attendu que nous soyons tous très loin pour aller déposer leur bouquet. Nous avons quitté les lieux vers 23 heures, ils furent une cinquantaine à revenir vers 01h du matin, ce 10 mai, soit quatre fois moins que l'an passé. Gageons que l'an prochain, nous serons bien les 500 escomptés, et qu'ils ne seront plus rien du tout. Fascistes, on ne vous attend même plus, on vient vous chercher !

CONCERT SURPRISE DES BÉRUS LE 15 MAI À LA FÊTE DU COMBAT SYNDICALISTE.

Les Bérus se sont vraiment reformés, ce n'est plus une rumeur. Lors de leur prestation à Rennes, en décembre dernier, aux Transmusicales, nous étions là, pas très loin, en sécu scène, histoire de filer un coup de main, ou pour les « vétérans », de reprendre du service. Le concert, bien que beaucoup trop médiatisé, trop cher, et dans un lieu inadéquat (village VIP !), n'avait pas déçu les quelques milliers d'aficionados venus tout spécialement pour fêter l'événement. Et puis, à l'extérieur, il y avait les stands militants et des nuages de gaz lacrymogène… Puis, pendant quelques mois, plus rien, silence absolu. Tout ceci n'aurait donc été qu'un coup d'épée dans l'eau ? Finalement, on a appris que les Bérus joueraient au Québec et en Belgique en juillet, pour deux dates seulement. Le samedi 15 mai, ils nous ont vraiment fait plaisir en se pointant, à l'improviste, à la fête de la CNT, organisée aux Voûtes, à Paris, avec leurs amplis sous les bras. Junior Cony (Dub), alias Jean-Mi (qui règle la boîte à rythme au sein de Bérurier noir), orchestrait ce soir là, accompagné par Mister Irie et Shanty D. Nos lascars ont profité de l'occasion pour s'inviter sur scène et renouer avec leurs origines (petite salle, droit d'entrée dérisoire, concert de soutien), et ont asséné aux 300 privilégiés un set bien rentre-dedans, et des plus sincères. Pendant plus d'une heure, ils ont enchaîné les classiques, pour le plus grand plaisir de tous (Petit Agité, Porcherie, Hélène et le sang, Vive le feu, Nada, Salut à toi…) ainsi que quelques nouveaux titres pas inintéressants (Liberté, Nomade…). La soirée s'est achevée sur une reprise de la Ravachole, chant anar plutôt explicite. Merci les gars, et à la prochaine…





Le cri de Fred Alpi: « J'aime mon corps! »

J'ai depuis quelque temps entendu formuler des accusations de virilisme à l'encontre de groupes de la scène skin et punk, comme par exemple la Brigada Flores Magon, à cause des comportements et des attitudes de ses membres sur scène. Comme j'ai le plaisir de faire désormais partie de ce groupe, j'ai souhaité approfondir le sujet afin de mieux comprendre ce qui nous était reproché, à défaut de savoir par qui, ce qui ne serait sans doute pas inintéressant sur le plan psychologique.

Je me suis d'abord plongé à la recherche de la définition exacte du virilisme, mais le dictionnaire ne m'a pas semblé être une bonne piste. En effet, à la rubrique virilisme, on trouve :

« **virilisme** *n. masc.* Prédominance, chez la fillette ou chez la femme, de caractères sexuels secondaires de type masculin (pilosité, voix grave). »

Je ne pense pas que c'est ce qui nous soit reproché.

Si l'on va vers la racine du mot, on comprend déjà un peu mieux me semble-t-il :

« **viril**, *ile adj.*

1. Propre à l'homme (en tant que mâle). Force virile. Membre viril : pénis. »

Je ne sais pas si ma force est exceptionnelle, mais elle est en tout état de cause virile puisque c'est celle que j'ai eue par naissance, « en tant que mâle ». Elle est surtout un mélange de bagage génétique et de la force que je tâche de générer au quotidien par mes activités intellectuelles et physiques. En ce qui concerne le pénis, oui je le confesse, j'en ai un. Je ne l'ai pas choisi, je ne peux donc pas dire que j'en sois fier, mais du coup, je n'en ai pas honte non plus. Il est assez pratique et me procure (pour

l'instant en tout cas) pas mal de satisfaction.

«2. Qui a les qualités traditionnellement considérées comme masculines (force, énergie, courage, etc). Il cherche à paraître viril. Par ext. Un sport viril, réservé aux personnes viriles. Se dit d'une femme qui a les caractères d'un homme. Une matrone robuste et virile. Spéc. Se dit d'un homme plein de vigueur sexuelle.»

Alors là, je laisse aux autres le soin de juger de mes possibles qualités viriles, on n'est jamais le mieux placé pour faire ça soi-même. En ce qui concerne les «qualités traditionnellement considérées comme masculines (force, énergie, courage)», mon expérience me rappelle que c'est plus souvent chez les femmes que je les ai rencontrées que chez les hommes, comme quoi, une fois de plus, il y a un décalage entre tradition et réalité.

Mais on approche de notre sujet, à savoir que ce qui nous est reproché est sans doute une attitude interprétée comme l'expression d'une virilité revendiquée.

Par des propos machistes ? Par des gestes ou des mots déplacés à l'encontre de la gent féminine? Masculine? Un comportement de brutes avant, pendant ou après le concert? Une arrogance envers le public? Que nenni! A chaque fois, le débat se porte tout simplement sur le fait que nous retirions nos T-Shirts sur scène! Oui, vous avez bien lu, au 21ème siècle, des individu(e)s, dont certain(e)s se réclament sans doute de la pensée libertaire, considèrent comme une agression sexiste le fait de se mettre torse nu sur scène pendant un concert de punk-rock. Il est pour le moins paradoxal d'entendre dans la bouche d'une partie du public de ce type de concerts des propos dont le fond et la forme sont l'expression la plus classique de la morale bourgeoise, pétrie de frustration et de culpabilité judéo-chrétienne, enracinée dans la fascination-répulsion vis-à-vis de tout ce qui touche au corps en général, et à la sexualité en particulier. En quelque sorte, ces personnes considèrent que l'exhibition d'un corps d'homme partiellement dénudé est l'affirmation symbolique de la supériorité masculine.



En clair, ce qu'on nous reproche, c'est d'être des sales machos.

Le fait pour un musicien de se mettre torse nu sur scène est-il une odieuse agression machiste ?

Quand on joue dans un groupe de punk-rock, ou de musique dynamique et rythmée, en règle générale, plusieurs phénomènes se produisent simultanément:

-la température sur scène est souvent plus élevée que dans la salle, notamment à cause des éclairages.

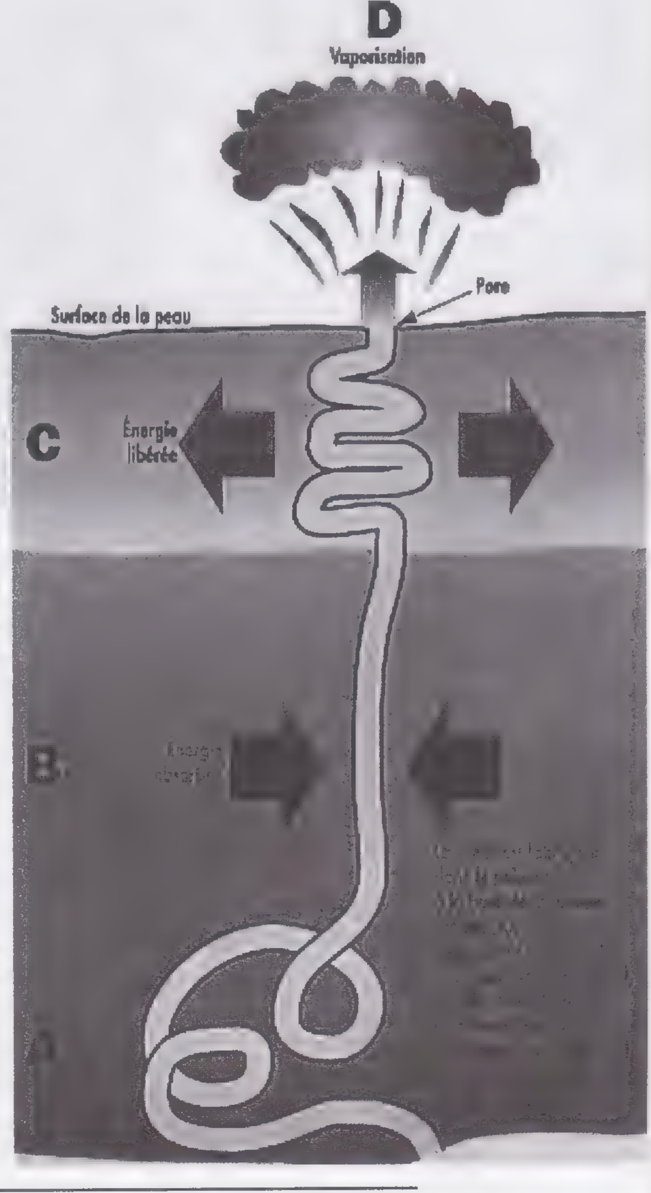
-tout le corps participe à la musique, qui ne se joue pas qu'avec les doigts, certain(e)s appellent même cela « danser ».

-Quand on est content de jouer, on bouge plus encore que d'habitude.

Ces éléments combinés occasionnent une dépense énergétique importante qui se manifeste par une montée de la température interne du corps que celui-ci, afin de se réguler, compense par le processus de transpiration (ou sudation). Cette évacuation de liquide par l'organisme a pour effet de rendre le corps et les vêtements moites, voire carrément trempés en cas d'excès (on appelle ça aussi «une très bonne ambiance»). Ce phénomène de transpiration s'observe d'ailleurs dans de nombreuses activités physiques, comme le plaisir pris avec son corps, que ce soit seul ou à plusieurs, en faisant une balade à vélo par exemple. Ou encore lorsque des ouvriers font du travail manuel. Cette propension à la transpiration chez les ouvriers leur a d'ailleurs souvent valu le sobriquet de «pue la sueur» de la part des lecteurs des Inrockuptibles de tous les temps. Mais peut-être que nos amis n'ont jamais expérimenté les activités pré-citées, et qu'ils en ignorent les effets sur l'organisme. Cela ne signifie d'ailleurs pas que ces néo-puritains soient des intellectuels pour autant, car l'effort de concentration peut également générer la sudation. Parlant d'intellectuel, je vous propose maintenant d'élever le débat et de l'amener au point de savoir quelle place occupe le corps dans le monde où nous vivons et dans la pensée libertaire.

Le corps en sueur : un corps sale ?

Considérer que laisser voir son corps, en mouvement et en sueur de surcroît, relève de la pose sexiste traduit, en fait, la vision occidentale traditionnelle que nous devons à la pensée platonicienne, à qui le christianisme doit tant : le corps et l'esprit seraient deux entités distinctes. Cette vision de l'être humain qui conditionne encore aujourd'hui les rapports que les occidentaux entretiennent en général avec leur corps, repose sur le dogme de la primauté de l'esprit sur la matière. Ce qui implique un mépris – voire une haine - pour les oeuvres de la chair, et plus particulièrement pour le plaisir et la jouissance. Or, s'il est une activité qui procure ces sensations, c'est bien celle de jouer de la musique sur scène. Tous les sens, ainsi que la pensée, y sont sollicités. Peu d'activités humaines peuvent prétendre à une telle richesse. Le spectacle du plaisir ainsi procuré à l'individu dans son entier, que ce soit par la musique, la danse ou le théâtre, a toujours été condamné par les religions occidentales, pour qui la joie ne saurait être tolérée au cours de la vie terrestre. La vision d'un corps partiellement dénudé ne peut, à mon sens, causer de gêne qu'à des personnes ayant elles-mêmes une très mauvaise relation à leur propre corps. C'est donc le refoulement qui s'exprime dans ces propos le plus souvent. Lors d'un concert de punk-rock, on ne peut pas dire qu'on soit confronté à une évocation pornographique du corps, même si la vision des musicien(ne)s sur scène peut être source de sensualité. L'éducation et la satisfaction des sens, ici et maintenant, c'est-à-dire l'amour de la vie terrestre, est bien, me semble-t-il, une des raisons de lutter des libertaires. Elle s'oppose à toutes les idéologies et croyances messianiques, politi-





ques ou religieuses qui professent qu'il faut souffrir aujourd'hui pour un hypothétique bonheur à venir, après la mort le plus souvent. Les libertaires sont plus proches philosophiquement des courants de pensée hédonistes ou taoïstes : ils considèrent que leur corps leur appartient, qu'ils en ont à la fois la responsabilité et la jouissance, et que le but de la vie est le bonheur terrestre. Et le plaisir ne se limite pas à l'absence de souffrance.

De la haine de soi à l'idolâtrie du corps idéalisé

Quand on évoque le culte de la virilité, si c'est cette acception qu'il faut comprendre du «virilisme» dont il est question ici, on pense immédiatement aux images utilisées par la propagande des régimes totalitaires, que ce soient les nazis avec les sculptures d'Arno Brecker ou les films de Leni Riefenstahl, ou le «réalisme socialiste» soviétique ou maoïste, mettant toujours en avant un corps en situation de sacrifice, que ce soit au travail ou à la patrie. Le culte capitaliste du corps prendrait plutôt la forme de la pornographie qui le réduit à la fonction d'objet de consommation sexuelle, et de quintessence du paraître, sans souci de l'être. Toutes ces idéologies reposent sur le même principe: l'individu doit s'effacer au service du groupe, et il doit se résigner à sa médiocre condition en étant sans cesse confronté à des modèles inaccessibles. Or, c'est tout l'opposé qui se passe sur une scène quand un groupe de punk-rock y joue et que certains de ses membres se mettent torse-nu. C'est au contraire des corps libres qu'on y voit, que ceux-ci soient maigres, gras ou musclés selon les constitutions et les habitudes de vie des uns et des autres. Y voir autre chose que l'expression spontanée du plaisir physique de jouer de la musique engageant le corps relève au mieux de la mauvaise foi ou de la jalousie, au pire de frustrations renvoyant leurs auteur(e)s à la triste relation qu'ils (ou elles) entretiennent avec leur corps. Qu'ils (ou elles) se rassurent, cette relation peut presque toujours s'améliorer avec le temps, car le corps est une source infinie de découverte, de plaisir et de connaissance de soi. Il suffit pour cela de lui consacrer le temps et l'attention nécessaires à son éducation et à sa préservation, sans confondre l'effort indispensable que cela demande avec la souffrance subie par le corps exploité et soumis. Mon corps m'appartient.

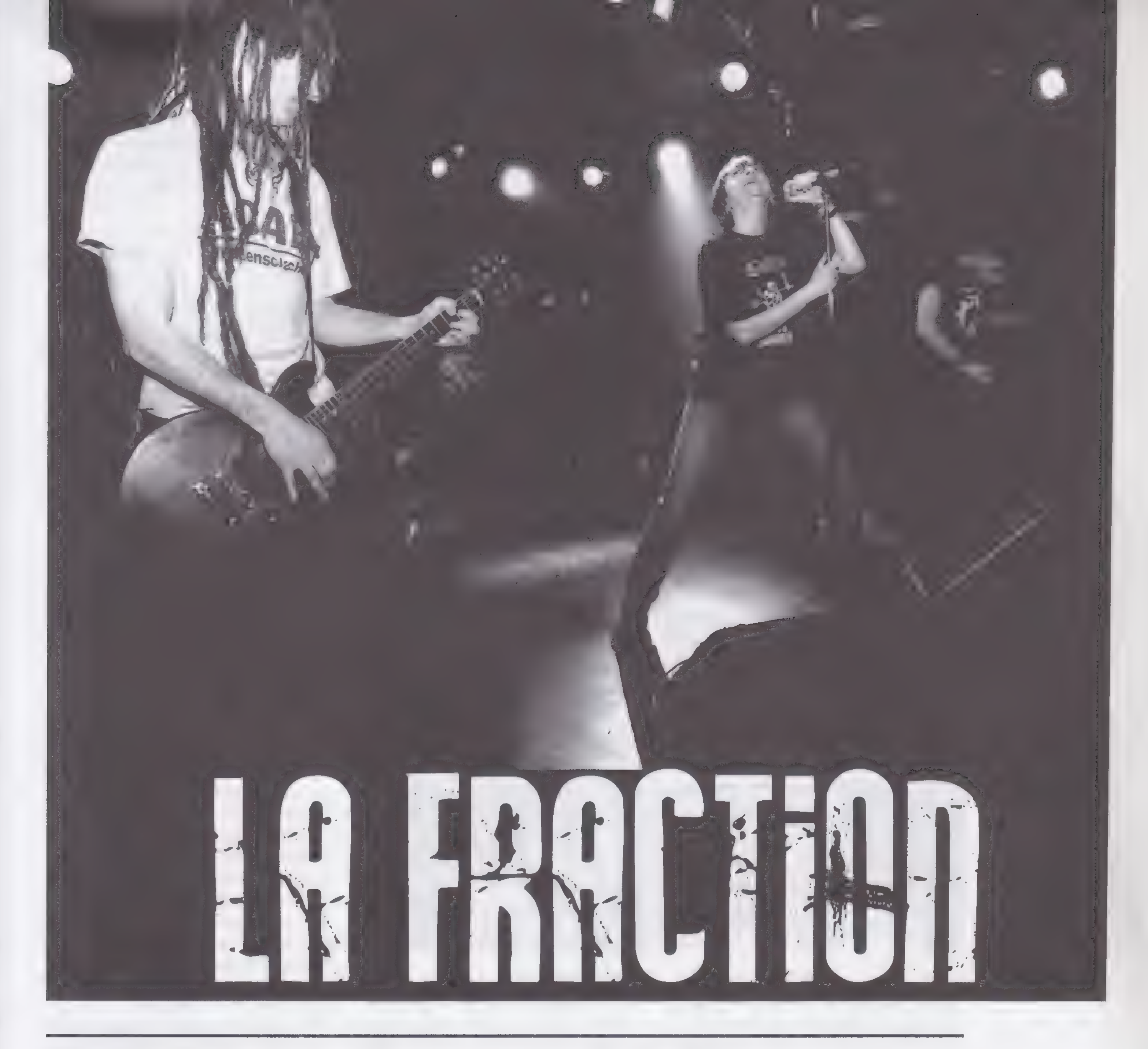
Se reposer ou être libre : subir ou choisir.

Parce que le respect des autres commence par le respect de soi-même, les libertaires ne devraient pas pouvoir faire l'économie d'une éducation de leur corps alors qu'ils prétendent faire celle de leur esprit. Par la rupture avec des siècles de dualisme méprisant ou glorifiant le corps – et qui refuse finalement de le considérer comme autre chose qu'une mécanique charnelle - la pensée libertaire permet de sortir des visions manichéennes du type « le corps c'est sale », ou « culturiste boursouflé ». Choisir la relation qu'on entretient avec son corps plutôt que subir celle-ci n'est que l'expression de la cohérence que l'individu construit entre sa pensée et ses actes, consciemment ou inconsciemment, tant avec lui-même qu'avec le monde extérieur. L'effort physique librement consenti est une des voies permettant de se connaître, de s'accepter et de s'assumer, et outre le plaisir qu'il procure à soi-même et autour de soi, il est un moyen de commencer à faire la révolution dans sa propre vie, expérience indispensable pour être honnête lorsqu'il s'agit de convaincre d'autres de la faire dans la leur. Le plaisir qui en découle, et qui s'affiche parfois en spectacle sur scène, que ce soit du punk-rock, de la danse Butôh ou n'importe quelle autre forme d'expression corporelle, est donc à comprendre comme un appel à partager un idéal de liberté du corps et de l'esprit, l'un étant en permanente interaction avec l'autre.

Pour conclure provisoirement, je demande qu'on nous juge – et encore, qui en a le droit? -sur nos paroles et nos actes plutôt que sur l'apparence de nos corps, au-delà des muscles et des tatouages, cette autre façon de faire s'exprimer la chair et la peau.

Je vous propose de poursuivre ce débat sur le Red Forum, à l'adresse suivante, dans la rubrique sujets divers, où cet article sera en ligne. ★

Fred Alpi



Récit d'une tournée au pays du hamburger.

Mardi 20 avril au CICP, rendez-vous est pris à Crash Disques pour une fort détendue interview avec Dédé, l'hirsute guitariste-hurleur de ce très mélodique quatuor punk rock poétique et politique vraiment pas comme les autres. Let's play, Dreads!

Skactiviste:Tes papiers! Commençons par une bio rapide de La Fraction, le lectorat de masse de Barricata ne vous connaissant forcément pas plus que ça.

Dédé: On s'est rencontré en 1992 et depuis le line-up n'a pas bougé, premier 45 tours (en soutien au Chiapas) autoproduit en 1995, premier album (« La Fraction », 11 titres) en 1998 chez Crash Disques, deuxième album (« Aussi long sera le chemin », 10 titres) en 2002 toujours chez Crash en CD, le vinyl étant édité par le label allemand Skuld Release. Nos disques sortent aussi en cassette via un label polonais qui doit pas mal en vendre car il vient de me demander de lui renvoyer un master du premier album, le sien étant usé! Cinq tournées en Europe, pas mal de dates en France et une tournée aux États-Unis!

Skactiviste: Pourquoi revendiquez-vous le fait de jouer principalement dans des squats?

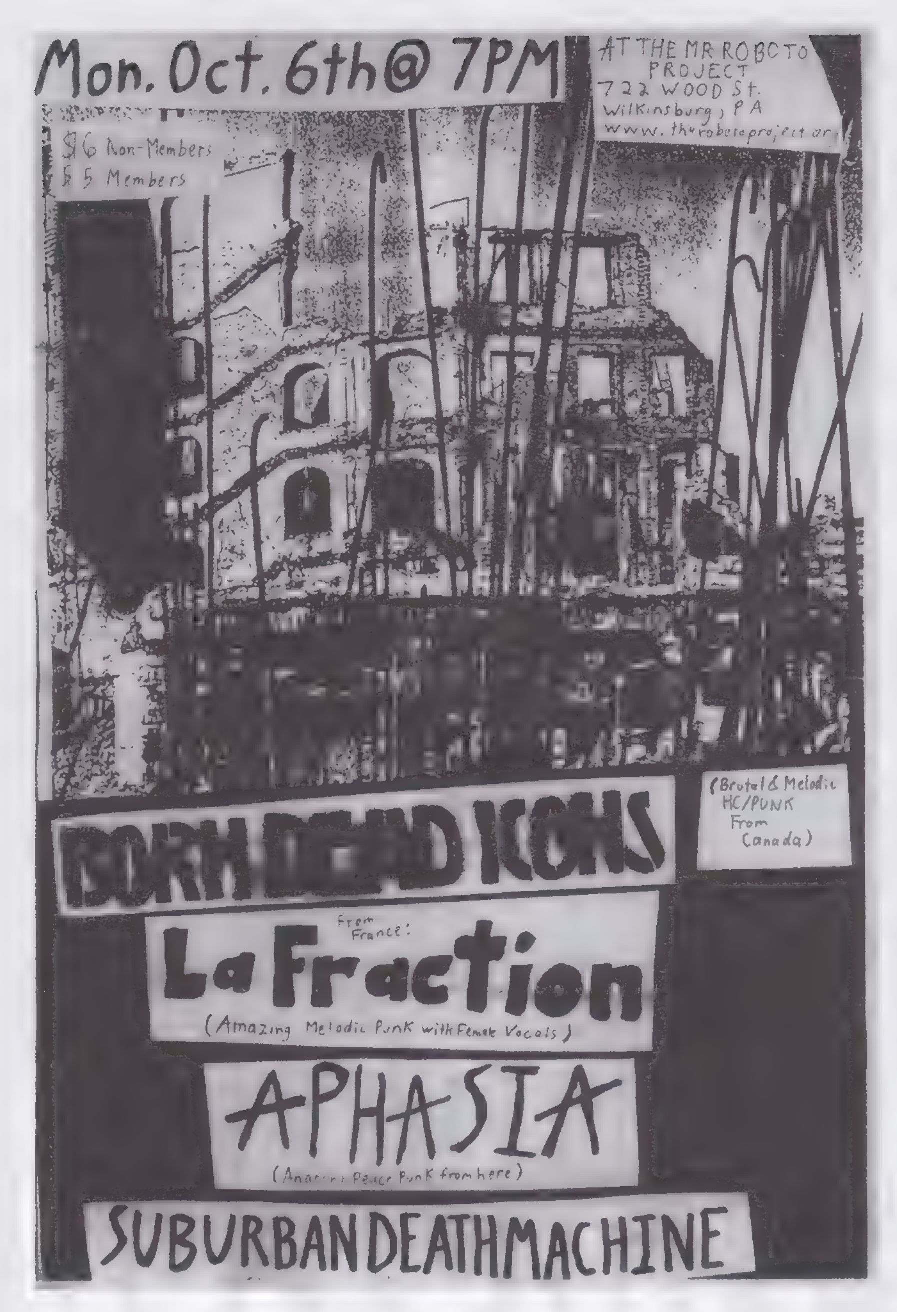
Dédé: On joue plutôt dans les endroits de liberté! Donc les squats, les centres sociaux autonomes gérés collectivement. Depuis quelques temps nous jouons aussi dans des structures type MJC mais c'est vraiment pas notre tasse de thé (dit-il une bière à la main, ndlr)!

Skactiviste:Autre particularité notable de La Fraction, vous tournez beaucoup dans les pays de l'Est.

Dédé: On a commencé à y jouer vers 1995 ou 1996, en ex-Allemagne de l'Est. Il y a là-bas un brassage permanent entre autre avec les punks polonais et de Tchéquie, ce qui nous a amené immédiatement de nombreux contacts. On fonctionne par la rencontre, avec d'autres musiciens ou des gens qui organisent des concerts, font des petits labels ou de la distro, ce sont eux qui nous font tourner.

Skactiviste: Votre musique est vraiment mélodique, mais à l'Est vous jouez quasi-exclusivement avec des groupes crust?

Dédé: Dès le début, on s'est retrouvé dans la scène crust ou HC vraiment dure, ils



nous ont adoptés! On est vraiment un groupe doux par rapport à ce qu'ils jouent! Pour l'anecdote, dans des festivals, on se retrouve souvent coincés entre cinq groupes crusts incroyables: on annonce donc être un groupe d'Easy Listening (rires!) ! Un peu de tendresse de temps en temps!

Skactiviste: Vous n'êtes pas intermittents?

Dédé: Ah non, on ne veut pas en vivre de notre musique, ni rentrer dans le système officiel des déclarations diverses, ça nous intéresse pas (rires!) !

Skactiviste: Gros morceau de cette interview, votre tournée US de septembre 2003: vous êtes rentrés fortement marqués par beaucoup de choses, non?

Dédé: Une fois de plus, tout a démarré par des rencontres et des concerts avec des groupes américains tournant en Europe et qui nous ont invités! Dans toutes les villes US, il y a un ou deux endroits animés par des Punks résistants! Pas des Punks MTV ou fans de Rancid ou NOFX mais des gens fréquentant les Infoshops par exemple! Yannick du groupe Tragedy nous a invités à venir jouer à Portland et a, en fait, avec l'aide du réputé zine Maximum R'N'R, monté toute la tournée!

Skactiviste: Du coup La Fraction se retrouve en couverture de la bible mondiale de l'activisme Punk! La grande première promo hexagonale qui a de qu oi faire des jaloux (rires) !

Dédé: Quand je te dis qu'ils nous ont filés un vrai coup de main!!! Cela a beaucoup aidé pour que les gens viennent aux concerts! On est parti avec les canadiens de Born Dead Icons, qui de par leur nationalité n'ont aucun problème pour franchir la frontière américaine avec leur matos, nous on suivait dans un second camion, les parfaits touristes!

Arrivée le 27 septembre 2003 à Montréal et premier concert dans un petit club mignon. Le lendemain, départ pour Providence, U.S.A! On a eu droit au petit questionnaire du type «avez-vous été názi pendant la guerre» et les conneries habituelles, mais on est passé sans problème!

J'insiste sur le fait que tous nos concerts ont été directement organisés par des groupes rencontrés en Europe. Les groupes touchent les entrées du concert mais rien n'est prévu pour l'hébergement, la bouffe, etc. Notre tournée a donc été confortable par rapport aux conditions habituelles mais démesurée par le gigantisme du pays et les distances parcourues. On a joué dans des caves de maison devant 80 personnes et dans des clubs de 400 places, sets de quarante minutes maxi! Il faut savoir que les concerts sont sans autorisation officielle. La propriété privée étant un droit constitutionnel aux USA, si cinq Punks vivant dans la même maison décident d'organiser entre 18 et 21h une fête privée d'anniversaire avec un concert dans la cave, flics et voisins ne peuvent rien dire, c'est la propriété privée! Cela rend aussi tout squat impossible, ça ne rigole pas avec la propriété privée (rires!) !

Sur ce contournement de la loi, plein de concerts s'organisent un peu partout! Et d'autres personnes programment pour des clubs «officiels».

Ensuite Boston, organisé par Dropdead, un groupe qui fait vraiment beaucoup de bruit! Toutes ces personnes sont impliquées politiquement. Des gens qui lisent, des gens qui voyagent, des gens radicalement opposés à Bush, mais pas qu'à lui, les «démocrates» ne valant pas mieux! Pas mal d'anarchistes et de marxistes, de vrais anticapitalistes contre toute exploitation de l'homme et des animaux, une évolution de la contre-culture américaine des années 60 et 70 version Black Flag et Dead Kennedys !

Ils rament vraiment mille fois plus que nous ici... Les loi anti-terroristes s'appliquent aussi à eux... Ici on ne va pas encore en taule pour possession d'un tract anarchiste ou appelant à la grève!

Par contre, dans toutes les familles US, y'a toujours une guitare qui traîne! Et si un gamin de sept ans se met à jouer, il aura toujours un oncle ou un cousin pour l'initier! Comme tout le Rock est fait à base de guitare, cela explique sûrement le niveau de la scène!

On a ensuite joué à New-York, à l'ABC No-Rio, le lieu Punk New-Yorkais d'aujourd'hui mais aussi une librairie/bibliothèque! Ce sera une des constantes de la tournée que ces lieux alternatifs comme Mr Roboto à Pittsburgh, proposant presse indépendante, concerts et souvent atelier de réparation gratuit pour vélos, un moyen de résistance au pays du tout-bagnole!

16 000 km en 34 jours, au minimum 700 bornes de camion par jour, Paris-Toulouse au quotidien, c'est long et vraiment fatigant!!! Le pays est gigantesque, c'est beau, on est dans un vrai décor! Des paysages incroyables qui durent sur des kilomètres, les déserts, les canyons!

Les villes se ressemblent toutes, tout le monde se trimballe en bagnole avec vitres

BORN DEAD ICONS
LA FRACTION
HIGH ON CRIME
FIRESIDEBOWL
OCTOBER 26 6 pm

teintées, du coup on ne voit personne dans les rues, que des bagnoles, ça fait carrément ville fantôme!
Des endroits étonnants comme le Texas et sa réputation de berceau du fascisme ricain dans toute sa puissance, ou à Austin, on a rencontré des gens formidables, comme ce couple americano-mexicain et leur petite fille métisse qui se heurte à plein de problèmes à l'école...A Los Angeles, on a sympathisé avec Martin de Los Crudos, qui travaille beaucoup pour la communauté mexicaine. Il nous a raconté qu'un des gamins du centre d'alphabétisation avait volé une pizza et en avait donné à ses copains. L'administration étant non-mexicaine, ils ont tous été punis indistinctement en étant privés d'alphabétisation... Dès qu'il y a moyen de renvoyer les gens vers leur communauté d'origine et son ghetto, l'administration blanche et protestante l'utilise...
Avec un salaire minimum horaire de six dollars, sans sécu ni retraite, c'est très dur socialement... Le logement comme partout coûte cher, sauf bien sûr là ou personne ne veut habiter...
Autre chose, toute leur presse quotidienne de merde est gratuite et à tous les coins de rue. Si tu veux de l'info dissidente, tu dois prendre ta bagnole, aller dans une librairie et acheter un vrai journal à deux dollars. Et quand tu en gagnes six de l'heure, c'est peut-être pas ta priorité...
Manifester aussi est difficile à organiser et souvent durement réprimé... Lors des grandes manif contre la guerre, la police a utilisé des gaz paralysants: un type n'a pas pu remuer un de ses bras durant deux jours... Dès que tu bouges ton cul et que tu penses autrement...

Skactiviste: Vous repartez quand?
Dédé: Yannick «Tragedy» vient de nous dire «revenez quand vous voulez» (rires!) C'est bon signe, on a pas laissé un mauvais souvenir! On a vraiment envie d'y retourner et sûrement pas mal à apprendre sur leurs méthodes de résistance! Par exemple, les Punks, crust et autres Skins antifa connaissent les mêmes histoires et tensions que nous ici, mais ils se retrouvent sur plein plein de choses, tout à donf'!

Skactiviste: Revenons à votre actualité musicale. Le nouvel album studio est pour quand?
Dédé: Il est en préparation mais comme la musique n'est pas notre métier, ben on est pas tout le temps le nez dans nos instruments! Une répétition par semaine et hors période de tournée, on joue pratiquement tous les week-ends! L'envie est la, juste le temps manque! ★

Contact : La Fraction, Crash disques, 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris.





POLOGNE: LA LONGUE ROUTE DES SUPPORTERS ANTIRACISTES

Fascisme dans les tribunes, complaisance du pouvoir ? Etat des lieux exhaustif.

Face à une extrême droite qui affiche un racisme et un antisémitisme d'une déconcertante virulence, les antifascistes polonais s'organisent pour stopper la Peste brune. Panorama d'un pays aux tristes tribunes…

Des graffeurs, des skateboarders gauchistes, des fans de Hip Hop en survet, des skinheads anti-racistes, des keupons et des crusts, on est bien loin de l'image que tout le monde a en tête quand on prononce les mots « hooligans polonais » et même si cette image des nazi-skinheads et des croix celtiques fleurissant sur les grillages correspond bien à une réalité, un autre monde existe. Le rap est très présent dans les tribunes en Pologne, notamment à Varsovie, où les Hip Hop fans du Legia Warszawa figurent parmi les Hooligans les plus connus. La coexistence avec les autres groupes hooligans du Legia, à tendance d'extrême droite, comme la White Legion ou les Teddy Boys, qui bâchent avec des croix celtiques, est par conséquent parfois houleuse. Mais cette coexistence est permise par la mentalité de ces hooligans, de tendances opposées, selon lesquels « le club reste la priorité ».

Ce phénomène des fans de hip hop dans les tribunes provient en partie du fait que nombre de hooligans sont, ce qu'on appelle en Pologne des « blockers », c'est à dire des jeunes issus des cités. Le phénomène qu'on pouvait observer dans les tribunes polonaises il y a 10 ans, où tous les hooligans portaient bombers et cranes rasés n'est donc plus la règle mais demeure néanmoins. Dans les années 80, avec la seconde vague du ska et du punk, les skinheads retrouvèrent les stades et les rues. A cette époque, les stades étaient contrôlés par des partis politiques d'extrême droite qui ont vite été suivis par des skinheads (apolitiques durant cette période) et des fans. C'est environ à cette époque que les premiers groupes hooligans sont apparus en Pologne.

En Pologne, aucun autre domaine ne semble autant affecté par le racisme et le fascisme que les terrains de football. Une

sous-culture antisémite domine presque complètement les stades, avec des gangs rivaux se traitant routinièrement de « Juif » comme d'une insulte. L'apparition de croix celtiques et de symboles nazis est devenue monnaie courante. Les villes contenant le plus de nazi-skins sont Wroclaw, Lodz, Gdynia, Katowice, Cracovie et surtout Nowa Huta. Ainsi, il n'est pas rare de croiser dans les travées du stade du GKS Katowice des nazi-skins portant des patches « 88 » ou « White Rebels » alors que dans le même temps, les skinheads antiracistes fréquentant les tribunes du club ne semblent pas s'afficher. Et si les bombers retournés côté orange ont été en France l'apanage des South Winners ou des redskins, ils sont portés ainsi par certains groupes polonais davantage pour se différencier visuellement qu'idéologiquement, ces groupes restant bien souvent d'extrême droite, tels les Hools du LKS Lodz.



En effet, à Lodz, une cité industrielle avec 2 clubs, LKS et Widzew, des graffitis antisémites et nazis, sont souvent combinés avec le symbole du club. Les principaux groupes hooligans du LKS sont la Retkinia Bandits Brigade (RBB) et les Crazy Cannibals. L'article « The bald ones rule here » de la World Conference Against Racism, paru en octobre 2000, relate alors que, alertées par le fait que la réputation internationale de la ville était en jeu, les autorités de la ville ont organisé une journée d'action largement diffusée, pour nettoyer les murs. Dans un acte de défiance le même soir, les nazis de Lodz ont marqué leur désapprobation en allant tagger « Juden Raus » et des symboles du parti fasciste « National Revival of Poland » (NOP) sur la maison de Marek Edelman, le dernier chef encore en vie du Ghetto de Varsovie de 1943 et un des leaders du syndicat Solidarnosc dans les années 80. Cette attaque sur les murs de la maison d'Edelman prouve que les nazis se sentent intouchables, ce qui semble effectivement être le cas. Après s'en être indignés officiellement dans les médias nationaux, le président Aleksander Kwasniewski et le premier ministre Jerzy Buzek ont écrit des lettres offrant à Edelman une sécurité rapprochée, ce qu'il refusa publiquement en disant que le gouvernement devrait plutôt regarder sa propre politique de tolérance des groupes fascistes.

Le premier ministre promis alors d'étudier l'interdiction du NOP mais aucune action n'a été prise. Le NOP rencontre peu d'obstacles pour organiser les hooligans en cadres «nationaux-révolutionnaires» parce que l'entière sous-culture hooligan est très orientée vers la violence. De nombreux fanzines comme « Football Bandits » à Radom, « Psychofanatic » à Katowice ou « Fanatic & Hooligans » à Chrzanow mentionnent rarement le sport, préférant réserver de l'espace presque exclusivement à des résumés des affrontements entre fans rivaux et contre la police. La baisse de qualité du football polonais comparé aux années 70 et 80 permet plus facilement à une minorité extrémiste de gagner une hégémonie virtuelle dans les tribunes. L'article de la WCAR poursuit en notant que les leaders hooligans semblent également avoir de la sympathie pour l'extrême droite. Ainsi, Tomasz Drogowski, alias Cobra, l'éditeur de la plus grande publication hooligan, « Szalikowcy », déclara dans une interview dans un fanzine nazi-skin (Duma Naszego Miasta) que « le fascisme n'était pas une horrible idée » et que « le national-socialisme était nécessaire afin de purifier les rangs de certains groupes comme les gitans, les punks et les nègres » et ajouta « j'entends de partout que c'est de plus en plus accepté dans les tribunes ». Des idées comme celles de Drogowski sont traduites en chants qu'on peut entendre dans les tribunes, comme « We will do to you what Hitler did to the Jews »...

Une interview d'un autre leader de gang parue dans « Forza Hooligans » décrit la situation au stadium du LKS, à Lodz : « Les rasés font la loi ici et nous chantons souvent des chants nationalistes et des slogans racistes. » En effet, les hooligans du LKS Lodz sont parmi les groupes hooligans les plus infiltrés par le NOP, qui souvent publie des prospectus spéciaux pour attirer les supporters du LKS à des soirées. Un article disponible sur le site web des Red Devils Lodz (dont le symbole est un soldat sudiste portant une croix celtique) montre que l'antisémitisme touche aussi les ultras de Lodz. Un résumé du match Ruch Radzionkow - Widzew du 13 mai 2000 relate ainsi les faits : « Ruch Radzionkow vs. Zydzew (Widzew vs. LKS Lodz) : 19 hooligans du LKS sont allés à Widzew afin d'attaquer les juifs qui revenaient de leur match à Radzionkow. Quand 20 juifs sont sortis du train, nous les avons immédiatement attaqués. Ils n'ont pas fait face et se sont tout de suite enfuis. »

Un autre club à la forte présence fasciste est le Legia Warszawa. L'énorme bannière du gang hooligan « White Legion », arborant des symboles nazis peut être vu à chaque match. Un des leaders du gang, Damian Mikulski effectue une peine de 9 ans de prison pour avoir brutalisé à mort un adolescent simplement en raison de sa façon de s'habiller « alternative ». Mikuslki, ensemble avec son entourage, a été un des leaders de réunions du NOP à Varsovie. Les récents incidents au stadium du Legia, quand les fans de l'équipe de Varsovie ont brandi des drapeaux portant des slogans « Arbeit Macht Frei » and «White SS Legion» et ont chanté « Zydzew » (une combinaison des noms « Zyd » signifiant « Juif » et le nom de

l'équipe Widzew) aux fans du Widzew Lodz en sont un parfait exemple. Cependant, comme en Angleterre et en Allemagne, les clubs doivent payer de fortes amendes quand les fans clament des chants racistes ou brandissent des drapeaux au tel contenu. Les fans du Widzew, offensés par le nom de « Juifs », usent exactement de la même terminologie pour appeler leurs rivaux locaux du LKS. On trouve de nombreux groupes en Pologne qui dans leur appellation font ouvertement référence à leur tendance politique ancrée à droite : KS Piast Blaszki Boneheads, Slask Wroclaw Skinheads...

Face à ce racisme et cet antisémitisme omniprésents, des nombreuses actions ont été lancées. La dernière action en date a été la réalisation d'une compilation contre le racisme dans les stades, « WYKOPMY RASIZM ZE STADIONOW »(Jimmy Jazz Records-009). Ce CD sorti en 2002 regroupe de nombreux morceaux tendance punk, oi!, ska et HxC, avec par exemple des groupes comme Klasse Kriminale ou Stage Bottles. De surcroît, le plus gros festival de rock en Pologne, Station Woodstock, qui a pris place pour la 8ème fois à Zary, dans la province de Lubuskie, a également permis une action de l'Association « No More » qui par l'intermédiaire de Marcin Starnawski a récolté 200 signatures en 30 minutes pour une pétition en faveur de Michal Listkiewicz, Président de la Fédération Polonaise de Football (PZPN), pour lui demander de « virer le racisme hors des stades ». L'association organisa un tournoi de foot regroupant des équipes de punks et de métalleux. Marcin Kornak, président de cette Association rappelle que « les autorités de la fédération polonaise ne nous aident pas. Ils n'ont pas remarqué le problème du racisme dans les stades, jusque récemment et ils ont appelé la campagne Let's kick racism out of football fondée sur des modèles de l'Ouest, une grosse exagération » ajoute Kornak. En fait, l'alternative antiraciste est réellement née en Pologne avec cette campagne Let's kick racism out of football, lancée notamment par des fans du Polonia Warszawa (Let's kick racism out of football Association PO Box 6 03-700 Warszawa 4 Polska). Quand cette action a vu le jour, il y avait seulement 3 clubs avec des supporters anti-nazis et anti-racistes : le Polonia Warszawa, avec un groupe de punks et de skinheads antiracistes (une situation comparable à celle des tribunes du FC St. Pauli en Allemagne regroupant punks, redskins, SHARP, ...). Cette réputation antiraciste du club du Polonia Warszawa se retrouve également dans le fait qu'il compte de nombreux joueurs noirs : c'est le club qui a accueilli Olisadebe à ses débuts en Pologne. Actuellement, plusieurs joueurs noirs y évoluent, notamment Stanley Udenkwor et Emmanuel Ekwueme, tous deux originaires du Nigeria.

Cependant, les militants antiracistes en Pologne ont encore une longue route à faire pour égaler les partisans de l'extrême droite. Jusque maintenant, les meilleurs résultats ont été obtenus dans de petits clubs comme Orkan Sochaczew ou comme le GKS Wkra Zuromin qui ont maintenant une forte assistance anti-fasciste. Ainsi, à Zuromin, c'est un groupe antifasciste qui fait la loi : l'Anti Nazi Punks Crew. Ils entretiennent d'ailleurs de bonnes relations avec les fans de Sochaczew et comptent parmi leurs ennemis des groupes d'extrême droite comme le Totenkopf MKS Malwianka Mlawa. Des unités antifascistes existent aussi dans les clubs de ligues inférieures tels que Czarni Naklo, Falubaz Zuelane Gora, Ostrovia Ostrau ou Panorzamin Torun mais également dans des clubs plus huppés tels le Stal Sanok ou Lech Poznan, un club de Liga I. On peut d'ailleurs se demander si le fait que les noms des groupes hooligans du Lech Poznan, Desperados et Young Freaks 98, appellations qui en Italie sont celles de groupes de gauche, n'est qu'une simple coïncidence. Les supporters du Lech Poznan ont en effet tissé de très bonnes relations avec les supporters antifascistes allemands du FC Schalke 04, les « Schalker Gegen Rassismus », dont le symbole est une chaussure de foot écrasant une croix gammée. Ainsi, 9 fans allemands sont venus ensemble avec les supporters du Lech Poznan « sous une même banderole » à Poznan. Le club de Poznan a été à l'origine créé par des cheminots et possède une culture et des traditions semblables à celles du club allemand, sans oublier les couleurs, le bleu et le blanc, qui en font un partenaire idéal. Une participation conjointe au Congrès de la BAFF (Bundnis Aktiver FuBball Fans), une association de supporters antiracistes pourrait alors être envisagée.

Selon Rafael Pankowski, secrétaire de Never Again, organisation polonaise antiraciste indépendante, le racisme est très visible en Pologne sous différentes formes mais le plus gros problème semble l'antisémitisme : « Vous verrez en Pologne des graffitis antisémites et fascistes alliés aux logos des clubs non seulement dans les stades mais aussi dans les rues. »

Cependant, selon lui, le problème s'est amélioré avec l'influence d'Emanuel Olisadebe qui est devenu le premier joueur noir à intégrer l'équipe nationale de Pologne en août 2000. Emanuel a également été impliqué dans la campagne Let's kick racism out of football lancée en coopération avec Polish Radio 3. Originaire du Nigeria, il donna une interview au sujet de ses expériences du racisme au fanzine anti-fasciste « Stadion » et accepta d'apparaître sur des posters de football antiracistes publiés par « Never Again ». L'antisémitisme n'est donc pas la seule forme de préjugés ouvertement exprimés en Pologne. Le problème du racisme dans le football polonais a affecté de plus en plus les joueurs noirs qui ont rejoint les clubs polonais depuis le milieu des années 90. Frankline Murdoch, un joueur d'origine camerounaise a même relaté que dans de nombreux clubs, de nombreux joueurs mettaient la pression sur les entraîneurs afin de ne pas inclure les joueurs noirs dans l'équipe. Olisadebe fut souvent accueilli dans les stades polonais par des cris de singes et des bananes lancées vers lui, ce que subissent encore aujourd'hui les joueurs noirs en Pologne. Après avoir été fait citoyen polonais pour lui permettre de jouer (il s'est par la suite marié avec une ravissante polonaise), la décision a été critiquée par l'influent journal d'extrême droite, « Zycie ». Quelques semaines avant ses débuts internationaux, il se fit cracher dessus par un autre joueur durant un match de championnat polonais. En réponse à tout cela, Olisadebe marqua 3 buts phénoménaux lors de ses deux premiers matchs internationaux et fit ainsi taire les critiques. ★

Comrade Baxter.

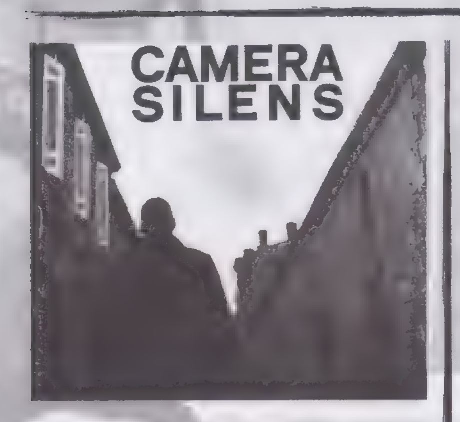












Camera Silens, Réalité, réédition Euthanasie rcds.
On l'attendait depuis des lustres, les foules trépignaient, prêtes à vendre pères, mères, enfants, pour se procurer les originaux vynils du groupe. Car, Camera Silens a reussi, à son insu, l'exploit, plus de dix ans après leur séparation , de devenir une véritable référence pour les punks et skins toutes tendances confondues. Et, c'est évidemment peu dire qu'ils le méritent. Euthanasie records assure donc l'édition de cet évangile du punk rock français des années 80, regroupé en deux cds digipacks, l'un regroupant les titres oi !/streetpunk, l'autre les morceaux plus ska. Il n'est évidemment pas nécessaire d'en dire plus, ces disques sont indispensables. Pour ceux qui ne connaissent pas encore, à se procurer d'urgence sous peine d'excommunion!



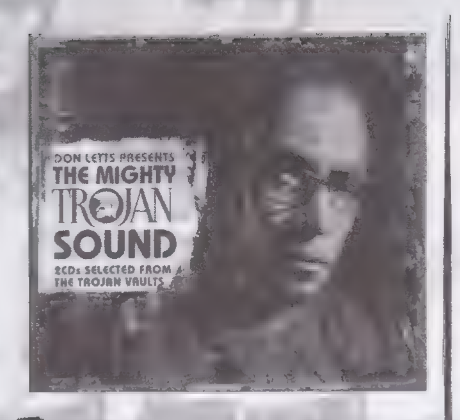
Radio One , Disaster Records.
Une bien belle surprise que voilà! Sortie sur le label de Duane Peters, Disaster Records, qui nous rappelle qu'au pays du hamburger et du rodéo, il existe encore quelques punk rockers qui résistent et qui développent dans leurs chansons un discours clairement anti-establishment voir anti-fasciste. Radio One flirte avec des influences allant des Clash à Stiff Little Finger, ou encore Sham 69, le tout revu de façon personnelle et avec un son actuel. De beaux textes qui appellent à la résistance, comme « The Outlaw ou Perfect Crime », des choeurs pleins de hargne, et toujours un punk rock qui mélange les influences anglaises et américaines. Un genre de compromis entre l'élégance britannique et le rentre-dedans américain, l'exercice était difficile, mais Radio One s'en sort avec les honneurs !



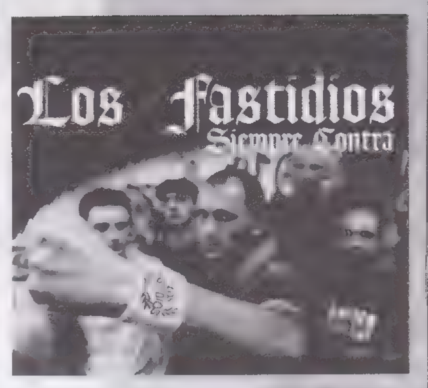
Dirty Floï, 2001, Rocking class heroes.
On a reçu ce 6 titres par la Poste, fraîchement expédié de la belle ville de Marseille, où, c'est bien dommage, on a pas vraiment de contacts. Mais désormais nous connaissons les Dirty Floï, qui nous servent là un punk basique, mais efficace. Franchement, l'enregistrement n'est pas excellent et ça les dessert un peu, la guitare a vraiment un son très bizarre, très métallique. Mais malgré ça, les compos sont bonnes et c'est pas mal joué du tout. Ca sonne assez années 80, genre Komintern, ou l'Infanterie, peut-être est ce du à la voix, très oi ! Ca vient de Marseille mais à écouter on aurait pu localiser ce son comme venant de Bordeaux, vous voyez ce que je veux dire ? Le côté «envoie la sauce, con! » Ca cause de punkitude, de working class et autres thèmes assez récurrents au genre. Bon les gars, c'est bien, mais on avait dit « mollo sur le destroy ! ». E-mail : rockingclass.heroes@caramail.com



Frontkick, Guitars and Crime, Bronco Bullfrog.
On s'était déjà intéressé à Frontkick à la sortie de sa première démo car ce groupe comptait dans ces rangs deux membres du fameux combo oi ! de l'Ile de Mayorque Oi! The Arraze, original pour des Berlinois. Aujourd'hui, il semblerait que Victor Bisonte, chanteur du groupe pré-cité ait lâché l'affaire, mais le guitariste, qui le remplace au chant, Marti, remplisse parfaitement sa fonction, orientant le groupe vers des influences plus punks. Un mélange de textes en castillan et en anglais sur du streetpunk qui n'a pas grand chose à envier à Oxymoron. Frontkick nous fait donc le plaisir d'un excellent album aux textes très personnels sur une jeunesse prisonnière d'une société de fric, des paroles concernées, sociales , aux rêves révolutionnaires. Pour terminer je n'ai pas grand chose à rajouter à ça : « we are the danger, we don't forget, we never forgive, damn nazis, you'll pay for it ».



Don Letts presents, The Mighty Trojan Sound, 2CD's selected from the Trojan Vaults, Trojan records.
Les puristes du label Trojan Records diront sûrement qu'il ne s'agit pas là d'une nouveauté, puisque la compile date de 2003. Cependant cette énième sélection Trojan a la particularité de nous être présentée par le célèbre Don Letts. DJ du Roxy Club à Londres en 1977, grand ami des Clash, membre de Big Audio Dynamite, le second groupe de Mick Jones, il est aussi le réalisateur de Westway to the world, superbe documentaire sur les Clash. Au travers de ces deux cds, Don Letts a sélectionné les morceaux reggae qui l'ont le plus marqué de 1968 à 1980. Le premier disque est consacré aux singers, players & D.J.S'too!, et nous balade entre rocksteady, ska et reggae, offrant un large panel de ce que le label Trojan balançait à l'époque sur les ondes et dans les clubs. Avec le second disque, on découvre (ou on redécouvre pour les initiés) les dub cartel'session - instrumental dub version, sélectionnés par Don Letts. Outre la qualité musicale de cette compile, qui permettra aux néophytes de découvrir une musique qui a marqué tant de groupes dans les années 70, des Clash aux Ruts en passant par Stiff Little Finger, on a aussi apprécié l'effort porté sur son packaging. Un coffret cartonné, un livret bien fourni où Don Letts évoque les 70's, les rude boys, les producteurs mythiques tels que Lee "Scratch" Perry, les clubs où se mêlaient rude boys et keupons, le tout conclu par une dédicace à Mr Joe Strummer. Bref, une belle compile, éclectique, pour tous ceux qui se sentent un peu perdus devant les bacs reggae et qui ne savent pas par où commencer!



Los Fastidios, Siempre contra, KOB records, Mad Butcher records.
Nos amis italiens reviennent avec ce nouvel opus, seulement quelques mois après leur dernière production, le très bon 4 titres Ora Basta, qui célébrait le nouveau line up du groupe. Le moins qu'on puisse dire c'est que tout ça s'est rudement bien mis en place, et que les nouveaux musiciens remplissent pleinement leur contrat. *Siempre contra* commence avec deux très bons titres « Non serai mai solo », et « Fumi di parole », avec une petite préférence pour le premier, plus speed et entraînant, avec de très bon riffs de grattes et des gros choeurs: la recette parfaite du tube, en somme. Là où les choses se gâtent un peu, c'est avec le morceau « Petit drapeau », un ska chanté dans un français assez douteux, avec des parôles un peu étranges de surcroît. Pour les italiens ça fait sûrement exotique, mais pour un francophone, c'est un peu limite. Avec cet album, Los Fastidios visite tous les grands styles du genre , de la oi!, au pur punk rock, en passant par le ska et le punk hardcore. Dans l'ensemble, c'est un disque agréable à écouter, mais pas une révolution non plus, les lignes de chant se ressemblant trop d'un morceaux à l'autre. Mais écoute aprés écoute, ce disque prend de la consistance et certains titres sortent très largement du lot comme « Jonnhy and the queer boot boys », et « Questa musica ci appertiene ». Peut être auraient ils du nous pondre un 6 titre au lieu d'un album ? Ne soyons pas bégueules, 13 euros pour 12 titres, c'est honnête quand même. A vous de juger par vous même, et surtout n'oubliez pas que Los Fastidios sont, avant tout, un terrible groupe de scène, alors ne les loupez pas le 3 juin à Paris.



Razzaparte, Servi o Ribelli, Spaghetti rcds, Lambrusko rcds, Anfibio rcds, Dischi del culo, City of the Dead.
Qu'on se le dise, la oi! italienne se porte bien, dans la série multi-coproduction, après Youngang, voici les fameux Sharp historique Razzaparte. Douze titres de oi ! rentre dedans, pas très original mais bien efficace pour les amateurs du genre, des tempo assez rapides soulignant des influences hardcore, les thèmes classiques skinhead (Dietro les barre, Rivolta Bootboys), des gros choeurs. On regrettera cependant quelque peu une voix un peu monotone qui à la longue peut lasser, enfin, je dis ça je dis rien, hein!



Esclaves Salariés, Dur à battre, CD 6 Titres, auto production.
Premier CD pour les quatre Montréalais. De la oi! classique et énergique, teintée de parties de guitare aux accents punk et même rock'n'roll, ce qui donne envie de voir le groupe sur scène. Les thèmes des textes du groupe, 5 sur 6 en français, sont centrés autour de la vie et des combats de la jeunesse ouvrière luttant contre le fascisme et le capital. Enregistré au studio Economik, le son du CD est bon, et le groupe est en place, c'est très prometteur tout ça. On espère maintenant un album et des concerts en France. Contact: *esclaves_sth@hotmail.com*



Jeunesse Apatride, Black Block 'n roll. Cd 8 titres, distribution européenne Fire and Flames.
Du punk rock mélodique avec un chant féminin pour cette dernière production du groupe québécois, flirtant parfois avec le street punk. Les paroles reflètent un constat amer d'une situation sociale et politique étouffante et de l'atmosphère ombrageuse qui règne dans les villes bétonnées. Mais, dans la digne continuité des groupes de la scène alternative de la fin des années 80 à 90, une note d'espoir dans l'affrontement collectif contre les flics, ou individuel contre le mari violent et dans l'esprit de solidarité. Cet état d'esprit se concrétisant par la co-production du disque avec le RASH MTL et le Comité des Sans Emplois.



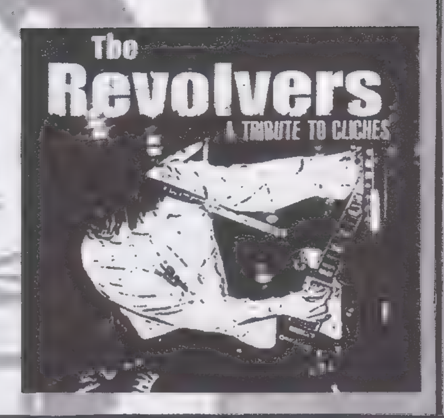




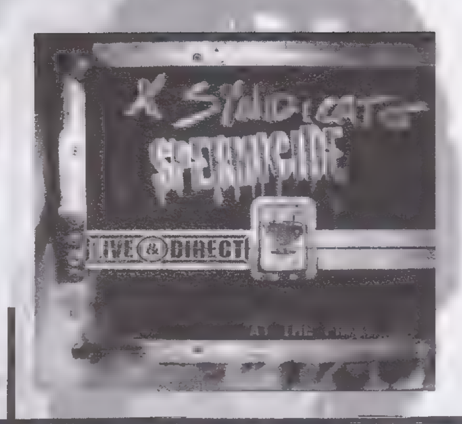
The Filaments, BBK, Body Bag, Beans - split cd-, Mucho Mas Chaos, Hannibal Rcds.
Et, l'initiative du mois revient à : Hannibal Records. En voilà une idée qu'elle est géniale, tout d'abord d'avoir édité trois nouveaux titres des Filaments à propos desquels on ne dira jamais assez de bien. Ces jeunes gens nous balancent comme à leur habitude un street punk hyper énergique et bien joué, en voilà du vrai neuf, la vraie relève britonne. Mais évidemment, trois nouveaux morceaux des Filaments ne suffisent pas à faire un bon disque. Nous avons donc, dans le coin gauche, deux représentants bataves : BBK et Beans , et à notre droite les Hélvètes de Body Bag, déjà plus connus de nos services. Eh, bien ! Quelle surprise ! Deux découvertes des plus surprenantes pour nos amis hollandais, inconnus au bataillon jusqu'alors, mention spéciale pour Beans, qui dans une vision plus mélodique que les autres balance un punk rock aux influences ricaines bien sympas et très directe. Body Bag, quant à eux, n'ont pas à pâlir, toujours dans un registre très agressif et assez original, caractérisé par un gros contraste voix/mélodie des cuivres, balance la sauce tout comme il faut. Enfin, bref, tout ça pour dire que ça vaut vraiment le coup. Support, support, support!

Bolchoi, Eponyme, Solitude Urbaine.
Bon, après plusieurs mois d'attente, Bolchoi nous sort son premier album, et le dernier, puis que le groupe a récemment splitté, en pleine gloire si j'ose dire. On commence avec une chouette intro, un texte déblatéré par Nono sur fond de musique lancinante, qui fait un peu Béru première époque, du plus grand effet. Ensuite, s'enchaînent les morceaux qu'on connaît bien, « Violence rouge et colère noire », « Branleur », « Hooligan », et tout le toutim, chanté par Abi, accompagnée de gros choeurs bien énervés, et des guitare bourrines et rentre dedans à souhait. Mais ce qui fait la singularité de Bolchoi, c'est surtout leurs textes, poétiques et revendicatifs, du style « Mais ici, rien vraiment ne changera, la pluie sur nos donkeys, toujours coulera », c'est pas beau ça? Au niveau esthétique, c'est vraiment la classe, ils ont opté pour le digipack, et Nono, l'artiste, a bien décoré tout ça, façon bande dessinée, en noir et blanc. L'ensemble est vraiment réussi, et nous fait regretter leur décision d'arrêter, mais cela ne nous regarde pas. E-mail : bolchoi@rockstar.net, leur site : www.rockstar.net/bolchoi.

Youngang, Canzoni Ribelli, Solitude Urbaine, Maloka
Voilà un six titre en forme de bonne initiative, puisque les bénéfices de ce disque seront intégralement reversés à l'Anarchist Black Cross (vous trouverez un petit historique sur ce groupe de soutien aux prisonniers politiques dans nos pages). Ce projet a également des allures internationalistes, car il est coproduit par 14 labels de divers pays européens, Italie, France, Grèce, Malaisie, Portugal, République Tchèque, et Hongrie. Ce cd comprend six reprises de chants populaires anarchistes italiens, à la sauce Youngang, et les versions originales de ces mêmes morceaux. Passés à la moulinette du street punk des turinois, ces chants sont tout à fait méconnaissables, et c'est d'ailleurs très marrant de pouvoir les comparer. D'un côté les grosses guitares, la voix virile, et les choeurs puissants qui caractérisent le genre, et de l'autre, des très belles chansons, accompagnées d'une simple guitare acoustique et parfois d'un accordéon Les luttes ne changent pas, mais les façon de les chanter évoluent. Saluons cette initiative, et ce pari relevé avec panache par les Youngang et tous ceux qui les ont soutenus.







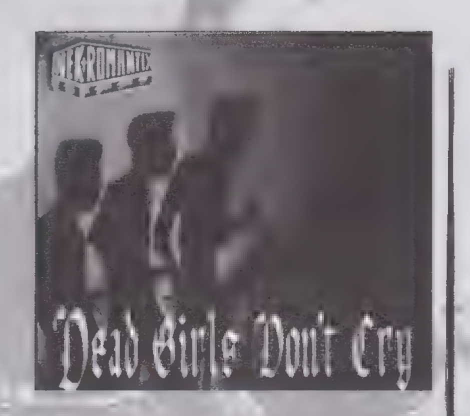
The Revolvers, A Tribute to Clichés, People Like you.
Cette fois, The Revolvers annonce d'entrée la couleur avec ce nouvel album très cyniquement intitulé « un Tribut aux clichés ». Staritude à l'américaine, Hollywood Boulevard, drogues, tatouages et autres fantasmes européens sur l'american dream sont ici largement brocardés à travers un punk rock seventies pré-Pistols. Deux voix se partagent le travail sur treize titres très mélodiques et d'une qualité technique (du son au jeu) assez extraordinaire, l'une éraillée à souhait balance les effluves de cigarettes et de Whiskey de rigueur, l'autre bien plus aigüe et féminine apporte la touche glam qui tue et qui fait qu'aujourd'hui The Revolvers sortent du lot des groupes " hommage ". Leur split avec les non moins fameux Hunns m'avait déjà procuré un véritable plaisir auditif et même si je dois avouer qu'au début, cet opus m'a semblé un peu en dessous, il prend , écoute après écoute, toute son importance. D'autant plus qu'en y regardant de plus près certains morceaux tel que « Yesterdays Fools » (« nous essayions de renverser le système[ ]Nous allions à pleins de manifs pour que tout le monde puisse entendre nos cris »), « I Can't Resist The System » (« Eh ! Toi ! Soldat Yanqui, je te connais du Cambodge, As-tu vraiment oublié ces histoires ») et Rock'n'roll is Dead (à propos des clones de Mike Ness chanteur de Social Distortion « Ca n'est pas un défilé de mode, pour certains t'es une attraction, pour moi, t'es juste un imposteur ») nous amène sur un terrain assez inattendu pour ce genre de groupe. The Revolvers est donc un groupe beaucoup plus intéressant que ne le laisse croire une première écoute, critique sur son milieu, et conscient des pièges du rock'n'roll, des Allemands à suivre de près

Sons de Lucha, démo.
Attention, couchez les enfants, mettez vos casques, l'écoute de ce disque est interdit au moins de 12 ans. Par St Michel ! Mais quel surprise nous font là ces cinq malades mentaux, déjà réputés et craint pour leur capacite à s'éclater la gueule jusqu'au petit matin, même sur terrain lourd et quelles que soient les conditions climatiques. Tout simplement cinq titres de furie très représentatifs de leurs progrès musicaux, bien en place, très bien chanté. Du punk aux accents hardcore, bien speed et gueulé avec rage, des guitares vrombissantes à souhait et des gimmicks bien sentis. Vraiment, Sons de Lucha produit un véritable effort musical et c'est plutôt agréable. Donc, si vous tombez dessus sur une table de presse, n'hésitez pas !



Punch Chaos, se déchaine. Maximum records.
Inconnu au bataillon jusqu'alors, Punch Chaos balance un punk rock bien joué qui fait plutôt penser (à cause de la voix, sans doute) à OTH ou PKRK. Douze titres au thèmes et influences assez variés, du délire hools au tueur du Lac du Luxembourg (?!?) pour les paroles, du punk français 80's pour la musique avec une petite incursion grunge et une reprise de LSD, « En Indochine ». Voilà, pas désagréable mais pas transcendant, à vous de vous faire votre propre opinion

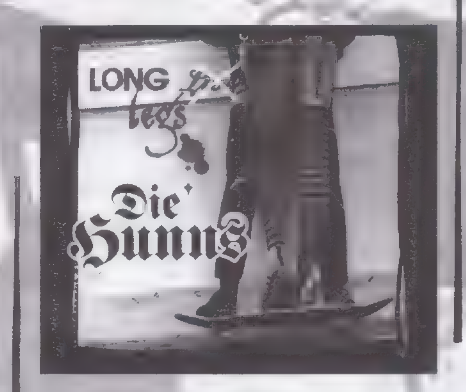
X Syndicate/Spermicide, Live&direct - At the first shot, Small Axe, distrib : Tripsichord.
Attention, adeptes du pork pie en paille et autres fanfares festives, Small axe revêt ses frusques de cuirs et graisse ses locks d'huile de vidange pour une rock'n'roll party des plus rageuse. Deux groupes réunis dans une énergie commune, tourbillon de grosses guitares et cordes vocales martyrisées sur 14 titres et un bonus vidéo. Dans la série Live & direct qui comportera en juin 5 productions, Spermicide et X Syndicate donnent à l'affaire, qui jusque là se cantonnait à un rôle de premier de la classe du ska français, un petit air énervé. On commence donc avec 7 titres de Spermicide, combo qui compte déjà plusieurs années d'existence et toutes les galères qui vont avec, mais qui semble aujourd'hui enfin trouver ses marques dans un punk'n'roll puissant, parsemé de quelques influences 70's . X Syndicate, leur succède ensuite avec 6 morceaux dans un style plus métal aux rythmiques lourdes et plus hardcore. N'étant pas vraiment spécialiste du Syndicate, je reste assez surpris par leur évolution et par la précision de leur jeu (les précédentes écoutes de leurs albums m'avaient laissé le souvenir embrumé d'un espèce de métal bien joué mais peu original.) Le chant féminin est salement chiadé et les mélodies de guitares confèrent à l'ensemble une espèce de légèreté inespéré. Enfin, vraiment, je suis sur le cul. Voilà, donc, conclusion, envoyez pétitions et lettre de menaces à Small axe pour qu'ils réitèrent l'expérience !!! Rock'n'roll vengeance !



Nekromantix, Dead Girls don't cry , Hellcat Records
Voilà donc le dernier album des danois Nekromantix: *Dead Girls Don't Cry*. A priori, pas de grande surprise, ceux qui appréciaient déjà leur psycho teinté de punk rock énergique ne seront pas déçus. Il ne fait aucun doute qu'au pays du froid, on maîtrise parfaitement l'art du rock'n'roll macabre et des textes morbides. On a même droit à un morceau instrumental en guise d'intro et de conclusion de l'album, un thème à la fois hommage à Ennio Morricone et à *Damien La Malédiction* à vous faire froid dans le dos. Bref, des mélodies rock'n'roll, une contrebasse qui nous ferait friser la syncope, et toujours cette maîtrise des instruments et de la voix! Même le digipack rappelle que ces psychos ont signé un pacte avec le diable, alors mes frères, que Dieu nous garde!



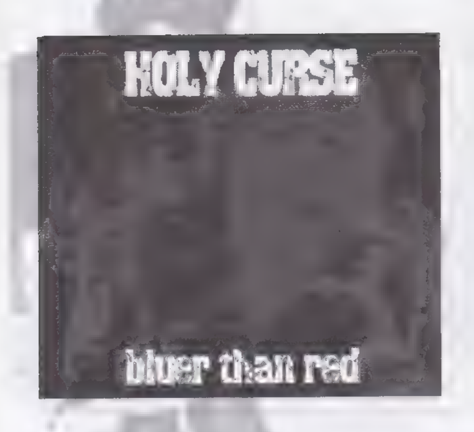




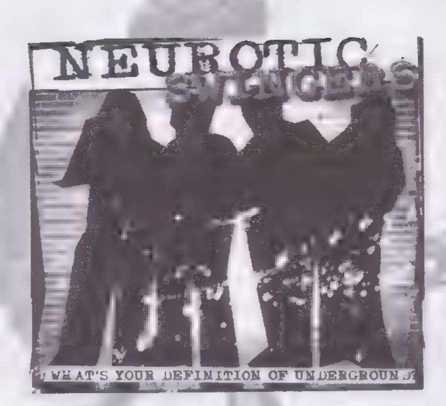
Anti-Flag, The Terror State, Fat Wreck Chords.
Voilà le nouveaux bébé de ces illustres jeunes gens de Pittsburg (Pennsylvanie), bien connus de nos services. Ce disque est sans aucun doute le plus produit de tout ce qu'ils ont fait jusqu'alors, ce qui n'est pas pour plaire à tous le monde, enfin à tous ceux qui préfère un son plus crade, plus cru. Pour ceux qui ne connaissent pas encore, Anti-Flag est un groupe de punk hardcore américain, qui se différencie des autres groupes qui officient dans le même registre, de part leurs positions anti-guerre et antipatriotique (le nom du groupe est sans équivoque), ce qui, soit dit en passant, est assez rare dans ce grand pays de liberté, les Etats Unis. *Terror State* ayant été enregistré au début de l'invasion de l'Irak par les troupes américaines, est donc très fortement marqué par cette actualité, et démontre le dégoût qu'éprouve une partie de la population américaine vis à vis des méfaits perpétrés par leur couillon de président. Très intéressant à ce titre, Anti-Flag est aussi, enfin surtout, un excellent groupe, musicalement parlant. Tristan pourrait vous en parler pendant des heures, pas moi, je vous dirai simplement que leur musique est d'une efficacité déroutante, et que ça vaut vraiment le détour.

Conflict, There's no power without control, 10 titres CD/vinyl. Mortarhate Records.
Même s'il est fort dommage que le disque commence par les 2 titres du mini CD précédent dont un est sous forme de clip, on retrouve ici du Conflict de la plus belle époque, celle de l'album « The Ungovernable Force ». Énergie, agressivité, textes à rallonge, un son d'ensemble et une atmosphère dignes des plus belles heures de l'anarcho-punk anglais, dont Conflict est, après CRASS, depuis longtemps maintenant le groupe phare. Si l'album précédent, *Conclusion*, était plus introverti, il semble que l'actualité des dernières années leur ait redonné une rage explosive. Chaque morceau sonne comme un coup de poing à la gueule de l'ordre moral qui fait marcher droit, des flics qui ont tué à Gênes, des manipulateurs médiatiques, de la couronne anglaise, de ceux qui torturent impunément. Depuis leur premier album, en 1984, Conflict reste un groupe aux textes hargneusement politisés et le dernier morceau, An option, répond à tous ceux qui taxent le militantisme musical de politiquement correct, les mêmes qui confortablement assis dans la résignation ne font pas grand chose, mais trouvent moyen de se donner une quelconque importance en critiquant ceux qui se battent. Un disque à écouter avant de partir en manif, histoire de se mettre dans l'ambiance. Distribution française : Maloka.

The Hunns, Long legs, Disaster records.
Voilà donc le dernier méfait du second groupe du fameux skater destroy, Duane Peters, j'ai nommé The Hunns. Ceux qui avaient pu les voir en concert à Paris à la Péniche Blues Café, attesteront de la qualité de leur jeu scénique, surtout due à la forte présence de Mlle Corey Parks, alors nouvelle venue au sein du groupe. Sur ce nouvel album, *Long legs*, sorti dernièrement sur le label de Duane Peters, Disaster Records, on la retrouve justement à la basse, mais aussi au chant sur « Time has come today », ainsi qu'aux choeurs, et le moins qu'on puisse dire c'est que la demoiselle chante avec ses tripes! Les Hunns nous livrent quinze titres de pur punk rock comme on l'aime, avec de belles mélodies rageuses, un gros son toujours équilibré, des choeurs pleins de hargne. On remarquera plusieurs reprises en forme d'hommage, comme « You got my number » des Undertones, revue et corrigée à la sauce Hunns, ou encore « Did you no wrong » des Sex Pistols. Même l'esthétique du disque est terrible, avec un digipack qui revisite l'esprit 77 en le réactualisant. Le seul bémol est l'absence de livret car on aurait aimé profiter des paroles et des commentaires. Bref, une balle punk rock, mais on en attendait pas moins du couple Peters-Parks, maintenant on attend impatiemment leur retour sur les scènes françaises !



Holy Curse, Bluer than Red. Nova Express.
Organisateurs des Sonic Rendez-vous à Paris, plébiscité par Radio Birdman pour ouvrir leurs deux dates françaises, les fils spiritueux de Johnny Thunders, se posent aujourd'hui en incontournables de la scène rock et garage parisienne, point de passage obligé entre Rennes et Marseille, entre les TV Men et les Cow boys from Outter Space. Toujours inspiré du même sang (Nomads, New Christs), Holy Curse est taillé dans ce roc qui ne craint ni les tempêtes, ni les canicules et encore moins les modes ou les tendances, indécrottables activistes du rock'n'roll. Parrainé dans ce projet par le pire représentant de Satan en Bourgogne, j'ai nommé M. Trouble himself et son Kaiser studio, Holy Curse n'aurait probablement pas pu espérer un meilleur allié pour cette aventure traduite ici en analogique, de la façon la plus pure qu'il soit par le maître français du genre. Bluer than Red risque de marquer un tournant dans la vie du groupe qui à force de persévérance, finira par convaincre bien plus que le public français et ses castes hermétiques.

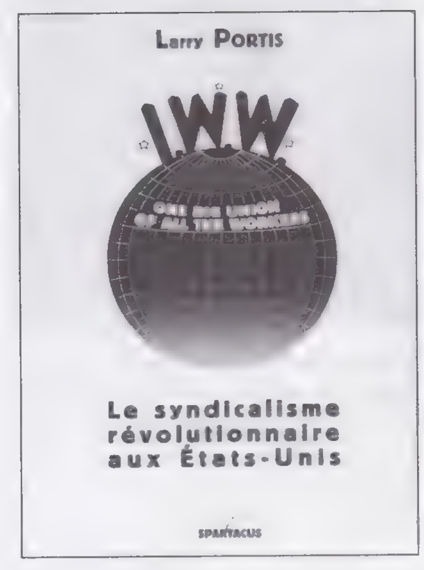


Neurotic Swingers, What's your Definition of Underground ? Shark Attack/Lollipop/Myrmecoleo.
Voilà exprimé, une fois de plus à travers cette chronique, la conception de la nouveauté pour Barricata. En effet, *What's your Definition of Underground ?* est sortie il y a maintenant deux bonnes années et vous avez déjà dû lire moult chroniques encensoires de ce combo marseillais. Enfin, c'est pas très grave puisque c'est en fait l'occasion pour nous d'évoquer la prolifique scène punk'n'roll de Provence et son label Lollipop. Voilà en effet des années maintenant que l'hexagone se cherchait un ambassadeur pour cracher à la face du monde ses productions punk « old school », garage, high energie... Et, contre toute attente, ce n'est pas des entrailles de la très nombriliste capitale que sorti l'enfant prodigue mais de sous les jupes de la bienveillante Bonne mère. Gasolhead (RIP), The Hatepinks, Jerry Spider Gang, The Briefs, Kevin K arrivent à point nommé pour rappeler que le rock alternatif est bien mort et qu'on peut sans complexe exprimer son amour pour le punk 70's sans forcément être né à Stockholm ou en Ricanie. Digne représentant de cette vague donc, Neurotic Swingers, sur galette comme sur scène, font valoir toute l'énergie d'un genre qui grilla plus d'une cervelle en son temps. Pas forcément original (mais qui peut prétendre l'être aujourd'hui) mais très bien joué, plein d'humour et de simplicité, ils apportent en France un esprit frais et électrique quasi inexistant jusqu'alors et ça fait du bien. Merci messieurs!



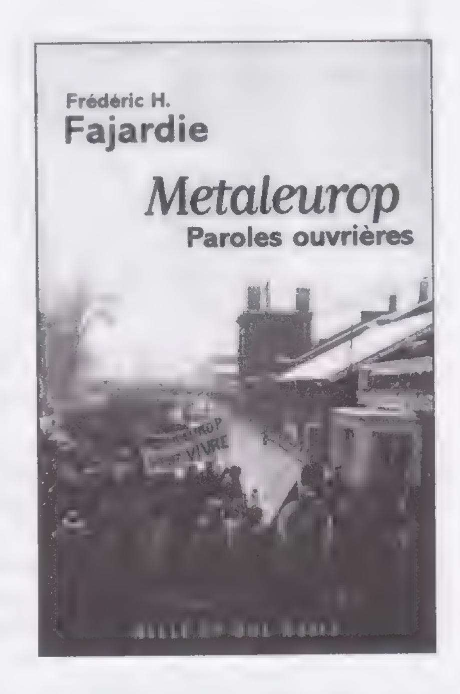
Guardia Negra, Adrenalina. Cochebomba records, Fire and Flames.
Premier album du combo internationaliste de Boston. On avait reçu, écouté et chroniqué leur première démo qui n'avait pas véritablement marqué nos esprits, voilà pourquoi on ressort seulement aujourd'hui de nos cartons, ce disque reçu il y a quasiment un an. Belle pochette dessinée sur la thématique des manifs anti-G8, feu, flammes, manifestants casqués-barrés, il semble décidément qu'une black block génération soit véritablement en train de voir le jour. Au niveau musique, Guardia Negra est plein de bonnes intentions, très ouvert au niveau des influences, assez marqué hardcore et oi ! Le son est un peu léger (les guitares sont vraiment trop derrières) mais ce sont les aléas du DIY, on ne le sait que trop bien. Les paroles, très politisées sont plutôt bien gueulées et bien soutenues par des choeurs assez puissants. Malheureusement, il faut reconnaître que l'ensemble pèche un peu par son manque de cohérence et de collectif, imprécisions techniques et tempos aléatoires rendent le tout assez brouillon, et c'est vraiment dommage que le groupe n'ait pas attendu quelques mois de répète pour affiner leur projet qui méritait vraiment de mûrir. Enfin, Adrenalina reste une belle initiative, on retiendra, tout de même, deux morceaux: « Pizza, Birri y mani » et « Huelga general », simples et énergiques qui représentent bien la rage de Guardia Negra.





Le syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis. Larry Portis. Spartacus.176 pages. 12 euros.

Les éditions Spartacus ont eu l'heureuse idée de rééditer ce petit ouvrage sur le syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis, et notamment sur sa première et seule réelle expression: les IWW (Industrial Workers of the World). Les IWW existent encore de nos jours, mais elles s'apparentent davantage à un club d'histoire qu'à un syndicat. Entre 1905 et 1924 pourtant, cette organisation marqua de sa forte empreinte le prolétariat américain. Pragmatique, la praxis des IWW s'inspirait de sources anarchistes, mais également marxistes. Dépassant le militantisme rhétorique, les "wobblies" combattaient la classe dirigeante en tant que classe (contrairement à l'American Federation of Labor), et par des grèves longues et dures, par l'action collective efficace, ils donnèrent des bases solides à leur programme et séduisirent une fraction non négligeable de la population laborieuse. Le nombre des adhérents tournait autour de 100000. Les IWW organisaient les non-qualifiés et les chômeurs sans distinction de race. Elles furent à l'initiative des premières grèves rassemblant côte à côte travailleurs blancs et travailleurs noirs. Action directe, sabotage, éducation des classes dangereuses, c'était pousser le bouchon trop loin pour les possédants. Entre 1917 et 1919, profitant de la guerre et de la Révolution Russe, la répression étatique bat son plein. Une montagne de calomnie est déversée sur les wobblies par la presse bourgeoise. On les accuse d'être à la solde de l'Allemagne, puis de la Russie, d'être des « traîtres ». Au nom de la sacro-sainte « sûreté », l'État embastille les militants. Le patronat lâche ses milices. On retrouve des syndicalistes pendus, morts torturés, etc. Le syndicat ne s'en relèvera pas. Action directe révolutionnaire, militantisme de masse dans une organisation solide et structurée, c'est la voie qui a fait la force de la FAU allemande, des IWW, de la FORA, et de la CNT espagnole durant la première partie du vingtième siècle. C'est ce chemin qu'il importe de suivre à nouveau, pour construire un autre futur.

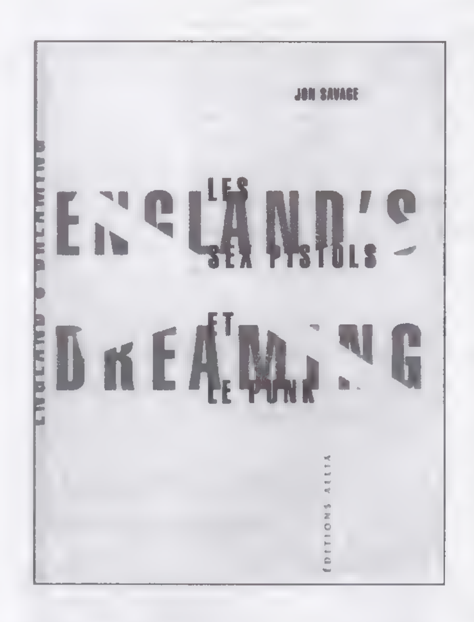


Metaleurop. Paroles ouvrières. Frédéric H.Fajardie. Mille et une nuits. 137 pages, 10 euros.

Selon Victor Serge, il existe des défaites qui renforcent et des victoires qui détruisent. C'est à cette problématique que fait écho le propos d'un ouvrier de Metaleurop rapporté par l'écrivain Fajardie : on peut perdre une lutte et gagner sa propre estime. Pendant plusieurs mois, les ouvriers de Metaleurop se sont battus contre la fermeture de l'ex-première usine d'Europe pour le traitement du plomb, mais les rapaces capitalistes ont fini par avoir raison de la citadelle ouvrière. Au printemps 2003, plusieurs jours durant, Fajardie a rencontré les ouvrier(E)s de l'usine du Nord. Avec humilité, il retranscrit leur colère, leur amertume, le sentiment d'avoir été floué, il donne corps à leur lutte pour la dignité, à leur fierté retrouvée. Récits de vies passées à trimer, scènes du quotidien, la picole et les antidépresseurs pour tenir, évocation des grèves et des manifs, de la violence de la flicaille et du patronat, hommage unanimement rendu à Farid, le représentant de la CGT, pas la CGT bureaucratique qui lynche les anarcho-syndicalistes, mais celle de la base, celle qui lutte et ne comprend pas les manoeuvres crapuleuses de sa direction et de ses nervis Ce livre émouvant, dont les droits d'auteur sont intégralement versés à l'association des anciens salariés de Metaleurop, rappelle une nouvelle fois que ceux qui vivent sont ceux qui luttent. « *Je suis de ceux, je l'avoue, dussé-je en être puni par de récentes lois scélérates, que la Marseillaise laisse de glace mais qui sont toujours profondément émus par l'Internationale, ce vieux chant révolutionnaire, qui fut, dans l'histoire, entonné par des centaines de millions d'hommes qui voulaient changer les matins, de Paris à Berlin, de Londres à Moscou, en passant par Pékin, Mexico, Budapest, Madrid, Turin. Que reste-t-il de tous ceux-là, de tous ceux qui y ont cru, de tous ces camarades inconnus et que pourtant j'imagine tels des frères dont nous n'avons pas su, les défaites succédant aux débâcles depuis trente ans, préserver l'héritage historique ?* »



Les oubliés d'Annam. Lax et Giroud. Aire libre/Dupuis. BD, 120 pages, 20 euros.
Je découvre tardivement cette réédition, dans la belle collection Aire Libre, d'un travail mené conjointement, il y a une quinzaine d'années, par Lax, le dessinateur du Choucas, et Giroud, le scénariste de Louis la Guigne. Quand deux valeurs sûres de la bande dessinée s'associent, cela donne un résultat souvent probant (cf le tandem Bilal/Christin), c'est encore le cas ici. Nico Valone est un vieux reporter qui ne produit plus rien de bon depuis quelques années. La restitution par le Vietnam, en 1986, des dépouilles des soldats français tombés en Indochine, lui donne l'idée d'un sujet inédit. Il décide de s'intéresser à une page d'histoire qu'on ne trouve jamais dans les manuels: celle des « soldats blancs d'Hô Chi Minh », les ralliés, ceux qui par idéal, désertèrent des rangs de l'Armée française pour gagner le Viêt-minh. Il se lance à la recherche d'Henri, un ancien maquisard, qui échoua en « Indo », et disparut, subrepticement, fin 1946. Celui-ci, écoeuré par les exactions des colonisateurs, se transforma en « général Khan Do », au côté des Vietnamiens. Traître pour les uns, héros pour les autres, la question que pose ce remarquable récit est toujours aussi pertinente. Où l'on apprendra que la Légion fut un temps composée d'éléments progressistes, quand elle rassemblait les allemands antinazis, les espagnols et italiens antifascistes, qui cherchaient à s'éloigner de la Gestapo et des rafles vichystes. Cette bande dessinée s'appuie sur une étude de Jacques Doyon. Un dossier rédigé par Giroud permet de mieux appréhender ce pan oublié des guerres de décolonisation.



England's Dreaming, les Sex Pistols et le punk. Jon SAVAGE. Éditions Allia, 2002, 690 p, 30 euros.
Une encyclopédie du punk, voilà comment on peut qualifier le bouquin de Savage. Anthologie qui couvre la période de fin 1971 à mai 1979, d'un après mai 68 qui marque un certain courant de la pop, à la victoire des conservateurs en GB. La trame du livre est chronologique et s'articule autour de la durée de vie des Sex Pistols. Ou comment un jeune gars, Steve Jones, des quartiers prolos de Londres, rencontre Malcolm Mc Laren et Vivienne Westwood à leur magasin de fringues avant-gardiste et déclare vouloir monter un groupe avec son pote Paul Cook. Un groupe qui débute à l'image de ce que sera le punk : Pas de matos et pas d'argent pour en acheter, il suffit de le voler. Savoir jouer ? Pourquoi faire ? Le tout est de s'amuser et de provoquer la bonne vieille société anglaise. Nihilisme, destruction, chaos, opposition au conservatisme. Mais on découvre aussi le pendant d'une scène totalement désorganisée et peu solidaire. Concurrence, embrouilles de fric, et ce à partir du moment où les majors plongent leur nez dans ce nouveau bizness, même si avec des groupes comme les Pistols, elles vont en baver. Avant tout un livre sur les Sex Pistols, ce qui peut d'ailleurs décourager les moins fans, *England's dreaming*, nous permet de découvrir aussi les centaines de groupes qui apparaissent en même temps, avec plus d'infos sur les plus connus comme les Clash.
- Les concerts regroupant d'abord une poignée de fidèles et qui finissent régulièrement en bastons deviennent de plus en plus imposants et de plus en plus difficiles à organiser comme la fameuse tournée commune des Sex Pistols et des Clash, du fait des interdictions faisant suite aux campagnes d'une presse effrayée " par tant de violence ".
- Les tournées européennes chaotiques qui font scandale.
- Les pochettes de disques jugées outrageantes.
- Une scène qui se radicalise en même temps que les Sex Pistols se noient dans leurs conflits internes et souffrent des campagnes de boycott à leur encontre. De plus en plus de concerts en soutien aux mouvements sociaux ou antifascistes. Et si pour Jon Savage, l'esprit punk de 77 est mort avec les Sex Pistols, un mouvement d'opposition plus radical au sein du pop rock (en général) en a émergé, alors que syndicats et collectifs de lutte se rendent compte que la musique est un support de la contestation. Bonne discographie commentée en fin de bouquin, pour ceux qui ont envie de s'écouter un bon disque punk et voudraient être conseillés (mais attention c'est toujours subjectif) pour savoir quel groupe choisir ou quel album de Sham 69, des Ramones ou des Slits et bien d'autres. (Ce livre un peu cher, ainsi que toute la collection Allia, est disponible à moitié prix auprès de la librairie Culture, place Joachim Du Bellay, à Paris).



Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours. Howard Zinn. Éditions Agone, 28 Euros.
On croit connaître les États-Unis parce que c'est sans doute le pays qui actuellement exporte le plus sa culture, que ce soit par le biais de l'impérialisme de ses gouvernements successifs ou du " totalitarisme " de son industrie, notamment celle du divertissement. C'est ainsi qu'est véhiculée dans le monde entier une image caricaturale des États-Unis, que tant ses admirateurs que ses détracteurs considèrent comme étant l'expression de la réalité et sur laquelle ils s'appuient souvent pour justifier leurs convictions. Mais cette image n'est qu'une construction idéologique, et de la même façon qu'on ne peut réduire l'Allemagne au nazisme ou la Russie au stalinisme, il est important de comprendre que la réalité du peuple États-unien est loin du cliché véhiculé par la propagande conjointe du capitalisme et de la bigoterie d'Outre-Atlantique. Dans son " Histoire populaire des États-Unis ", Howard Zinn commence par raconter comment et par qui la " mythologie " de son pays a été écrite, car comme partout, ce sont les vainqueurs qui écrivent l'Histoire. La mémoire des États n'est pas la nôtre. L'Histoire officielle " oublie " qu'au commencement de ce pays étaient la conquête, l'esclavage et la mort, qui ont constitué le quotidien des Amérindiens, des esclaves africains, des immigrés européens et aujourd'hui sud-américains. De même que tout l'or volé par les Conquistadores n'a pas rendu le peuple espagnol plus riche, toute l'histoire des États-Unis s'est bâtie par l'exploitation du peuple américain au profit d'une minorité toujours au pouvoir aujourd'hui, exacerbée par une discrimination raciale omniprésente. Pour cautionner ce système, la religion fut inscrite dans tous les aspects et toutes les institutions de la vie américaine. Et c'est toujours la même logique qui prévaut de nos jours. Howard Zinn décrit les luttes, les révoltes, les résistances du peuple nord-américain, mais il fait également l'analyse de toutes les politiques gouvernementales, tant nationales qu'internationales, menées depuis 1492. Cela permet de comprendre notamment comment " la plus grande démocratie du monde " n'existe que par l'absence de représentation de la partie la plus importante du peuple. On saisit mieux pourquoi ce pays est peuplé de pauvres, et quels sont, à travers les siècles, les différents mouvements de résistance de la population. On comprend également pourquoi ce mode de fonctionnement étatique au service d'intérêts privés, qui se prétend le meilleur et le seul capable de bien régir toute la planète, suscite tant d'admiration dans la classe dominante occidentale. La lecture de ce livre ne vous fera pas aimer les États-Unis en tant que système politique, mais vous vous sentirez beaucoup plus proches d'une très grande partie de ses habitants, car leurs luttes sont également les nôtres.



Belleville Barcelone. Patrick Pecherot. Série Noire 2003. 220 pages. 8 euros.
Pour commencer, sans connaître l'auteur, on est attiré par la couverture du bouquin représentant trois partisans dont deux sont munis d'un accordéon et d'une guitare. Car désormais, la Série Noire édite ses livres, ma foi, avec un visuel plutôt attrayant. De quoi prendre au piège ceux et celles qui entrent une fois de plus dans une librairie, « juste pour voir en passant » , pendant que les livres abandonnés sur une pile à leur domicile pleurent de n'avoir été que commencés, voire pire, délaissés, jusqu'à ce que notre dévolu se jette à nouveau sur eux. Mais ce bouquin est avenant, et puis, on sait qu'on en aura fini avec lui le lendemain, c'est tellement simple... Pourtant, il commence mal. Paris 1938, le décor est planté. Avec la couverture, on respirait plutôt l'air de la Catalogne. Les premières pages laissent perplexes par rapport aux attentes. Non pas côté écriture, car Pécherot se colle à la peau de ses personnages et rédige dans le ton du Paris populaire des années 30, celui des Apaches, des anarchistes, de Fréhel, des restes des fortifs et des « cornets de frites à deux ronds » qu'on se dégote sur la Butte, mais niveau scénario. Tout d'abord un prestidigitateur en pleine action, plutôt marrant, mais quand intervient le père à la recherche de sa fille (mais qui ment honteusement), qui s'est fait la malle avec un bel ouvrier, lui même disparu, on se dit « Aïe aïe aïe, j'ai déjà lu ça y'a deux semaines ». Mais là j'ai tort, car la banalité ne dure pas. On se retrouve vite pris dans la tourmente en Espagne et à Paris, des règlements de compte, que dis-je, de l'élimination des militants anarchistes et trotskystes par les communistes. Et comme dans *Les Brouillards de la Butte*, du même auteur, on croise à nouveau les surréalistes et André Breton. Bref, un Paris populaire qui bouillonne d'idées, d'actions et de créations, dans lequel se trame un drame politique, qui échappe alors à beaucoup, surtout ceux qui préfèrent obéir plutôt qu'ouvrir les yeux. Encore un bouquin parfait pour la ligne de métro Nation Porte Dauphine. Sur le Paris Populaire des années Trente, dans une même acception noire antistalinienne, on lira également l'excellent *Nous cheminons entourés de fantômes aux fronts troués*, de Jean-François Vilar, éditions du Seuil.

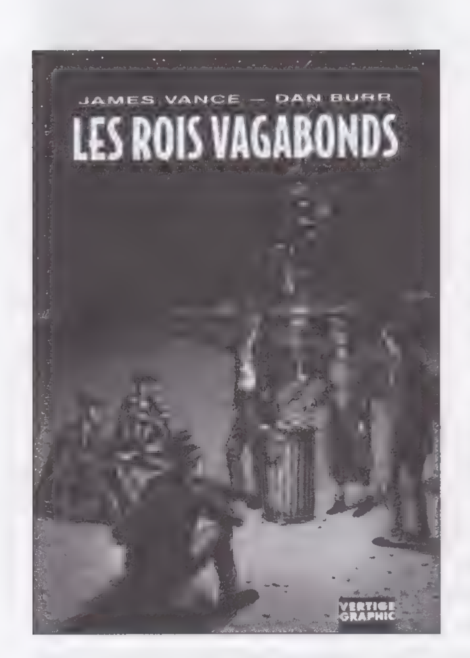


Le péché originel d'Israël. L'expulsion des Palestiniens revisitée par les " nouveaux historiens " israéliens. Dominique Vidal. Les Éditions de l'Atelier. 2002. 222 pages. 15 euros.

Le « péché originel d'Israël », l'expression signée Shabtai Teveth résume toute la problématique du synthétique ouvrage de Dominique Vidal, érudit journaliste du *Monde Diplomatique* : le droit des survivants du génocide hitlérien à vivre enfin en paix dans un État devait-il exclure celui des fils et filles de la Palestine à vivre, eux-aussi en paix, dans leur État ?

S'appuyant sur les travaux des « nouveaux historien » israéliens Benny Morris, Ilan Pappé, Tom Segev, Avi Schlaïm (tous publiés en français aux Éditions La Fabrique, désormais), Dominique Vidal déconstruit les mythes fondateurs de l'État hébreu. 1) Non, en 1948, les Palestiniens ne se sont pas enfuis, ils ont été chassés manu militari par la Hagana, et par les milices sionistes d'extrême droite Irgoun et Lehi, responsables notamment du massacre de Deir Yassine (9 avril 1948). Pour 800000 Palestiniens, il s'agissait de choisir entre la valise ou le cercueil. 2) Non, tous les peuples arabes ne se sont pas ligués contre Israël entre 1947 et 1949, ce ne fut pas David contre Goliath, loin de là, puisque le seul adversaire potentiel, la Légion arabe jordanienne, fut neutralisé par un accord secret entre le roi Abdallah de Transjordanie (la future Jordanie) et l'Agence juive (le gouvernement avant la lettre) représentée par Golda Meïr. Abdallah a abandonné les Palestiniens en échange de l'annexion de la Cisjordanie 3) Oui, dès 1937, David Ben Gourion, sioniste socialiste, fondateur de l'État israélien, futur Premier ministre, était bien favorable à la solution du « problème arabe » par le « transfert ». L'expulsion des Palestiniens ne fut pas le résultat d'un concours de circonstances ! Elle était en partie planifiée. Lors de la 5ème session du Conseil de l'Agence juive de Zurich (3-21 août 1937), puis le 15 octobre 1941, un long memorandum formulant des propositions de transfert fut rédigé par David Ben Gourion. Pour avoir délégitimé le sionisme, pour avoir ébranlé ses mythes fondateurs, les « nouveaux historiens » israéliens furent vilipendés, brocardés, taxés de « traîtrise ». Pourtant, bien avant eux, dès 1948, le Parti communiste israélien protestait bruyamment contre l'attitude du gouvernement. Dans les années 60-80, l'organisation trotskyste israélienne Matzpen consacrait nombre de pages aux exactions de la Hagana à l'encontre des Palestiniens. On ne peut pas comprendre la tragédie actuelle sans remonter aux origines du conflit.

Comme l'écrira Émile Habibi dans son dernier essai, en 1996: « nous n'exigeons pas qu'on nous demande pardon. Mais nous avons le droit d'exiger qu'on ne dissimule pas le passé, qu'on ne le falsifie pas. Notre peuple arabe palestinien a été, et est toujours, la principale victime de ce conflit sanglant. Il n'est pas possible de construire une paix durable sur l'inversion historique, en présentant la victime comme le bourreau, l'oppresseur et l'agresseur. »



Les rois vagabonds. James Vance et Dan Burr. Vertige Graphic, 210 pages. 17 euros.

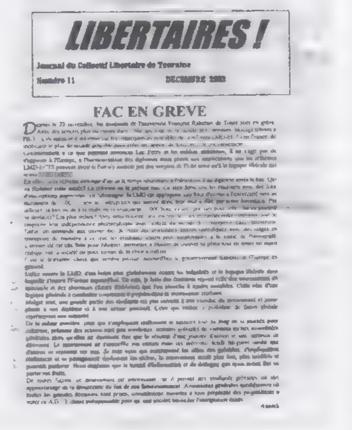
Vertige Graphic est la maison qui publie déjà les bds de Joe Sacco sur la Palestine. Elle vient d'éditer, pour la première fois en français, la bande dessinée *Kings in disguise*, sortie en 1990 aux États-Unis. Cette longue fresque, au dessin sobre et réaliste, dresse un portrait de l'Amérique de la Grande Crise (1930's), des marginaux nomades, des hobos qui parcouraient le pays en tentant de survivre. Ceux qui aiment les bouquins de Steinbeck ou Dos Passos, le cinéma de John Ford, retrouveront le même sentiment tragique: un dénuement absolu mâtiné de liberté. A mi-chemin entre les *Vagabonds du rail* de Jack London, et *Sur la route* de Jack Kerouac.

ZINES ET REVUES



Classe Contre Classe, #2, août 2003, 24 pages A4.
On a enfin fini par choper le fanzine du RASH-Québec, malgré quelques mois de retard. Couverture rouge et mytho, format A5, ça me rappelle vaguement un petit fanzine parisien, ancienne formule. C'est fou comme on avait fini par repopulariser une maquette dans notre jolie scène. Le format A5 et la couv rouge, c'était devenu une marque de fabrique, et vlan, on a tout foutu en l'air avec nos rêves de grandeur (à quand la diffusion NMPP pour Barricata?). Mais revenons à nos moutons, tabernacle! Le RASH Québec est une des quelques fières sections du RASH-International. Quelques petites dizaines d'individus, des groupes (Jeunesse Apatride), une tribune dans la presse militante (*Le Trouble*), des émissions de radio, et désormais un fanzine de combat, lyrique et concis, efficace en somme. Au sommaire de ce numéro #2, une interview de Stage Bottles, réalisée à l'occasion de la tournée Insurgence Records, un article sur les codes vestimentaires skinheads (ça me laisse perplexe), sur la musique jamaïcaine (cliché, cliché), un papier sur les fafs identitaires locaux et le récit de leurs déroutes. Musique avec quelques colonnes sur Angelic Upstarts, Red London, Scrapy, No Respect et la Brigada Flores Magon. Ce bon petit fanzine est évidemment rédigé en français. Pour le choper: rash_qc@yahoo.fr (!) Allez, label rouge et noir de Barricata!

Libertaires! 4 ou 8 pages A5. Mensuel.
Feuille d'infos éditée par le collectif libertaire de Touraine. Tirage autour de 600 exemplaires. Au sommaire, actualité politique et sociale, rendez-vous divers, manifs et concerts. A se procurer si vous habitez la région ! Dispo contre un timbre auprès du collectif libertaire de Touraine, Barrio de Quinta Luna, 27 place Gaston Pailhou, 37000 Tours.



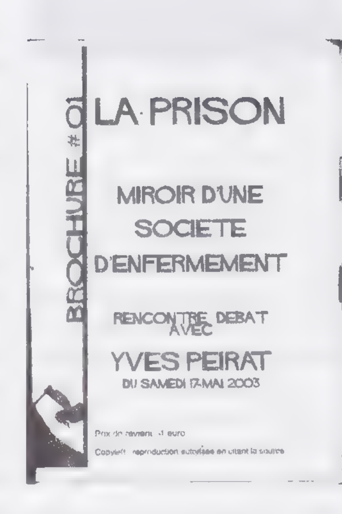
LIBERTAIRES !

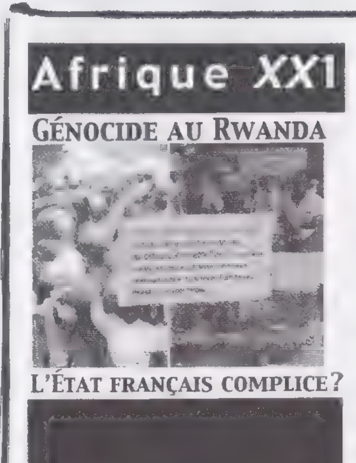
Journal du Collectif Libertaire de Touraine

Numéro 11 DECEMBRE 2003

FAC EN GREVE

La Prison, miroir d'une société d'enfermement. Brochure #1, 84 pages A5, 3 euros pc.
En mai 2003, l'antifasciste Yves « FTP » Peirat, récemment libéré, intervenait à la librairie libertaire la Gryffe sur « la prison, miroir d'une société d'enfermement ». Ses réflexions ont été éditées sous forme de brochure par l'association Culture de Classe. Vie quotidienne, rapports entre détenus, avec les matons, stages, censure, « réinsertion », travail sous-payé ; ce sont plusieurs pans de l'univers carcéral qui sont ainsi dévoilés, sans fioritures. A mi-chemin entre le témoignage et l'analyse, cette petite brochure donnera quelques armes supplémentaires à ceux qui combattent le système capitaliste, et son avatar pénitentiaire. Culture de Classe, c/o C.U.L, 44 rue Burdeau, 690001 Lyon. culturedeclasse@no-log.org



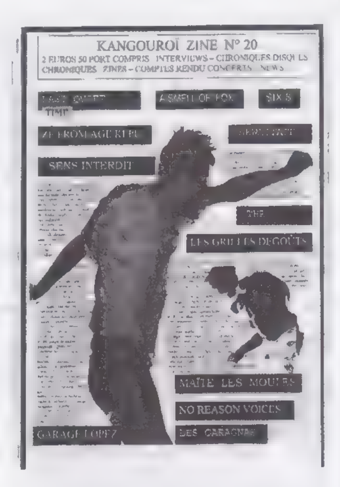


Afrique XX1, Printemps 2004, 28 pages A4, 3 euros pc.
Afrique XX1 est, comme son nom l'indique, une revue qui parle de l'Afrique contemporaine. Cette publication est éditée par le Secrétariat international de la CNT, conjointement avec Survie et Act-Up. En trois numéros, grâce à son exigence de qualité, Afrique XX1 est devenu un outil précieux pour ceux qui désirent dépasser les clichés. Le sommaire est éclectique. Cette fois-ci, il est évidemment question du Rwanda, qui fait l'objet d'un dossier central autour du thème « L'État français complice ? », mais on peut également lire des récits de grèves et de lutte en Algérie , au Sénégal, en Côte d'Ivoire, un article sur le forum des femmes du Niger, ainsi qu'un entretien avec le poète Tchadien Nimrod. Synthétique, efficace, Barricata recommande !

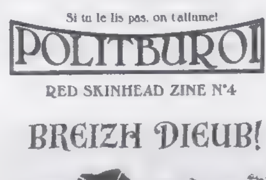


Apatride, #3, janvier 2004, 36 pages A4, 2 euros pc.
Numéro #3 de ce fanzine toulousain qui nous avait habitués à mieux dans ses précédents opus. Au sommaire, récits de concerts, interview d'Ebola, scène-report du festival de Genève 2002 (mieux vaut tard), interview d'Urban Blight, du zine Dynamite, rubrique cuisine: « le végétarisme au quotidien » Le ton est extrêmement vindicatif, les jugements à l'emporte-pièce. Ce fanzine se veut anarchiste et révolutionnaire, il semble surtout anti-red primaire. La scène apolitique est allègrement chroniquée, tous les groupes du piètre label Bord de Seine y passent: Traquenard (« un groupe à voir sur scène »), Cri d'Alerte (« bel objet agréable à écouter »). On trouve même une pub pour le zine sexiste Rudeboï ! Le pire est atteint avec la chronique d'un groupe de l'écurie Sparte Records, comme Kohorte IDF (« ni bones, ni red, juste skins, un peu ambigu, mais j'aime beaucoup »). Voilà, Apatride #3 est un fanzine décevant, plutôt puéril en fait. On espère mieux la prochaine fois. Contact: Apatride, BP 22, 31620 Bouloc.

Kangourou Zine, #20, 30 pages A4. 2,5 euros pc.
Déjà le numéro 20 pour ce bon fanzine qui nous arrive de Lempdes (63). L'édito est fielleux : *« le punk rock est remis à jour par quelques requins qui ne voient là que l'aspect financier de la chose Mais ce que ne savent pas ces profiteurs, c'est que parmi les milliers de jeunes consommateurs qui ne sont là que pour la mode, quelques centaines resteront et continueront à animer la flamme du punk rock, feront des zines DIY, créeront des labels, groupes, radios, webzines, concerts en dehors de tout aspect commercial. Car bien que l'argent soit obligé de circuler chez nous, mieux vaut le donner aux labels honnêtes, aux groupes qui jouent pour le plaisir Et non aux quelques dealers de disques qui se foutent bien du contenu. »* Explicite, non ? Beaucoup de chroniques de disques dans ce zine, quelques reports de concerts, des interviews de Garage Lopez, Maité les Moules, SiX-8, des parisiens de Sens Interdit (tournée US d'un mois en 2005 !), des Grilles Dégoûts, le groupe de François Keupon Voyageur Un bon zine, constant, animé par un passionné du genre.



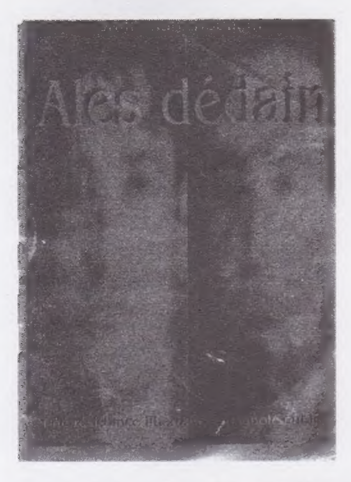
Politburoi #4, 28 pages A5, 3 timbres, avril 2004.
Numéro 4 du red skinhead zine nantais. Un zine qui soutient de plus en plus ouvertement le combat indépendantiste breton, puisqu'on retrouve dans ses colonnes un papier sur la Celtie (!), un historique de l'IRA, et enfin, un panorama des forces politiques qui se battent pour une Bretagne libre, avec une sympathie affichée pour Emgann, et un rejet absolu des nazillons d'Adsav ou des crapules du MRB. Ceci nous permet d'ailleurs d'évoquer la « libération » de Gaël Roblin et de certains de ses camarades après 4 ans de détention préventive, l'État démocratique français daignant finalement les relâcher au terme d'un procès qui a démontré la vacuité des accusations!!! Quelques chroniques dans ce zine, ainsi que des interviews de Redweiler et de l'Asocial Skinhead Crew (tout en finesse !). Bref, si côté politique, ça tient la route, le pendant musical et contre-culturel est encore un peu léger. Allez, Bidge, au boulot ! Politburoi, 223 boulevard Robert Schuman, 44300 Nantes.





Les Temps Maudits, numéro 18, janvier-avril 2004, 130 pages, 7 euros.
La revue théorique de la CNT continue sa route et ne cesse de s'améliorer au fil des numéros. Une maquette de plus en plus chouette, un contenu qui s'étoffe et se diversifie, bref, une publication qui gagne à être connue et diffusée. Au sommaire, long article sur le mouvement ouvrier juif en France d'avant 1939 (il était majoritairement antisioniste et défendait la culture traditionnelle yiddish), papier polémique sur la prise de parole des femmes (le passage sur la langue « macho » est éloquent: même dans les AG, on reformule assez souvent ce que vient de dire une femme, on la coupe, on parle plus fort qu'elle, ou pire, on ne l'écoute pas), longue analyse sur l'intermittence et ses conséquences dans les métiers du spectacle. Une revue disponible dans toutes les bonnes librairies, ou auprès de la CNT, 33 rue des Vignoles, 75020 Paris. Abonnement pour six numéros: 33 euros.





Ales Dédain, une résistance libertaire espagnole oubliée. Jean-Marc Rouillan, 40 pages A5. 3 euros pc.
Emprisonné depuis 1987, Jean-Marc Rouillan, le fondateur d'Action directe, consacre une partie de son temps à l'écriture. Ses productions sont inégales. Mais cette fois-ci, c'est un petit joyau qu'il nous offre. A l'occasion du quarantième anniversaire de l'assassinat de Delgado et Granado par le régime de Franco (cf *Le Garrot pour deux innocents* éd CNT-RP), J-M Rouillan revient sur son militantisme de jeunesse, sur ses actions antifranquistes, au côté de son ami Puig Antich, qui sera également assassiné. Il évoque la Résistance libertaire, oubliée, des années 1960 et 1970, en Espagne. Le ton est émouvant et sincère, l'écriture soignée. Ces quelques pages sont superbes. Pour en savoir plus, on lira également l'excellente biographie de Francisco Sabaté, dit El Quico, par Antonio Tellez Sola (encore disponible à Publico pour 9 euros pc, mais quasi épuisée. Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris.). La brochure de J-M Rouillan est distribuée par la CNT-Alès, 7 place Georges Dupuis, Bourse du travail, 30100 Alès. A lire absolument! Vraiment ! « *A l'intérieur, c'était le pays des vainqueurs, chez nous, le pays des vaincus. Notre capitale n'a jamais été Paris mais Toulouse, où siégeait le comité Intercontinental et où l'on célébrait notre fête nationale le 19 juillet, en souvenir des barricades de 36. [ ] Ma jeunesse se conjuguait à ce pays mélancolique comme à cette heure, quinquagénaire, je suis d'une autre contrée, le pays du Dedans, et vous de celui du Dehors. Je suis encore et en quelque sorte du côté des vaincus. Peut-être est-ce mieux ainsi comme une façon rationnelle de ne jamais être menacé de remords.* »

Refuse/Resist. #3, 16 pages A5, avril 2004.
Petit zine format A5 édité par la section du Scalp 78. Couvrante mytho : un neuski avec boucle de l'armée soviétique lance un cock sur une rangée de keufs. Le contenu est politique : news antifa, solidarité internationale, anticapitalisme, etc., mais la maquette passablement pauvre. Une bonne initiative donc, on attend maintenant des rubriques musique et bouquins, quelques illustrations en plus, et ça le fera. Dispo sur les tables de presse, ou à l'adresse traditionnelle de nos amis scalpeurs : 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris. Pensez aux timbres !





BRA #4, janvier 2004, 34 pages, 1,5 euro pc.
Burdigala Red Army s'est sacrément amélioré par rapport au précédent numéro. Lire en page 3 des recettes végétariennes, c'est un gage de finesse, n'est-ce pas ? Bon, d'aucuns diront que rien ne va plus à Bordeaux, que ça fout le camp dans le « ça parle trop Crew », mais j'avoue que ce petit fanzine m'a bien plu. Le camarade Renato a écrit un article sur la Nuit Noire de Milan, le 16 mars 2003, donc sur l'assassinat du redskin Dax par les boneheads locaux. Il y a également deux interviews, l'une des Nucleo Terco de Madrid, musiciens antifas trop rouges et complètement mytho (« nous pratiquons des sports de combat et des arts martiaux », hum plutôt ceintures noires de vidage de bières si j'en crois les photos !), et de 21 Enemy, un groupe hardcore de Bx. Superbe article sur les Révolutions chinoises (1911-1949), mais la prochaine fois, mentionnez la source ! (Pierre Rousset, *Révolutions*, Hazan, 2000). Le meilleur BRA lu jusqu'ici, mais nul doute que le prochain nous donnera tort ! Attention, le zine a changé d'adresse postale : Phaco Bordeaux, BP 89, 33037 Bordeaux Cedex. E-mail : bra_jg33@hotmail.com



Contre Culture, #4, 38 pages A4, avril 2004, 4 timbres.
Ici comme dans pas mal d'autres fanzines, signe des temps, l'édito annonce d'emblée la couleur : « *Il paraît encore et toujours nécessaire d'affirmer que le punk n'est pas une mode sur papier glacé type " Rock Sound " ou " MTV ", mais bien une rébellion contre un système étouffant et normalisé.* » Mais Contre Culture a une véritable légitimité en la matière puisqu'il s'agit du fanzine de la récente Anarcho-Punk Fédération, qui semble sereinement suivre son chemin, solidement épaulée par des vieux activistes du mouvement. Au sommaire de ce quatrième numéro, qui pèche par sa maquette souvent illisible : intéressant scène-report sur la Malaisie, long papier historique sur le Salvador, interview de FXPXOX, un groupe fast old school macédonien, infos prisons, ainsi qu'une somme de chroniques zines/zik. Contact : Maloka, BP 536, 21014 Dijon cedex.

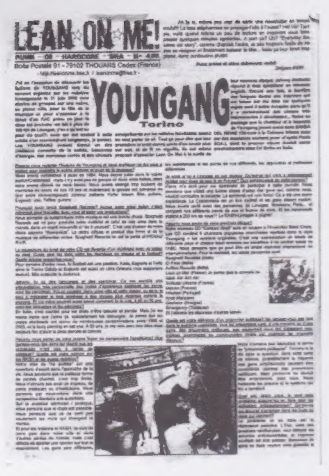


REFLEXes #7, 36 pages A4, avril 2004, 3 euros. Nouvelle livraison du trimestriel antifa radical, qui sort tous les six mois. Un numéro spécial « gros mythos », comprenant une interview de la Brigada Bon cru que celui-ci. Une maquette colorée et assez classe, des bons dessins, une ironie grinçante, et des articles de fond qui tiennent vraiment la route, je l'ai lu en deux heures, c'est dire s'il m'a rappelé les numéros que je lisais quand j'étais petit Au sommaire, les aventures des « zéros et martyrs » De Clippel et Schecker, analyse du C18 (les « mythos » anglais) et de la mouvance national-bolchevik russe, promenade dans le microcosme nationaliste signée Eddy Marsan. A noter aussi un papier sur les fiers Tupamaros. Pas d'hésitations, acquisition obligatoire ! Reflex, 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris.

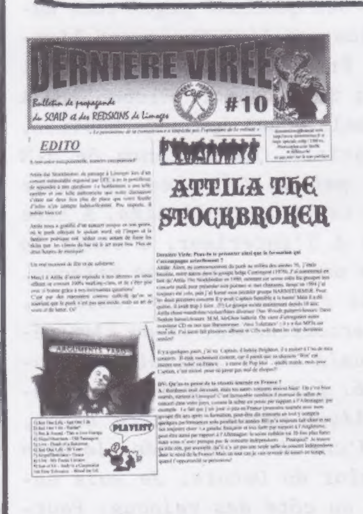


Un Autre Futur, #7, mai 2004, 40 pages A4, 3 euros.

Une couvrante signée Siné, une maquette de plus en plus soignée, et un sommaire de qualité, oui, je le confesse, ce numéro d'*Un Autre Futur*, la revue de la CNT-Communication, m'a aéré l'esprit. Peu de syndicalisme cette fois-ci, ou alors, les positions sont discutables (voir par exemple l'interview de la section Fnac Forum qui se présente aux élections et qui annonce vivre sur ses acquis) ; par contre, dès que la revue s'éloigne du sombre quotidien pour revenir aux racines intellectuelles et sociales de l'anarchisme, elle retrouve ses marques. Dans ce numéro, outre l'entretien de circonstance avec Cesare Battisti, on lira un portrait joliment écrit d'un auteur libertaire oublié, Georges Navel ; un article sur Francisco Ascaso, le compère de Durruti, mort les armes à la main le 20 juillet 1936 ; ou encore, une évocation du combat de Puig Antich, jeune anarchiste antifranquiste du MIL (Mouvement ibérique de libération), compagnon de lutte du Jean-Marc Rouillan première génération, garrotté sur ordre d'un dictateur sénile, il y a trente ans, en 1974. Disponible auprès du service librairie de la CNT, 33 rue des Vignoles, 75020 Paris.

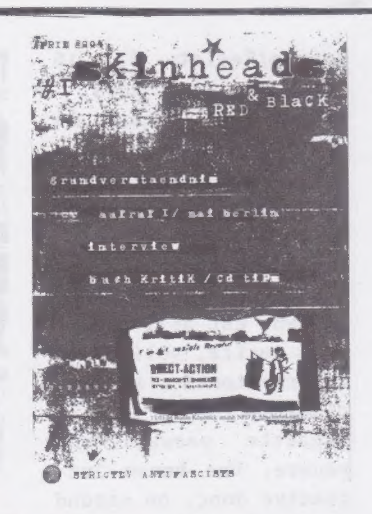


Lean on me! #4,66. Avril 2004, 4 pages A4. Si j'ai bien compris, suite à une galère informatique, « Lean on me ! » s'est temporairement transformé en feuille d'info, cela permet de donner des nouvelles fraîches, contrairement à un fanzine, qui généralement prend plus de temps à concevoir, donc manque sensiblement de réactivité... Au sommaire de ce LOM 4. 66, une interview du groupe Sharp de Turin Yougang, des p'tits jeunes de Turin qui viennent de sortir des reprises de chants anars italiens, en soutien à l'ABC, et moult chroniques de livres, zines, et disques. Comme d'hab, l'intérêt de cette feuille tient à la tonalité usitée par le rédacteur. Allez, on envoie 2 timbres à L.O.M, BP 91, 79102 Thouars cedex.



Dernière Virée, #10, 8 pages A5, février 2004, 1 timbre.

Malgré le temps passé à administrer le redforum, les limougeauds continuent à sortir leur feuille d'info. Celle-ci est de plus en plus thématique : on avait eu l'interview de Yann Derais (#5), puis celle de Poch, celle d'Haine Brigade (#10). Dans ce numéro, on lira la retranscription d'un long entretien avec Attila The Stockbroker, un gars qui traîne ses guêtres dans le petit monde de la musique, et du punk en particulier, depuis près de trente ans. Il a forcément beaucoup d'anecdotes, et de fait, on se retrouve avec une chouette interview. Contact : dernierevirée@hotmail.com

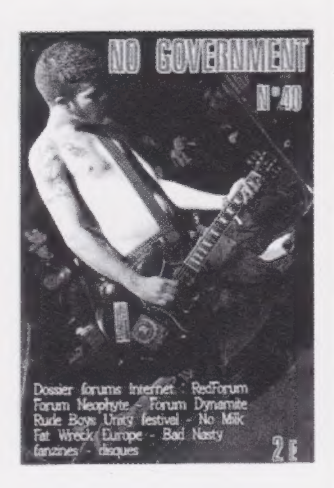


Skinheads Red & Black, #1, avril 2004, 24 pages A4.

Premier numéro du zine du RASH Berlin, « strictly antifascist ». Une maquette présentable, un contenu évidemment politique mais assez peu original (présentation du RASH, appel pour le Premier mai à Berlin, chroniques Cds et livres, interviews). En somme, c'est plutôt prometteur mais on attend de voir la suite pour juger, et savoir si cette section-là du RASH s'inscrira dans la durée. C'est logiquement rédigé en allemand. Contact : rash_bbrb@yahoo.de



Meantime #9, janvier 2004, 38 pages, A4, 1, 50 euros.
Nouveau numéro pour le fanzine stéphanois, un an après le précédent. Au sommaire, interview des Stingers (groupe de ska ricain), du fanzine Do the dog (fanzine ska anglais), rétrospective sur le groupe Happy hate me nots, et beaucoup de chroniques de skeuds, notamment les très bonnes chroniques des bootlegs des Clash, Social Distorsion, et des Pogues, pour les érudits. C'est intéressant à lire, je pense que ça l'est encore plus pour les amateurs de ska, puisqu'on a affaire à un grand connaisseur Le ton employé est parfois un peu suffisant, voire prétentieux, dans l'édito en particulier, mais ça ne vous dispense pas de sa lecture, car c'est quand même du bon taf.Contact: Meantime, BP37, 42484 La Fouillouse cedex.



No Governement #48, janvier 2004, 25 pages, A4, 2 euros.
Eh bien, il semblerait qu'ils soient repartis comme en 40 ces messieux et dames de Reims. Ils nous livrent une fois de plus un très bon fanzine, avec en couverture une phto de Tristan de la BFM, vous savez ce petit orchestre de Paname. Au sommaire de ce numéro, un dossier forum internet, un compte rendu du Rude Boy Unity festival, une interview de Fat Wreck Europe, de Bad Nasty, No Milk, et bien sûr les très nombreuses chroniques de skeuds et de fanzines. Le ton est toujours aussi agréable, passionné et sincère, c'est ce qui fait de No Governement un fanzine indispensable. Le seul truc que l'on peut reprocher à ce numéro, c'est qu'il est trop court, du coup, on a trop vite fait le tour. Alors on attend patiemment le prochain. Contact : Adrenaline records, BP 2176-51081 Reims cedex. E-mail: juliettedazy@wanadoo.fr.



Lucha y Fiesta #3, février 2004, 36 pages, A5.
Ce qu'on prenait au départ pour une vaste blague, se transforme avec ce troisième numéro, en un véritable fanzine étoffé et très agréable à lire. Au sommaire, une biographie du groupe mods The Prisonners par Tonton Smart, plusieurs gig reports, dont celui de La Souris Déglinguée à Vitry le François (ville sympatoche comme tout !), ou encore celui de Hawai Samourai au Molodoi à Strasbourg. Une longue interview de Manuel Pratt, comédien militant, et pleins de chroniques de zines, de bouquins et de skeuds. Franchement, on sent qu'il y a du boulot derrière tout ça, c'est plaisant et très encourageant pour la suite. La charcuterie n'est donc pas leur seul sujet de discussion, qu'on se le dise !
Contact : luchayfiesta@no-log.org.



Rotten Eggs Smell Terrible! #10, 38 pages, A5, prix libre.
Voilà un fanzine que j'aime vraiment beaucoup. Pour l'originalité des questions, l'humour de son rédacteur, et la passion qui s'en dégage pour tout ce qui est musique qui fait du bruit. Au sommaire de ce numéro, interview des No Reason Voice, de Warum Joe, de Deadline, de nos amis les Brixton Cats, et du fanzine New Wave, ainsi que beaucoup de chroniques de skeuds et de fanzines. Malgré une maquette très austère qui ne facilite pas la lecture, REST demeure un fanzine passionnant, que je ne peux que vous conseiller.
Contact : Mundodrama -BP 17- 12450 La Primaube cedex. E-mail : mundodrama@free.fr.

BARRICATA

FIERS, ANTIFASCISTES ROUGES...ET ALORS ?



BARRICATA

GUERRE SOCIALE



CONTRE LE CAPITAL !

BARRICATA

Reconquiers ta dignité



Syndique-toi !

BARRICATA

DIEU PARDONNE



PAS LE PROLETARIAT...

BARRICATA

POUR UN ŒIL LES DEUX YEUX...



POUR UNE DENT TOUTE LA GUEULE !

BARRICATA

IL NE FAUDRA VOIR QUE LA LUMIÈRE

BARRICATA



BARRICATA

Organe de combat du RASH Paris Banlieue



BONNE ANNEE, PATRON!

BARRICATA

Fanzine de contre-culture du RASH Paris Banlieue



BARRICATA

Fanzine de contre-culture du RASH Paris Banlieue



BARRICATA

PALESTINE, QUEL EST TON CRIME ?



BERURIER NOIR, Même pas mort
PATRICK RAYNAL, rencontre
RUDE BOYS UNITY, IV ème édition
REFLEXes, antifascisme radical
APACHES, Mythe ou réalité ?
RUNNIN'RIOT, Belfast skinheads
JOHNNY CASH, So long...





FEU AUX PRISONS!

-DOSSIER FESTIVAL: CONFLICT-INNER TERRESTRIALS-
JEUNESSE APATRIDE-GUARAPITA-PALESTINE SUITE-
J.B POUPPEE-CHASSE LA FRACTION-HANK WILLIAMS-

- NUMÉRO 12- JUIN 2004 -